Philippe Deschamps
avec la contribution de Philippe Heckmann

Alchimie

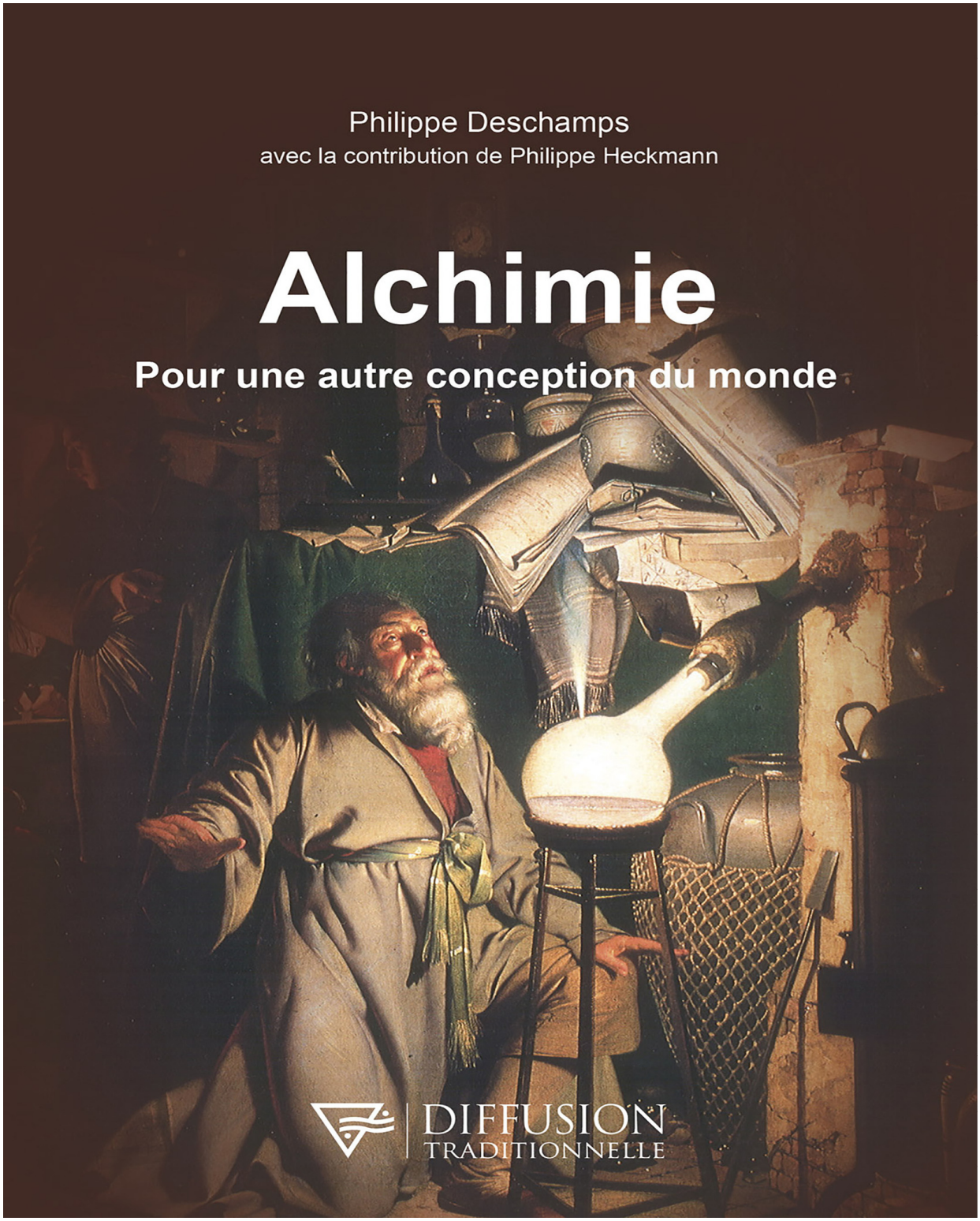
Pour une autre conception du monde

DIFFUSION TRADITIONNELLE

Philippe Deschamps
avec la contribution de Philippe Heckmann

Alchimie

Pour une autre conception du monde



DIFFUSION TRADITIONNELLE

Introduction

Alchimie, voilà un terme qui sent bon le sel, le soufre et le mercure, et dont la simple évocation transporte souvent celui qui l'entend dans quelque sombre atelier dans lequel règne un feu d'enfer. Il se met alors à imaginer la richesse présumée fabuleuse de quelques adeptes de cet art que l'on dit royal. Il pense également à la transformation du plomb en or, prouesse que l'on attribuait jadis à Nicolas Flamel. Pourtant, avec la fin du XIX^e^ siècle et le début du XX^e^, la pratique tomba presque dans l'oubli, en raison notamment du secret dont elle s'était entourée. Avec l'avènement de la chimie, le public ne lui accorda plus que cette petite marque d'intérêt qu'éveillent les charmes désuets. Elle faillit même se retrouver rangée au rayon des archaïsmes scientifiques.

Heureusement pour nous, les découvertes de la science expérimentale associant physique quantique et théorie de la relativité ont largement bousculé les certitudes mécanistes, ainsi que les conceptions aussi anciennes que simplistes de la matière. Parallèlement, le monde de la psychologie, avec Carl Gustav Jung, redécouvrit les forces de l'inconscient. Cet auteur célèbre se piqua d'alchimie et crut apercevoir dans ses symboles une description de ce qu'il appela le processus d'individuation, un développement qui conduit logiquement la conscience humaine à la réalisation du Soi, c'est-à-dire sa propre perfection.

D'autres personnages intrigants, ou parfois irritants, ont apporté également leurs connaissances cette fois-ci réellement pratiques du sujet. Il en sera question dans la suite. La convergence de ces trois phénomènes relança l'intérêt du public moderne pour l'alchimie. Pour s'en convaincre, il suffit de

constater aujourd'hui la recrudescence du nombre d'auditeurs aux conférences qui lui sont consacrées.

À ce jour, et depuis deux millénaires, plusieurs milliers d'ouvrages ont présenté le thème sous des formes différentes, alors pourquoi en commettre un de plus ?

L'alchimie, souvent symbolisée par une femme à la robe couleur de ciel et couverte d'étoiles, malgré des traits toujours jeunes, vient des âges les plus anciens. Cette apparente contradiction révèle en fait son intemporalité et signifie que son langage, s'il peut rester signifiant pour l'humanité quelle que soit l'époque, mérite régulièrement une réactualisation. La vieille dame peut continuer à s'afficher bavarde en présentant comme un défi, une autre conception de la matière et du réel. Mais pour continuer à intriguer, son discours doit être rendu accessible au plus grand nombre sans tomber dans le piège d'une altération de ses symboles ; autrement dit, sans réduire la portée de ce qu'elle montre sans jamais le dire. Parce qu'elle ouvre une porte sur l'inconnu et l'impondérable, elle doit demeurer mystérieuse. Pour autant, si elle veut conserver son attrait, ce mystère ne doit pas devenir totalement inaccessible. Au moins plusieurs rayons de la lumière qui se cache derrière ses arcanes doivent pouvoir percer.

L'autre raison du présent ouvrage consiste à réunir de manière explicite les éléments de ses deux aspects opératif et spirituel, afin de sortir d'une opposition souvent engendrée par l'incompréhension mutuelle des pratiquants des deux voies.

Sa spécificité sera donc de présenter dans un langage simple des notions sur l'alchimie qui, si elles ne sont pas nouvelles, ont pu souffrir de la part des anciens maîtres d'une présentation un peu trop lapidaire. Ceci concerne notamment son aspect métaphysique. La démarche recèle une manière particulière de penser l'homme et l'univers. Son temple ne se laisse pourtant pas pénétrer facilement. Nous souhaitons alors qu'à la simple lecture intellectuelle du présent travail succède une méditation qui ouvre

sur la perception intuitive d'un univers unifié, vivant et intelligent, dont l'homme constituerait le résumé.

Quant à la dimension précisément spirituelle du sujet, elle mérite, dans le cadre de la situation du monde moderne, d'être largement développée. Nous vivons en effet sur une planète supportant bientôt huit milliards d'habitants, ce qui multiplie et complexifie d'autant les relations humaines. Confrontés à ce phénomène de frictions multipliées, les individus auront de plus en plus intérêt à apprendre à travailler sur eux-mêmes, à se maîtriser, non dans la contrainte étouffante, mais en développant en eux une spontanéité et une richesse intérieure soucieuses d'autrui. Ils auront également à apprendre à trouver leur place au sein de collectivités de plus en plus présentes dans leur vie. Permettre qu'émerge un tel être humain à la fois libre, épanoui, conscient et respectueux de son environnement, tel semble être le rôle d'une alchimie spirituelle.

Elle présente en effet un programme de développement idéal, dont les futures méthodes d'éducation se devraient de s'inspirer, puisqu'il vise à mieux intégrer l'homme dans les lois de son environnement naturel et social.

Enfin, pour ajouter une note supplémentaire à ce livre, j'ai fait appel pour un chapitre aux lumières de Philippe Heckmann, conférencier de l'Université Rose-Croix Internationale, qui présentera les éléments importants de la voie dite « humide », ainsi que la notion fondamentale des fractales présentes dans la nature entière. Curieusement, cette découverte on ne peut plus moderne éclaire singulièrement la manière de penser hermétique, l'hermétisme étant la philosophie qui sous-tend l'ensemble de la démarche alchimique.

1

Œuvre au noir

Avant de présenter une connaissance ou une manière différente d'aborder le monde, il peut parfois être utile de relativiser, voire de remettre en question le savoir admis de son temps. Trop de certitudes scientifiques, en effet, représentent souvent un frein à l'émergence de nouvelles notions. La vérité se fraie toujours son chemin, mais elle rencontre partout des obstacles liés aux préjugés des époques où elle cherche à s'exprimer. Le procès de Galilée au XVII^e^ siècle représenta en la matière une illustration éclatante à la fois du poids des dogmes et paradoxalement de l'impossibilité de s'opposer durablement à l'avancement de la connaissance.

Notre époque qualifiée de moderne serait-elle exempte d'un tel obscurantisme ? Point du tout. S'il a existé et s'il existe des dogmes et des préjugés religieux, le domaine scientifique et technique actuel n'est pas dépourvu de tels « étouffoirs ». Ce serait une grossière erreur de croire que les vieux démons ont déserté notre monde. Ils arborent seulement un autre visage, tandis que leurs aspirations demeurent identiques et visent l'accaparement du pouvoir et le maintien d'institutions sclérosées. Heureusement, de siècle en siècle, de nouveaux Molière apparaissent pour secouer les consciences et semblent faire progresser le monde.

Prenons un exemple plus que connu : l'homéopathie. Cette médecine peut s'enorgueillir de très nombreux résultats sur toutes sortes de maladies. Il suffit de réaliser un simple travail statistique auprès des malades pour attester sa validité médicale. Malheureusement, un obstacle s'oppose à sa prise en considération par l'Académie de médecine : elle entre immédiatement en conflit avec un dogme scientifique. Ce principe

est celui du nombre d'Avogadro : $6{,}02214129 \times 10^{23}$. Simplement exposé, ce nombre définit une quantité d'atomes dans un produit donné. Or, les produits homéopathiques reposent sur les très hautes dilutions de principes actifs, plantes, insectes, minéraux, métaux… Selon cette méthode, logiquement, plus nous diluons un produit actif et plus sa présence dans la solution se fait rare jusqu'à absence complète, définie par le fameux nombre d'Avogadro, du nom de son découvreur. Pourtant, paradoxalement, plus le médecin fait appel à ces hautes dilutions, plus il obtient des résultats spectaculaires.

En réalité, ce n'est pas le nombre d'Avogadro lui-même qui constitue le dogme, puisqu'il s'agit d'un simple fait admis, c'est plutôt l'idée de le convoquer pour juger l'homéopathie et nier ainsi les résultats dont elle peut se targuer. Selon la théorie, en effet, passé un niveau de dilution de 15 CH (centésimale hahnemannienne), il n'y aurait plus trace de produit actif et donc impossibilité de guérir qui que ce soit avec un tel mélange. Et pourtant l'homéopathie fonctionne, même si une théorie appuyée par l'autorité pontifiante de quelques notables académiciens voudrait contredire les faits. En réalité, nul ne veut avouer que nous ne possédons aucune explication définitive de l'efficacité de cette thérapeutique. Les cénacles scientifiques préfèrent donc la nier en avançant un pseudo-contre-argument. Le médecin homéopathe se retrouve donc dans la même situation que Galiléo Galiléi défendant en 1633 sa théorie héliocentrique devant l'Église toute puissante d'alors et murmurant, à la suite de sa condamnation, à propos de la Terre : « Et pourtant elle tourne. »

Continuons. Que dire du scepticisme des mandarins face à ce genre d'adage : Dieu a mis dans la nature tous les maux et à côté tous les remèdes ? En voici pourtant quelques exemples. L'*Arnica Montana* est une fleur qui soigne les contusions. Son originalité consiste à pousser, comme son nom l'indique, dans les montagnes, lieux propices aux chutes et accidents de toutes sortes. Les marais, avant leur assèchement dans l'Europe du Moyen Âge par

les moines chrétiens, constituaient des endroits idéaux pour le développement des fièvres et autres symptômes de maladies. Le saule, quant à lui, pousse auprès des étendues d'eau. Il se trouve que l'écorce de cet arbre contient de l'acide acétylsalicylique, autrement dit de l'aspirine censée justement réduire la fièvre. Autre exemple un peu moins connu : la ronce. Elle griffe l'imprudent qui s'aventure dans son buisson. Mais la feuille de ronce frottée sur la plaie vient heureusement à son secours, grâce à ses vertus hémostatiques qui arrêtent l'écoulement du sang. Elle développe également une solide action antibactérienne. Alors, que faudrait-il dire de ces associations entre la plante et son milieu ? Hasard ou relation providentielle ?

Notre civilisation, qui se conjugue de plus en plus au singulier, semble s'enorgueillir de tout connaître. Il suffit pour s'en rendre compte d'observer les cris de victoire dans les médias dès qu'une petite découverte semble réalisée ou être en cours de réalisation. Il en découle que le syndrome de la toute-puissance de l'enfant affecte de plus en plus de personnes à des âges de plus en plus avancés. Pourtant, que savons-nous en réalité ? 80 % de la biodiversité terrestre nous reste inconnue, alors que nous détruisons constamment des espèces animales et végétales. Combien de plantes médicinales sont-elles encore à découvrir ? Des chercheurs ont démontré l'action des bactéries, microbes, micro-organismes et insectes dans le développement et l'équilibre des sols. Mais cette vision globalisante n'en est qu'à ses premiers balbutiements. Pendant ce temps, la majeure partie de l'industrie agro-alimentaire appauvrit les terres en tuant le milieu biologique à grand coup de pesticides ou d'engrais chimiques. Que savons-nous des immenses associations biologiques qui produisent un être vivant complexe, que ce soit notre planète ou un organisme ?

Prenons le cas de l'être humain. Depuis des siècles, les diverses traditions le considèrent comme un microcosme, un petit monde, reflet du vaste univers. La médecine actuelle le découpe pourtant

en morceaux analysés par des spécialistes du cœur, des poumons, du cerveau… La personne humaine reste néanmoins, à bien des égards, un laboratoire d'alchimie dans lequel œuvrent un grand nombre d'acteurs. Quel rôle les milliards de bactéries et d'habitants cellulaires qui le peuplent y jouent-ils ? Quels échanges énergétiques entre les métaux, les sels minéraux, les gaz s'y opèrent-ils ? La personne humaine ne peut pas être découpée et analysée par morceaux. Elle fonctionne comme un tout, chaque partie opérant sur les autres à travers d'étroites interactions et collaborations constantes. Tout y demeure lié : l'esprit et le corps, les émotions et les centres endocriniens, les organes entre eux, ce que nous pensons et ce que nous mangeons.

Vous mangez une tomate et un steak, et vous allez courir un cent mètres. Comment l'énergie contenue dans la viande et le légume s'est-elle transformée en énergie musculaire ? Au-delà de l'action des organes et des sucs digestifs, comment ce laboratoire d'alchimie qui produit plusieurs sortes d'énergies : idéations, émotions, mouvements corporels et autres... fonctionne-t-il ? Pour sûr, nous ne sommes plus totalement ignorants en la matière. Affirmer le contraire reviendrait à mépriser les travaux d'une cohorte de chercheurs dont les plus anciens ont fait avancer la science au péril de leur vie. Mais rien n'empêche pourtant d'affirmer que nous ne connaissons que l'enveloppe des phénomènes, et même encore, seulement une très petite partie.

Celui qui, inversement, imagine tout savoir ne s'interroge plus, tandis que l'absence de curiosité conduit l'intelligence à la mort. Pourtant, selon une phrase attribuée à Albert Einstein lui-même : « Le plus important est de ne jamais cesser de se poser des questions. » À la fin du XIX^{e} siècle, le monde scientifique et scientiste s'affirmait proche de tout connaître en matière de sciences dites dures. Heureusement pour nous, la révolution quantique et la théorie de la relativité mirent largement à bas ce genre de certitudes péremptoires. Il reste, de l'aveu même de certains scientifiques, que les consciences n'ont pas encore

assimilé les conclusions philosophiques et métaphysiques qui devraient logiquement découler des notions mises en avant par la physique quantique. Nous pensons et éduquons comme au XIX^e^ siècle avec des outils du XXI^e^, négligeant au passage les concepts scientifiques qui nourrissent nos sociétés.

Examinons tout d'abord l'idée qu'il existerait des sciences dures, comme la physique, la chimie, les mathématiques, et les autres soi-disant moins exactes, comme la psychologie, la sociologie, voire la médecine... L'idée sous-entendue par cette opposition résulte du constat qu'il est plus facile de reproduire un phénomène selon la sacro-sainte méthode scientifique dans le domaine de la matière. Sitôt que l'on aborde le vivant, les choses deviennent moins systématiques. Ce phénomène d'insaisissabilité s'amplifie dans le monde de la psychologie, et que dire de celui de la spiritualité ? En réalité, cette situation s'explique simplement, il en sera à nouveau question dans la suite.

Il existe une hiérarchie des phénomènes, qui commence par la matière et conduit à l'esprit en passant par le domaine vivant. Des degrés de liberté de plus en plus importants accompagnent cette hiérarchie. Rien d'étonnant alors à ce que les phénomènes se révèlent moins reproductibles, contrôlables ou maîtrisables à mesure que nous montons les barreaux de l'échelle. Il n'y aurait donc de « science exacte » que pour des systèmes mécaniques, c'est-à-dire relativement morts. Nous pouvons ainsi aisément prévoir, sans grand risque d'erreurs, le parcours que devra emprunter un vaisseau spatial pour atteindre n'importe quelle planète du système solaire. Inversement, dans le domaine du vivant et du phénomène conscient, beaucoup de nouveaux paramètres, dont l'imagination créatrice, apparaissent et rendent les données moins facilement observables, tandis que déjà, dans le domaine des atomes, la physique quantique se heurte au principe d'incertitude. En conclusion, opposer les sciences dures aux autres disciplines revient à renoncer à nos possibilités de connaître dans les domaines de la vie et de la conscience. N'est-ce

pas au contraire notre manière de connaître et d'aborder ces dimensions qui devrait évoluer vers plus de souplesse d'esprit et d'enquêtes statistiques impartiales ?

Le XX^e^ siècle a hérité d'une idée du XIX^e^ à la suite des travaux d'Auguste Comte, le père du positivisme. Ce philosophe, qui se voulait successeur de Descartes alors qu'il écartait ses principes métaphysiques, réduisait l'évolution de l'humanité à trois âges : celui de la théologie, celui de la métaphysique, enfin celui du positivisme. Le premier recouvre une conception du monde fondée sur la religion, la magie et la mythologie. Le deuxième émergea avec l'utilisation de la raison comme moyen d'investigation. La philosophie et la logique aristotélicienne furent les fleurons de cette période qui perdure encore de nos jours, car bien entendu, si nous développons la pensée d'Auguste Comte, ces âges ne se réduisent pas tant à une évidente succession temporelle qu'à une évolution qualitative. La troisième période, qui naquit avec la modernité et la méthode dite scientifique, correspond à celle du positivisme, qui ne prend en compte que les phénomènes dans leurs relations réciproques.

À la suite des travaux d'Auguste Comte, le monde actuel vit comme si l'alpha et l'oméga de toute connaissance possible devaient se trouver dans une science qui a renoncé à toute possibilité de réflexion à propos des choses en elles-mêmes. Associés à ces conceptions, la pensée utilitariste et un pragmatisme « paysan » se sont tracés de larges boulevards dans les consciences modernes. Ne devient digne d'examen que ce qui est utile à l'homme, sans qu'une réflexion ne soit menée à propos justement de la notion d'utilité. Déjà le positivisme avait fait le constat d'une impossibilité de connaître les choses en elles-mêmes, mais seulement dans leurs relations réciproques. Le pragmatisme voulut alors, à la suite, que l'on se débarrasse de toute métaphysique justement consacrée à une recherche sur les causes et les raisons cachées des choses. Les philosophes furent écartés. Une grande partie des consciences modernes a

malheureusement hérité de cet utilitarisme restreint que l'on pourrait qualifier de bourgeois, si le terme n'avait pas été détourné à des fins politiciennes.

Pourtant, le constat a maintes fois été réalisé. Si la science s'efforce d'expliquer le comment des choses, elle n'en explique pas le pourquoi. Plus concrètement encore, si elle peut faire l'inventaire des ressources nutritives de l'ensemble de la planète, elle ne peut se prononcer sur le nombre d'individus qui doivent vivre sur cette planète, fort heureusement !

La science ne connaît également que la surface des phénomènes, ce qui revient à prétendre connaître un être humain uniquement en prenant ses mensurations. Qu'en est-il alors de ses états d'âme ? Elle ne sait également observer la vie qu'en la détruisant — bien que ce constat doive être nuancé par l'utilisation des scanners et autres IRM. Pour elle, l'homme ne représente qu'une infime poussière au cœur d'un immense univers nécessaire et dénué de sens.

Nous ne sommes plus au XIX^e^ siècle, lors duquel, au nom entre autres du positivisme, de terribles conflits ont opposé les représentants des trois stades de l'évolution humaine abordés précédemment. En raison de ce manque de dialogue, le XX^e^ siècle a évolué en théâtre d'une perte progressive de sens et d'une déshumanisation de sociétés de plus en plus vastes. Il fut également le champ d'immenses génocides, dont certains n'ont pas encore été reconnus.

En réalité, chaque méthode d'accès à la connaissance, livrée à elle-même, a montré tour à tour ses avantages, ses limites et ses aberrations. L'aberration de la mythologie possède le visage, par exemple, de la superstition, celle de la philosophie consiste en intellectualisme ou raison pure tournant sur elle-même. Un jour viendra, lorsque l'idée scientifico-technologique aura montré ses propres limites — notamment en raison des problèmes écologiques que ses utilisations aveugles engendrent —, où nous

tiendrons pour souhaitable l'arrivée d'un quatrième âge de l'évolution humaine. Une telle période représentera une synthèse des trois précédentes. Pas un simple syncrétisme, plutôt une complémentarité, la science confrontant le mythe à la réalité, tandis que le mythe pondérerait la science dans ses excès réducteurs.

L'humanité a besoin de savoir tout autant que de croire. Même la conclusion matérialiste représente un acte de foi, n'en déplaise aux purs rationalistes. La foi constitue un outil qui permet à l'homme de s'épanouir à tous les niveaux de son être, pas seulement en tant qu'objet mais en tant que sujet, voire de se créer un monde vivant à sa dimension.

Mais continuons à dépoussiérer le rayon des certitudes ou autres préjugés. Même sans avoir atteint le baccalauréat, la plupart des élèves connaissent la loi de la gravitation universelle formulée par l'alchimiste Isaac Newton : « Deux corps s'attirent en fonction de leurs masses respectives et d'une force inversement proportionnelle au carré de leur distance. » Grâce à cette loi, les planètes tournent autour de leurs étoiles, et leurs satellites font de même autour de chacune d'elles. Mais cela nous renseigne-t-il vraiment sur la nature de la force en question ?

Au tout début du XX^{e} siècle, Einstein, avec ses théories de la relativité restreinte puis générale, a mis à bas une partie de l'édifice de ce qu'on appelle la mécanique classique. Une de ses notions peut recevoir la formulation suivante : une masse courberait l'espace-temps qui l'entoure, ce qui expliquerait sa faculté à en attirer une autre à la manière d'un siphon. La conception de la gravité change ici radicalement. De produit d'une dynamique de forces, elle devient un phénomène géométrique. À n'en pas douter, tous les paramètres de l'événement se calculent. Nous renseignent-ils pour autant sur la nature profonde de ce qui produit l'attraction ? La théorie de la relativité générale a également bouleversé les conceptions scientifiques du temps et de l'espace, qui perdent leur qualité de référentiels invariants. Une

question reste pourtant en suspens : l'espace serait-il une chose objective que l'on peut plier comme une feuille de papier ?

Autre exemple : deux aimants s'attirent l'un l'autre par leurs pôles opposés. Une partie de l'explication donnée aux élèves, c'est que chaque pôle génère un champ magnétique généralement mesuré en tesla. Mais on ne leur dit jamais que personne ne sait ce qu'est un champ magnétique, ni quelque champ que ce soit. Ni même en quoi consiste la polarité, à part de vagues théories qui font appel les unes aux autres, notamment à la notion du spin des particules.

Nous observons, nous mesurons, nous rendons compte par des équations de la loi qui semble s'exprimer ; en bref, nous restons à la surface des événements. Il faudrait donc admettre que nous savons assez peu de choses en profondeur sur la nature de l'univers physique ou autre. Il garde une partie de son mystère. Ce qui donne le change, c'est l'extraordinaire développement de la technologie obtenu grâce à nos pauvres connaissances scientifiques — tout étant relatif. Mais technologie n'est pas science.

Examinons un autre exemple. Jusqu'au début de l'année 2013, aussi surprenant que ceci puisse paraître, nous ne savions pas ce qu'était une masse, ou plutôt ce qui la conférait à une particule. Et puis soudain, les scientifiques croient découvrir le boson de Higgs, qui pourrait confirmer une partie de leurs théories et combler un pan du gouffre de l'humaine ignorance. Une particule nouvelle expliquerait donc comment certaines posséderaient une masse et d'autres non. Les médias l'ont nommée « la particule-dieu ». Il n'est pas impossible, si l'on s'engage dans ce genre de considération, qu'il faille la qualifier de façon inverse, nous le verrons dans la suite. En réalité, ce boson n'est que l'un des maillons d'un mécanisme appelé « mécanisme de Higgs », qui met en jeu le champ d'interactions du même nom. Cette découverte représente une réelle avancée pour la science, largement reprise comme en écho par des médias sans cesse à l'affût d'informations

extraordinaires, quitte à les amplifier. Serait-elle pour autant définitive, alors qu'elle ne suffit pas à expliquer pourquoi telle ou telle particule possède une masse différente des autres ?

Depuis la moitié du XX^e^ siècle, nous découpons la matière en particules de plus en plus petites et incertaines. Nous sommes passés de l'électron au quark. Le concept de molécules est apparu en 1811. Les recherches sur l'atome et son modèle standard ont occupé tout le XX^e^ siècle. Elles ont mis en évidence le fait que la matière est avant tout constituée de vide, de champs de forces interactives et de particules aussi infimes que rares, comparées à la taille de l'atome tout entier. Le laboratoire du CERN à Genève vise à casser de plus en plus ladite matière grâce à des énergies de plus en plus grandes. Il se pourrait qu'à ce jeu-là, on finisse par découvrir rien que le vide à la place des masses des particules, sans pour autant avoir compris ce que représente véritablement la masse.

En réalité, dans tous les domaines du développement scientifique, plus nous progressons et plus nous devrions reconnaître que le champ de notre ignorance augmente. Prenons une analogie. Une personne pénètre dans un local inconnu dans lequel règne le noir complet ; aucune lumière. Cette personne craque une allumette. La lueur qui rayonne de la flamme lui révèle deux choses : une certaine connaissance du lieu dans lequel elle se trouve, proportionnelle au diamètre du cercle qu'éclaire le feu, et en même temps l'étendue de son ignorance, les ténèbres qui règnent au-delà du rond éclairé. Si elle allume une bougie avec l'allumette, le diamètre du cercle illuminé augmente. Le périmètre de la connaissance s'étend en proportion, ainsi que la taille de la sphère de l'ignorance. La pièce prend une dimension à la fois connue et inconnue plus grande. Avec un troisième éclairage encore plus puissant, les savoirs et l'ignorance se développent encore et ainsi de suite. En conclusion, si ce qui reste à connaître ne possède pas de caractère fini, et si l'humanité ne veut pas s'étouffer elle-même avec son orgueil, alors à mesure du

développement des sciences, le constat de l'ignorance devrait progresser en proportion. Ne diriger le projecteur que sur l'aspect positif des connaissances rend en effet orgueilleux et ferme l'accès à d'autres champs du savoir possibles. Plus dommageable encore, cela détruit tout sens du mystère dans les consciences.

Le domaine de la biologie mériterait également d'être réexaminé. Un certain nombre de chercheurs remettent en cause, par exemple, la vision classique de l'évolution par des mutations génétiques hasardeuses, contrôlées par la sélection naturelle. Ils introduisent une nouvelle notion d'évolution, culturelle cette fois-ci. Elle suppose que les relations entre les individus d'un groupe animal ou humain puissent apporter autant d'informations et de paramètres qui pourraient conduire l'espèce à se transformer progressivement. Le traitement subi par un individu vivant peut en effet entraîner un changement d'expression de certains de ses gènes, qui se transmettra alors de génération en génération. Des résultats prometteurs qui confirment cette conception ont déjà été constatés en laboratoire.

Mais concluons ici ce simulacre de procès de la science. Ce jeu ne possédait en réalité qu'un seul objectif : inciter le lecteur à un réexamen de la connaissance reconnue officiellement et à une prise de conscience de sa propre liberté de penser. La véritable alchimie vise en effet à transformer les états de conscience. Elle véhicule également une conception divergente de la matière et une manière tout aussi différente de l'observer et de la travailler. Pour pénétrer dans ce monde, il devient utile, voire nécessaire, de prendre de la distance avec les idées classiques qui, bien qu'elles reconnaissent la paternité de l'alchimie dans la genèse des sciences, lui refusent à présent le droit de détenir un modèle valable pour aborder le réel. Ce chapitre représente par conséquent à la fois une réflexion et ce que les alchimistes appellent une « œuvre au noir ». Ce travail se révèle finalement être l'équivalent de ce que Nietzsche aurait qualifié de « déconstruction » en matière de philosophie. On ne peut en effet

aborder librement une nouvelle connaissance si l'on n'a pas réalisé un minimum de relativisation de l'ancienne.

2

Histoire de l'alchimie

Les origines de l'alchimie se perdent dans la nuit des temps et il demeure très difficile de connaître tous les faits précis la concernant. Aussi, retenons ici le double aspect de son histoire, qui ressemble largement à ce qui pourrait être écrit à propos des grands mouvements ésotériques, à savoir que cette relation peut prendre d'une part une forme symbolique et traditionnelle, et d'autre part une dimension plus classiquement historique.

L'Égypte, terre de tradition

La tradition fait en effet remonter les origines de l'alchimie à l'ancienne Égypte et à l'un de ses grands inspirateurs ou sages : Hermès Trismégiste. Le mot alchimie provient de l'arabe *al-kimya*, censé désigner la pierre philosophale. La plupart des auteurs voient dans ce terme une double allusion en rapport avec le lieu hypothétique de sa naissance. Il viendrait tout d'abord de l'égyptien *Kemit* ou *Kemet*, autre nom de l'Égypte, dont Plutarque affirmait qu'il signifiait « terre noire ». Une autre étymologie le rattache au grec *chemeïa*, qui désignait un procédé de fonte ou de cuisson. Le premier alchimiste gréco-égyptien connu aurait vécu vers ~100 sous le pseudonyme de Démocrite. Il consigna des recettes d'atelier permettant de produire de l'or et de l'argent. Après lui, jusque vers 300 après J.-C., de très nombreux textes furent disséminés et attribués à des auteurs plus ou moins mythiques comme Hermès, Isis, Appolonius de Tyane, Moïse, Marie la Juive…

Avant le Déluge

Mais toute vraie tradition remonte à une époque bien antérieure au Déluge, et l'alchimie ne faillit pas à la règle. Son

invention mythique fut attribuée à Tubalcaïn, l'un des descendants de Caïn, le frère d'Abel, tous deux fils d'Adam et Ève. Ce découvreur des métaux était forcément forgeron, comme le déclare la Genèse (4,22). Le livre d'Énoch (8,1) rapporte à sa manière que les anges déchus qui épousèrent les filles des hommes leur transmirent des connaissances permettant de fabriquer des épées, des couteaux, d'employer les pierres précieuses et d'user de toutes formes de teintures, de sorte que la terre fut corrompue. Attribuer la transmission de ces connaissances à des anges déchus revient à souligner leur côté prométhéen. De cette manière se retrouve soulignée, comme le fit beaucoup plus tard Jean-Jacques Rousseau, l'idée que la civilisation serait une cause de la perversion de l'humanité et la mère de ses égarements. La Genèse décline déjà ce thème en mettant en avant l'interdit de manger le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal.

Avec le personnage de Tubalcaïn, il devient facile de déduire que les détenteurs des premiers rudiments de ce qui deviendra beaucoup plus tard l'alchimie furent probablement les forgerons de l'Antiquité et des tout premiers débuts de la civilisation. Qu'ils furent d'Afrique ou d'ailleurs, la corporation ou la caste des forgerons prit une place importante au sein des sociétés. Ces artisans du feu censés posséder des secrets et des tours de main détenaient les clefs d'une science hors du commun pour leur époque. Cette connaissance nécessitait le respect du silence, elle ne devait pas être divulguée à n'importe qui. L'art de la forge et du travail des métaux, vieux de près de 7 000 ans, possédait en effet dans ces âges premiers une importance stratégique. Il pouvait tour à tour armer les hommes de pouvoir ou les rendre impuissants. En raison de leur rôle indispensable et mystérieux, les forgerons des sociétés traditionnelles furent à la fois craints et respectés. Le secret dont ils s'entouraient nourrissait leur réputation de détenteurs de pouvoirs magiques. Nul doute que ces maîtres du feu observèrent dans leurs fours des transformations, une liquéfaction, une vitrification de la matière que l'on peut

tenir pour les ancêtres de ce qu'observèrent plus tard les alchimistes. Les trois couleurs, noir, rouge et blanc, que manifestent les métaux chauffés ne furent pas les moindres de leurs observations. Ces « teintures » délimitent et structurent d'ailleurs jusqu'à aujourd'hui l'espace sacré de certains villages africains.

Une notion importante appartenait à la compréhension de ces anciens forgerons : l'idée d'une terre vivante capable d'enfanter des métaux eux-mêmes vivants. Cette croyance fait également partie du bagage théorique des alchimistes. Bien des sociétés imaginèrent un dieu forgeron, comme Héphaïstos pour les Grecs, Vulcain à Rome, ou encore Ogun, le dieu du fer et des forgerons des Yorubas d'Afrique de l'Ouest.

Du côté de la Grèce antique

Au large de la Grèce, les îles de Samothrace et de Lemnos entretenaient un culte à mystères particulièrement prisé et occulte, celui des dieux Cabires. Ces divinités furent confondues par les Grecs avec quatre de leurs dieux : Déméter, Hadès, Perséphone, enfin Hermès. Les habitants de ces îles se revendiquaient quant à eux comme les fils d'Héphaïstos. Le mot *cabiros* signifierait « volcanique », et on peut retenir ces génies comme symboles des forces de la matière brute et du feu. Dans la mesure où l'île de Lemnos possédait un terrain favorable à la culture de la vigne, les Cabires furent associés également au culte de Dionysos de la tradition orphique. Leur feu nourrissait en effet le fruit de la vigne dionysiaque.

La recherche de la toison d'or se retrouve souvent associée à la quête philosophale dans les anciens manuscrits alchimiques. Le poète Eschyle fit justement transiter Jason et ses Argonautes par le pays des Cabires, qui les enivrèrent allégrement. Comment ne pas y voir le symbole d'une initiation à des mystères recouvrant des connaissances secrètes à propos de la matière ?

Pourtant, lorsqu'il est question d'alchimie grecque, cela concerne surtout l'essor pris par elle en Égypte, à l'époque des Ptolémée et de leurs descendants. La période comprise entre ~300 et le VII^e siècle assistera à une synthèse des deux civilisations et à l'émergence d'alchimistes célèbres comme Zozime de Panapolis ou Bolos de Mendès, qui écrivait sous le pseudonyme de Démocrite. Le premier est l'auteur d'un *Écrit authentique sur l'art sacré et divin de la fabrication de l'or*. À l'occasion, il associera philosophie hermétique et gnosticisme.

La manière selon laquelle les alchimistes se présentent comme les fils d'Hermès ou des hermétistes remonte à cette période. Pourtant, le *Corpus Hermeticum*, qui regroupe les écrits majeurs de cette philosophie, ne contient aucune recette de laboratoire. Il s'agit plutôt d'un amalgame de doctrines néoplatoniciennes, gnostiques et chrétiennes. Comment expliquer cette apparente contradiction ? Faut-il y voir une autre illustration de la méthode des jeux de mots chère aux alchimistes ? Examinons ce fait de plus près.

Le nom d'Hermès recouvre trois aspects bien distincts. Tout d'abord, un dieu que les Grecs associèrent au dieu égyptien Thot, à tel point que les deux furent confondus sous le nom d'Hermès-Thot. Dieu lunaire, il fut considéré comme l'inventeur de l'écriture. Il personnifie les facultés du langage et de l'intelligence. Râ le considérait comme son premier ministre, son secrétaire ou greffier. Il représente ainsi la mémoire du monde, la science, voire les facultés intellectuelles. Se réclamer de la philosophie d'Hermès revient finalement à utiliser une démarche de chercheur, ou d'étudiant volontaire, des secrets de la nature.

Le nom d'Hermès se retrouve également associé à un homme (ou à un groupe d'hommes) considéré comme le maître spirituel de son époque. Le Coran connaît ce personnage sous le nom d'Idris. Deux sourates (19 et 21) l'évoquent, et la tradition islamique lui attribue l'invention de l'écriture. Il fut aussi identifié au patriarche Énoch de la Bible, l'un des derniers

descendants d'Adam à avoir détenu intactes les clefs de la tradition primordiale. Hermès Trismégiste aurait donc pu vivre à une date antérieure à la fondation de l'ancien Empire égyptien. Se réclamer fils d'un tel personnage sous-entend que le domaine sur lequel on travaille fait appel à des connaissances plus anciennes que les civilisations connues, ou encore qu'elles sont divinement inspirées.

Le troisième aspect du nom d'Hermès permet de qualifier réellement l'alchimie en tant qu'application, au laboratoire, de la philosophie hermétique. Hermès possédait pour équivalent à Rome le dieu Mercure, dieu des voyageurs, de la communication, du commerce, intermédiaire entre le domaine divin et celui des hommes. Mais le mercure représente aussi un métal particulièrement volatil, à l'image du dieu ailé. Ici se trouve peut-être la clef. Les alchimistes deviennent les fils du mercure, de ce mercure des philosophes dont ils affirment qu'il est la mère des métaux. La philosophie hermétique devient ainsi la philosophie du mercure conçu comme l'essence unique, la forme ultime de la matière dont les métaux manifestent des modalités différentes. Philalèthe, alchimiste du XVIII^e^ siècle, argumente totalement dans ce sens dans *La Métamorphose des métaux* :

> C'est un fait que le mercure qui est généré dans les entrailles de la terre est la substance commune à tous les métaux. […] Ces arguments ne montrent-ils pas qu'il n'y a qu'un seul mercure, et que dans les différents métaux, il est seulement différencié par leurs différents degrés de digestion et de pureté ?

Le monde arabo-musulman et ses fondateurs

Et le fil de notre histoire conduit à présent dans le monde arabo-persan. S'appuyant sur une injonction attribuée au prophète Muhammad, les sciences et les techniques connurent un essor sans précédent au Moyen Orient. Ce *hadith* (une parole attribuée au Prophète) incitait les musulmans à se consacrer à la recherche de la science, devaient-ils voyager jusqu'en Chine. En réalité, il ne faisait qu'amplifier les exhortations du Coran à cultiver intelligence et connaissances. Beaucoup de cerveaux

animés par la curiosité ne se firent pas prier, et la recherche commença de tous côtés.

Les Arabes sont aujourd'hui reconnus comme ceux qui transmirent à l'Europe de la fin du Moyen Âge bien des savoirs dans les domaines mathématiques, en médecine, en astronomie… et la science des transmutations. Ils reprirent, amplifièrent et adaptèrent les connaissances de la Grèce et des Indes. Le passage du témoin scientifique à l'Occident chrétien se produisit principalement lors de l'occupation de la péninsule ibérique.

L'un des alchimistes musulmans les plus connus fut Geber, de son vrai nom Abu abd Allah Jâbir ibn Hayyân al-Sufi. Il naquit vers 730 en Iran et se mit au service des plus grands princes, comme Haroun al-Rashid. Environ trois mille traités lui sont attribués, dont il ne peut évidemment pas être tenu pour l'unique auteur. En réalité, Geber aurait servi de prête-nom à la confrérie des ikwan al-safa ou frères de la pureté et de la fidélité. Ce mouvement chiite ismaélien s'inspira de la philosophie néoplatonicienne récupérée par les milieux ésotériques musulmans. Des notions néoplatoniciennes et pythagoriciennes, comme la science des nombres, se retrouvent notamment dans les œuvres de Geber.

Une précision toutefois : l'alchimie arabo-persane ne prend pas seulement son essor à partir d'un contact avec la philosophie grecque. Des auteurs comme René Alleau soulignent l'apport des zoroastriens et des premiers mages de Chaldée à cette science millénaire. Quant à Geber, on l'associe à l'invention des termes de soufre et de mercure, à moins que le vrai responsable ne soit l'auteur anonyme qui signa sous ce nom, au XIII^{e} siècle, la *Somme de la perfection ou l'Abrégé du magistère parfait*. Quoi qu'il en soit, on lui accorde la paternité de la découverte notamment des acides chlorhydrique et nitrique. Il lui vint l'idée en effet de les mélanger, produisant ainsi la fameuse eau régale, seule capable de dissoudre de l'or réputé inaltérable autrement.

Dans la sphère culturelle arabo-iranienne, l'alchimie est conçue à la fois comme un moyen de produire la pierre philosophale et comme un instrument d'interprétation du monde fondée sur une notion dualiste matière-esprit. Ces deux aspects du réel y sont pourtant envisagés comme indissociables. D'une certaine manière, l'opératif qui œuvrait au laboratoire travaillait donc en même temps à libérer son âme, à mesure qu'il sublimait sa matière.

Après Geber, bien des maîtres se succédèrent. L'émir égyptien Syldaki, mort en 1360, donne par exemple une définition de l'art solaire lourde de sens : « C'est une science dont le but est d'enlever l'accident qui a pénétré dans la façon d'être spécifique. » Ainsi, ces premiers savants considéraient la matière et peut-être l'univers au mieux comme imparfaits, au pire comme malades. Le rôle de l'alchimiste, dans ce cadre, consistait à en accélérer la guérison.

En 865, à Rayy, au sud de Téhéran, naît Muhammad ibn Zahariyyâ Râzi, plus connu sous le nom de Rhazès. Médecin, il prend une direction radicalement différente de celle de Geber en matière d'alchimie. Cette dichotomie dans la conception de la pratique, nous la retrouverons également exprimée plus tard en Occident, avec l'avènement de Paracelse. Soucieux de soigner rapidement, Rhazès adopte une démarche pré-chimique et plus matérialiste, coupant le grand art de ses racines transcendantes. On lui doit la découverte de l'acide sulfurique, du zinc, de l'alcool, des aluns et des sels. Auteur de deux cent vingt-six ouvrages, il aurait qualifié l'alchimie d'astronomie inférieure en comparant les métaux aux planètes de l'astrologie. En réalité, cet auteur n'a rien inventé, puisque cette idée circulait déjà plusieurs siècles auparavant dans les milieux néoplatoniciens. Pour témoignage, voici un extrait du commentaire du *Timée* de Platon, écrit attribué au néoplatonicien Proclus :

> L'or, l'argent et chaque métal, comme tous les corps, croissent dans la terre sous l'influence des dieux célestes et de leurs émanations. L'or est soumis au Soleil, l'argent à la Lune, le plomb à Saturne et le fer à Mars. L'origine de ces métaux est au

ciel, mais c'est dans la terre qu'ils gîtent, et non pas chez ceux d'où rayonnent ces émanations. Car rien de ce qui s'involue dans la matière n'est admis au ciel. Et bien que tous les corps procèdent de tous les dieux, chacun se distingue par la prépondérance d'un caractère différent ; beaucoup sont sous l'influence de Saturne, d'autres sous celle du Soleil.

Plus tard, d'autres alchimistes remettront en cause l'influence vibratoire des planètes sur la genèse des métaux et ne garderont que l'idée d'un lien analogique entre les astres du ciel et ceux de la terre, autrement dit les métaux.

Avec Artéphius, « philosophe » arabe ou juif ayant vécu au XI^e^ siècle, nous entrons directement dans la légende. Cet auteur d'un *Livre secret du très ancien philosophe Artéphius* prétendait en effet avoir vécu mille ans grâce aux effets de sa « quintessence ». Avec Nicolas Flamel, Basile Valentin, Philalèthe, il passe pour l'un des alchimistes les plus célèbres, détenteur de la pierre philosophale. Il met pourtant le curieux en garde contre une interprétation littérale de son œuvre :

Cet art aussi n'est-il pas cabalistique et plein de très grands secrets ? Et toi, fat, tu crois que nous enseignons clairement les secrets des secrets, et prends les paroles selon le son des mots ?

La Chine, contrée des champs de cinabre

Parallèlement à son développement arabe et gréco-alexandrin, l'alchimie apparut en Chine à partir du I^er^ siècle de notre ère, sous le règne des empereurs Han orientaux. L'objet déclaré de telles pratiques consistait, pour le praticien, à atteindre l'immortalité en absorbant des élixirs variés, dont le divin cinabre, équivalent de l'or potable en Occident. Le cinabre est un sulfure de mercure (dont la formule chimique est HgS), minerai dont on extrait le principe mercure. Mais il s'agit aussi d'un jeu de mots qui désigne, à l'image de la pierre philosophale, l'union des deux principes mâle et femelle des métaux.

Le taoïsme considère le métal comme l'un des cinq éléments avec le bois, l'eau, la terre et le feu. Cette classification assez déconcertante ne résulte-t-elle pas de l'antique familiarité qui

unissait la philosophie taoïste à l'alchimie ? La quête effrénée d'une immortalité terrestre donna naissance aux méthodes d'absorption associées à la voie externe ou *Wai Dan* (cinabre externe). Elle engendra de nombreuses victimes par empoisonnement. Bien des nobles et des empereurs absorbèrent en effet des pilules au contenu douteux. En raison des nombreuses disparitions que produisit la voie externe, vers le VII^e^ siècle, les pratiques internes ou *Nei Dan* (cinabre interne) prirent le dessus et devinrent la référence de l'alchimie taoïste. Basées sur une interprétation symbolique des opérations chymiques, elles sont fondées sur la maîtrise des trois énergies circulant dans le corps humain : le *Shen* ou énergie spirituelle, le *Jin* antérieur ou postérieur, essence de vie et semence de l'être, enfin le *Qi*, énergie vitale associée au souffle.

De nombreuses techniques de visualisation, de méditation, de respiration, de contrôle des forces génératives constituaient cette noble voie des immortels. Associée aux philosophies bouddhiste et taoïste, la méthode privilégiait trois points du corps nommés champs de cinabre ou *Dan Tian*. Situés sous l'abdomen, au centre de la poitrine et au centre de la tête, ils tiennent lieu de points de transformation du *Jin* en souffle, puis du souffle en énergie spirituelle. Il s'agit en réalité d'opérer une sublimation des énergies de base de la vie, de les raffiner et de les faire évoluer en puissance spirituelle capable de produire une illumination de la conscience.

L'un des plus célèbres alchimistes chinois fut Ge Hong (283-343), qui écrivit le *Baopu zi* (« Celui qui embrasse la simplicité »). Dans ce texte, il livre des recettes d'alchimie opérative et de pharmacopée, mais également des techniques de gymnastique et de respiration. Rien n'interdit de croire que les Arabes, grands voyageurs, se soient inspirés de ses œuvres. Parfois appelé le Petit Vieillard immortel, Ge Hong aurait vécu très longtemps, d'après certaines sources. Cette longévité fait allusion à une vieille croyance chinoise selon laquelle le mont Luofu, situé dans

le Guangdong, à l'extrême sud de la Chine, représenterait une des terres d'immortalité. Ge Hong se serait réfugié dans cette région pendant huit ans pour échapper à la guerre. La légende rapporte que bien des empereurs de Chine, au cours des siècles, ont affrété des caravanes ayant pour mission de découvrir ces fabuleuses demeures des immortels. Autant dire que les convois cherchent encore.

Un écueil mérite ici d'être signalé. Bien des alchimistes véritables ont mentionné la réalité de l'immortalité. Il en a déjà été question plus haut avec Artéphius. Le comte de Saint-Germain, alchimiste du XVIII^e^ siècle, aurait vécu cinq cents ans. Eugène Canseliet, célèbre auteur du XX^e^ siècle et promoteur de l'*Ars magna*, rapporta également des histoires de contact avec des créatures immortelles. Confronté à de telles légendes, l'observateur entretient en général deux types de réactions aussi stériles l'une que l'autre. La première consiste en une crédulité aveugle, associée à une grande naïveté. La seconde s'appuie au minimum sur le scepticisme, voire sur l'indifférence, ou pire sur le rejet pur et simple. L'expérience montre malheureusement que la plupart des consciences oscillent entre ces deux attitudes sans pouvoir réaliser un équilibre. Mais l'immortalité existe bel et bien, et représente l'inviolable secret, fermé au simple curieux. Elle fut déclinée à peu près partout sur la planète sous de multiples formes symboliques.

L'Europe et l'alchimie médiévale

Voici maintenant le temps de revenir vers l'Europe. Dès le XI^e^ siècle, la civilisation européenne fut mise en contact, lors des croisades, avec le monde musulman. De nombreux échanges culturels se produisirent, à l'occasion desquels l'héritage alchimique fut transmis à l'Occident chrétien. Néanmoins, les siècles précédents, un certain nombre de connaissances avaient déjà transité par l'Espagne et son terreau multiculturel.

Le monde chrétien s'intéressa rapidement à l'alchimie. Le pape de l'an mil lui-même, Gerbert d'Aurillac, qui officia sous le nom de Sylvestre II, passe pour avoir travaillé au fourneau. Il faut également citer le dominicain Albert le Grand, que Thomas d'Aquin considérait comme son maître. Des traités et recettes du XIII^e^ siècle sont d'ailleurs attribués à l'un comme à l'autre.

Au cours de la même période œuvre Roger Bacon, qualifié de docteur admirable. Savant et alchimiste anglais, il est l'initiateur, avec son homonyme du XVI^e^ siècle Francis Bacon, de la méthode expérimentale. Moine franciscain, il commente les œuvres d'Aristote avant de se voir interdit d'enseigner pendant dix ans par les supérieurs de son ordre. Il s'intéresse de fort près aux connaissances des auteurs arabes, comme Avicenne et Averroès.

Tandis que le monde musulman recherchait dans l'alchimie une confirmation du principe de l'unité du Créateur et de la Création, l'univers chrétien fut probablement fasciné par le lien entre les trois principes, sel, soufre et mercure, et l'idée de trinité qui fonde le christianisme. Roger Bacon, quant à lui, passe pour être l'inventeur des verres grossissants, de la poudre à canon, et le découvreur du principe de la réfraction de la lumière. En raison de ses idées et recherches, il subit même une période d'emprisonnement, ce qui ne l'empêcha pas de décrire dans ses traités la méthode pour confectionner la médecine universelle et la pierre philosophale.

La liste serait longue des opérateurs qui ont contribué au développement de ce qui est qualifié d'alchimie médiévale. Le plus connu est bien sûr Nicolas Flamel et sa dame Pernelle. Eugène Canseliet se servit beaucoup plus tard de ces personnages pour illustrer par allusion la relation de couple alchimique qu'ils personnifiaient.

La Renaissance à l'origine de l'époque moderne

De son côté, au début du XVI^e^ siècle, le médecin suisse Théophraste d'Hohenheim, plus connu sous le nom de Paracelse, va développer la spagyrie, une utilisation médicale de l'alchimie dont il invente le nom. Précurseur de la chimie classique puisqu'il travaille sur des corps purifiés, il reste dans la droite ligne des Bacon et des humanistes de la Renaissance en enseignant la supériorité de l'expérimentation. Volontiers provocateur face à ses collègues médecins, il écrira : « Ce sont l'expérience et la raison, et non les autorités, qui me guideront lorsque je prouverai quelque chose. » Bien qu'il ne soit pas un alchimiste de pure tradition mais un médecin hermétiste, il reste un familier des mines métalliques de toutes sortes et utilise les processus de distillation et de fermentation pour produire ses médicaments. Nous lui devons entre autre choses l'invention du troisième terme de la trinité alchimique : le sel.

La deuxième grande période de l'alchimie en Occident prend son essor au XVII^e^ siècle, qui assiste à la bruyante publication des trois fameux manifestes rosicruciens : la *Fama Fraternitatis*, la *Confessio*, et pour ce qui nous intéresse, *Les Noces chymiques de Christian Rosenkreutz*, publiées en allemand en 1616. Ce texte attribué à Valentin Andreæ représente en fait une allégorie qui décrit en sept jours le parcours de l'initiation humaine vers sa perfection, selon la voie royale de l'alchimie spirituelle. Dès lors, la pratique se révèle de manière encore plus évidente, au-delà du laboratoire, pour ce qu'elle est dans sa finalité véritable : une codification symbolique des étapes de l'ascension de l'homme vers sa réalisation. Christian Rosenkreutz, guidé par la vierge Alchimie, y relate l'aventure du segment de l'humanité qui le constitue. Dans ce conte initiatique, lui-même représente le corps ou le sel de l'œuvre, qui, en tant que catalyseur, assiste au mariage d'un roi, le soufre ou l'esprit, et d'une reine, le mercure ou l'âme. La clef qui doit le conduire à l'achèvement de son parcours se révèle être l'amour, sous le visage de la déesse Vénus, ou encore le sens de l'unité et de l'identité. À partir de cette

période, il deviendra difficile de savoir si un auteur s'exprime en partant d'un point de vue spirituel ou strictement opératif.

Associé aux rosicruciens dont il se fera l'ardent défenseur, il faut également citer le médecin Michael Maier, qui publiera en 1617 un ouvrage de représentations commentées des phases du grand œuvre : *Atalante fugitive*. Issue de la mythologie grecque, Atalante est une jeune fille qui refuse le mariage. Elle fut d'ailleurs la seule femme à participer à la recherche de la toison d'or avec les Argonautes. Désirant rester vierge, elle proposa à son père de n'épouser qu'un homme qui saurait la battre à la course. L'un de ses prétendants, Hippomène, tombé amoureux de ses charmes, releva le défi réputé impossible. Il réussit à la vaincre en jetant perfidement sous ses pieds trois pommes d'or du jardin des Hespérides. Où la vitesse seule n'aurait pu réussir, la curiosité la fit ralentir et la conduisit au mariage. Atalante, du point de vue de l'alchimiste Michael Maier, représente le mercure volatil qu'Hippomène doit fixer avant de réaliser leur union.

Ce XVII^e^ siècle voit apparaître également une série de personnages bien singuliers qui font autorité dans les milieux de l'alchimie traditionnelle. Le premier, Alexandre Seton, s'exprime sous le pseudonyme de Cosmopolite. Il parcourt l'Europe en cherchant à démontrer inlassablement la possibilité de la transmutation à l'aide de la poudre de projection. Il opère sur du plomb, du fer, du zinc. L'électeur de Saxe Christian II, qui désire s'accaparer le trésor en extorquant le secret à son adepte, le fait emprisonner. Seton ne devra sa délivrance qu'à celui qui deviendra son disciple : Michel Sendigovius, l'artisan de son évasion. Ce dernier continuera d'ailleurs son œuvre en écrivant lui aussi sous le nom de Cosmopolite.

Deux autres personnalités hors du commun méritent d'être signalées. Elles utilisèrent à partir du milieu du XVII^e^ siècle le même pseudonyme de Philalèthe (« Celui qui aime la vérité ») et bien entendu furent largement confondues l'une avec l'autre. Il

s'agit des Anglais Thomas Vaughan et Georges Starkey, respectivement Eugène et Eyrénée Philalèthe. Le premier revendiqua une filiation hermétique avec Henri Corneille Agrippa et Paracelse. Il publia en 1652 la *Fama Fraternitatis* rosicrucienne en anglais. Le second, un médecin, écrira des traités réputés jusqu'à ce jour, comme *L'Entrée ouverte au palais fermé du roi*. À l'image de la plupart de ses confrères, il prétend révéler tous les secrets mais n'en fait rien :

> Il me suffit de déclarer que jamais personne n'a parlé de cet art aussi clairement que moi ; certes, ma plume a hésité souvent à tout écrire, désireux que j'étais de cacher la vérité sous un masque jaloux ; mais Dieu me contraignait, et je n'ai pu lui résister, lui seul connaît les cœurs, à qui seul revient la gloire dans le cycle du Temps. D'où je crois que beaucoup, en ce dernier âge du monde, auront le bonheur de posséder ce secret ; car j'ai écrit sincèrement, ne laissant au novice vraiment curieux d'apprendre aucun doute, sans une réponse pleinement suffisante.

Les secrets trahis du XX^e^ *siècle*

Il est maintenant temps d'aborder l'époque moderne. Le XX^e^ siècle va assister à une relative résurrection de l'intérêt pour l'art royal sous deux formes. Une tentative de conciliation entre la chimie classique et l'alchimie, sous le nom d'hyperchimie, est réalisée. François Jollivet-Castelot, secrétaire général de la Société alchimique de France et fondateur de la revue *Rose-Croix*, prend la tête de ce mouvement. Dans sa revue *L'Hyperchimie*, il écrit :

> La Néo-alchimie se propose de rattacher la chimie à l'alchimie, en montrant l'identité du but poursuivi, en ce sens que la synthèse universelle et l'unité de la Matière Première ressortent de l'une comme de l'autre.[…] La Néo-alchimie s'appuie sur les principes mêmes de la chimie qu'elle confronte sans cesse avec les doctrines des alchimistes afin de prouver l'identité des deux enseignements au point de vue expérimental et positif.

Malheureusement, Jollivet-Castelot n'eut pas beaucoup de chance. Il réclama sa vie durant une vérification de ses expériences par les plus hautes autorités scientifiques de son temps, ce qui lui fut constamment refusé. Finalement, l'hyperchimie ne semble avoir satisfait personne, ni les chimistes ni les alchimistes traditionnels.

Fulcanelli, au cours des années 1920, aurait confié au célèbre alchimiste Eugène Canseliet, son disciple, une poudre qui lui aurait permis de transmuter une matière en or en présence de deux témoins, dont l'ami de Canseliet, Julien Champagne. Par la suite, Canseliet préfaça deux ouvrages fondamentaux pour la compréhension de la science plusieurs fois millénaire : *Le Mystère des cathédrales* et *Les Demeures philosophales*, attribués l'un et l'autre au mystérieux faiseur d'or. À partir de là, l'identité présumée de Fulcanelli fit couler beaucoup d'encre et de salive. Si l'on en croit Jacques Bergier et Louis Pauwels dans leur *Matin des magiciens*, les services secrets se seraient même mis à sa recherche, pensant qu'il possédait des connaissances permettant de produire une bombe atomique.

Il semble pourtant que le pseudo-secret a été récemment éventé. Derrière l'identité de Fulcanelli se cacherait un collectif composé du libraire Pierre Dujols de Valois, probablement le principal rédacteur des ouvrages déjà cités, de son disciple Henri Coton, de Julien Champagne et de Canseliet, son ami. René Schwaller de Lubicz, égyptologue et ésotériste français, et peut-être son ami le poète lituanien Milosz se seraient également associés à l'œuvre. Notons que Pierre Dujols de Valois, personnage de grande érudition décédé en 1926, signa un commentaire du *Mutus Liber*.

Il existe également une hypothèse intéressante qui identifie Fulcanelli à un polytechnicien nommé Paul Decœur, mort en 1923 et ami de Pierre Dujols de Valois. Celui-là aurait réussi une transmutation en 1909. Il possédait pour nom d'initiation celui de Vulcain solaire. De là à imaginer que Julien Champagne ait inventé le nom de Fulcanelli à partir de Vulcain solaire — Hély étant un autre nom du soleil —, il n'y a qu'un pas. Néanmoins, la tentative de rendre à l'alchimie son attractivité d'autrefois semble avoir porté ses fruits, puisque si l'on en croit les auteurs les plus récents, des scientifiques œuvrent aujourd'hui à l'athanor en toute discrétion, pour ne pas compromettre leur carrière. Ils

explorent ainsi une autre méthode pour entrer en contact avec la matière.

3

Sept principes pour une échelle de sages

L'alchimie, au soleil d'Hermès, suppose avant tout une théorie particulière de la matière et de l'univers. Connaître ce corps de connaissances alternatives devient nécessaire pour qui voudrait s'y retrouver dans la jungle des milliers d'ouvrages écrits sur le sujet (plus de 35 000). La science moderne conçoit la matière comme un jeu de poupées russes. Le scientifique aujourd'hui n'en finit pas de la diviser, de la casser pour atteindre un infiniment petit qui finalement lui échappe sans cesse. La grande question reste : comment du vide fugitif a-t-il pu apparaître de la matière tangible ? Mais tout d'abord, qu'est-ce que le vide ? Possède-t-il quelques caractéristiques que recouvre le terme de matière ?

À ce monde connu par ses myriades de composants corpusculaires, on peut confronter la conception des anciens Grecs qui anime encore la pensée des alchimistes : toute forme de matière est constituée d'éléments. Ce fut Empédocle, au V^e^ siècle avant J.-C., qui développa cette thèse, suivi de Platon, d'Aristote, puis de tant d'autres ; tandis que Démocrite imagina les rudiments de ce qui devint la physique atomique. Ces « éléments » issus de l'observation la plus simple et la plus immédiate de la nature se présentent au nombre de quatre, repris par la culture et la philosophie occidentales : la terre, l'eau, l'air et le feu.

Le terme d'élément devrait déjà être remplacé par un autre, depuis que Dimitri Ivanovitch Mendeleïev a publié en 1869 sa table de la classification périodique des éléments. Celle-là range aujourd'hui encore les métaux, les gaz et toutes formes de matière connues sous le nom d'éléments, justement. L'hydrogène, l'oxygène, le mercure, l'azote appartiennent à cette nomenclature.

Avec la physique nucléaire apparurent plus tard les éléments dits radioactifs, comme le plutonium ou l'uranium. Actuellement, cette nomenclature comporte 118 éléments, tandis que prenant la suite des alchimistes, les mystiques rosicruciens, s'appuyant sur leur connaissance traditionnelle, avancent que ce nombre pourrait être porté jusqu'à 144. Le dernier élément découvert en 2010 a été baptisé ununseptium.

Des quatre éléments appelés principes

Depuis un siècle, l'eau, la terre, le feu et l'air ne sont donc plus des « éléments ». Il devient alors nécessaire d'envisager un nouveau terme pour désigner ces anciens composés traditionnels. Le travail se révèle d'autant plus facile qu'il ne s'agit pas vraiment d'éléments mais de principes, au sens latin de premiers, d'originels, recouvrant les différents aspects de la matière. Terre, air, eau et feu sont en effet des « principes » qui recouvrent les divers états de viscosité, de ténuité, voire de liberté de la matière. Cette nuance prend toute son importance si l'on veut comprendre les anciens ouvrages consacrés à la poursuite du grand œuvre. « Prenez du mercure cru, faites-le cuire selon l'art, c'est-à-dire fixez ce qu'il y a de volatil, & volatilisez ce qu'il y a de fixe ; rendez liquide ce qui est sec, & sec ce qui est liquide ; alors vous aurez en votre pouvoir le vrai mercure philosophique », est-il écrit dans *Le Grand Œuvre dévoilé* de Coutan.

De la terre jusqu'au feu, nous avons affaire aux états solide, puis liquide, gazeux, enfin radiant de la matière, ou plutôt de la substance. Si l'on nous oppose que l'état radiant n'est déjà plus de la matière, alors il faudra préciser que ces principes n'ont pas non plus grand-chose à voir avec elle, puisque ce sont avant tout des idées. La terre recouvre l'idée de tout ce qui est dense, l'eau traduit ce qui coule ou la fluidité, l'air devient volatil, et le feu recoupe la notion d'énergie. Tout se complique d'ailleurs lorsqu'on constate, à la lecture des vieux manuscrits, que de grands hermétistes admettaient qu'un feu puisse être humide.

Nos « principes » possèdent par conséquent, et avant tout, une existence toute spirituelle, ce qui a fait écrire qu'ils n'existent à l'état pur que dans ce domaine particulier. Les éléments matériels procèdent des précédents et paraissent en général mélangés. Il peut y avoir du feu dans l'eau et de l'eau dans l'air — alors que chacun sait que l'eau se transforme en air par évaporation et l'air en eau par condensation —, bien évidemment selon le langage et la manière de voir de l'alchimiste. La façon dont l'opérateur observe et conçoit le monde se révèle en effet différente de celle du scientifique. Ce dernier découpe tellement la réalité qu'il ne perçoit plus certaines évidences encore accessibles à des esprits plus simples.

D'une certaine manière, sans amoindrir l'apport de la science moderne, les Anciens savaient que la terre pouvait, dans certaines conditions, assumer l'état de feu. Cela revient à évoquer le principe de conversion matière/énergie mis en équation beaucoup plus tard, en 1905, par Albert Einstein, sous la forme $E = MC^2$. Les Anciens n'en faisaient pourtant pas l'usage industriel auquel nous assistons, parfois heureux, souvent inquiets. Ainsi s'exprimait Jollivet-Castelot, président de l'Association alchimique de France dès 1896, donc bien avant Einstein :

> La force devient matière et la matière devient force (évolution), grâce au mouvement. Ce cycle vient de l'unité et s'y résorbe, car il s'y meut. […] À propos de l'unité, je serais désolé, précise-t-il, que l'on oublia que cette doctrine unitaire sort des fraternités initiatiques, rosicruciennes et alchimiques. (*Le Grand Œuvre alchimique,* p. 13.)

Mais il y a plus. Un métal, par exemple, peut devenir une eau lors de la fonte ou cuisson. Le cas du mercure classique devient une illustration éloquente de ce phénomène. À la température ambiante, il assume l'état liquide — il est le seul métal dans ce cas — et se vaporise facilement dès que la chaleur monte. C'est en outre un poison et un neurotoxique dangereux. Le mercure se retrouve affublé également des termes d'« eau qui ne mouille pas ». En effet, au contraire de l'eau principielle, il n'imbibe pas

les corps avec lesquels il entre en contact. Il ne peut donc les dissoudre. D'une autre manière, un acide se comporte comme un feu qui attaque le métal. Même l'air, par son pouvoir d'oxydation, devient un feu. Une certaine eau agit également ainsi, puisque dans la voie qualifiée d'humide, c'est elle qui va déclencher le processus de modification des matières et contribuer à leur mutation.

D'ores et déjà, force est de constater que les contempteurs de l'alchimie, tel Marcellin Berthelot, la qualifiant de chimère se sont trompés. Une des causes de cette erreur vient de ce qu'ils ont voulu traduire les traités alchimiques en langage courant. Berthelot, pourtant, avait constaté dans son traité sur la chimie des Anciens le fait suivant, sans apparemment en tirer les justes conséquences :

> Cette extension de la signification des mots était en effet commune chez les Anciens ; le nom de l'émeraude et celui du saphir, par exemple, étaient appliqués par les Égyptiens aux pierres précieuses et vitrifications les plus diverses. De même que l'on imitait l'émeraude et le saphir naturel, on imitait l'or et l'argent.

Et si l'on imitait l'or et l'argent, pour Berthelot, l'œuvre alchimique devenait nulle. Pourtant, les grands maîtres n'ont cessé de prévenir : notre or n'est pas celui du vulgaire, ne confondez par le mercure et le soufre avec leurs équivalents chimiques. Ils évoquaient même, dans leur langage, « notre soufre », « notre mercure ». Tout comme leurs éléments possédaient, comme miroirs très imparfaits, l'air, le feu… communs.

En conclusion, les textes alchimiques ressortent au pire d'une langue et d'une syntaxe particulières ; au mieux, ils font appel à la connaissance de ce qu'Eugène Canseliet appelait « la langue des oiseaux ».

Des quatre qualités

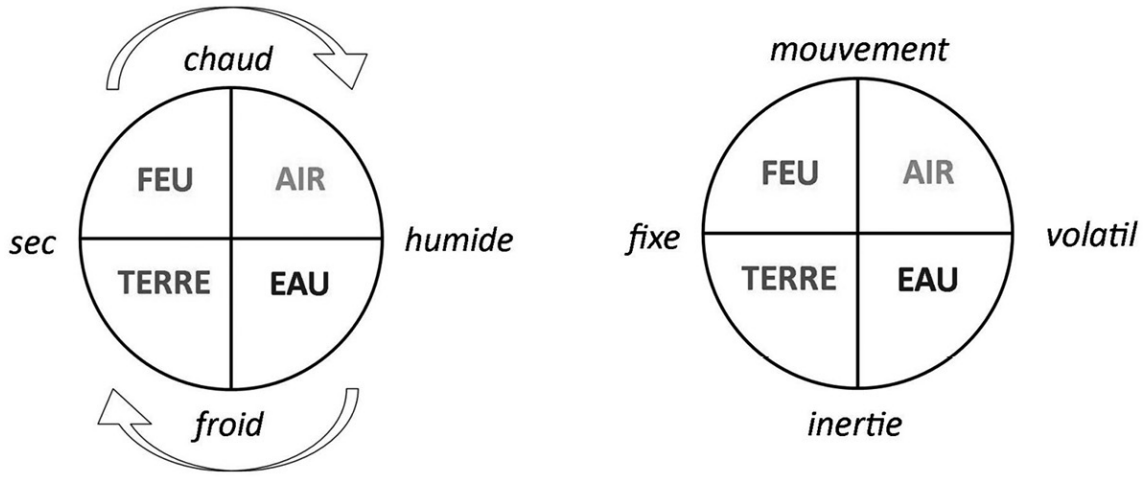
Pour en revenir aux éléments, Aristote paracheva l'œuvre de son prédécesseur, le philosophe présocratique Empédocle. Ce

disciple de Platon complexifia le système et ajouta quatre qualités aux éléments. Il opposa le chaud et le sec au froid et à l'humide. Puis il associa chaque élément/principe à deux de ces qualités. La terre est ainsi sèche et froide, le feu sec et chaud, l'air devient humide et chaud, enfin l'eau se retrouve dotée des qualités humide et froide. Les principes deviennent alors opposables deux à deux : le feu avec l'eau, la terre avec l'air. Ici, il faut entendre également par humide une faculté qui dissout les corps, sépare leurs liaisons moléculaires, par opposition au sec. Humidité et eau ne sont donc pas directement synonymes, aussi déconcertant que cela puisse paraître. Pour s'en convaincre, il suffit de constater que l'humidité par définition pénètre toujours les corps, ce que ne fait plus l'eau à l'état gelé. Ce concept a pu faire dire aux opératifs qu'il existe des eaux qui ne mouillent pas.

Terre Eau Air Feu

La représentation symbolique ci-dessus fait apparaître que deux éléments, terre et eau, ont tendance à descendre, tandis que les deux autres, air et feu, développent l'aptitude inverse. Leur forme triangulaire indique également que leur nature synthétique semble être le résultat de l'union de deux principes contradictoires.

En réalité, une solide réflexion ou méditation à propos des principes peut conduire à des découvertes étonnantes et au sentiment de l'unité de la Création. Afin d'aller plus loin en ce domaine, il devient à présent utile de lire et d'interpréter les diagrammes suivants :



L'alchimie, dans son langage, applique les conversions possibles que ces deux diagrammes mettent en évidence (suivre les flèches). Voici quelques exemples. Une terre humidifiée devient de la boue, c'est-à-dire une eau. Dans le sens inverse, l'eau refroidit, à zéro degré se solidifie et devient de la glace, c'est-à-dire une terre. La même eau chauffée s'évapore et se transforme en air. À l'opposé, l'air refroidit, se condense en eau. Chauffé et asséché, le même air se manifeste comme un feu, ce que nous voyons avec le phénomène d'électricité statique et les temps orageux…

Le diagramme de droite propose une seconde grille de lecture. Un principe y apparaît comme fixe : la terre. Les autres sont plus ou moins volatils, instables dans leur état. « Fixe le volatil et volatilise le fixe » : telle est l'une des grandes injonctions de l'alchimie, qui prend un sens encore plus profond lorsqu'elle se trouve mise en application en alchimie spirituelle (ceci sera développé dans la suite).

L'inertie et le mouvement sont également de plus en plus évidents lorsque l'on monte ou descend la hiérarchie des principes qui conduit de la terre au feu. Les Anciens les représentaient même comme un jeu de cercles concentriques dont la terre tenait la place centrale. Ce centre devrait d'ailleurs être opposé à celui que Blaise Pascal décrivait : il existe un principe des principes dont le centre est partout et la circonférence nulle part. Le centre

densifié, manifesté par le principe terre, possède pour caractéristique de pouvoir être localisé dans le monde spatio-temporel, tandis que le centre de tous les centres, l'Omniprésent, ne peut l'être. Ces deux concepts sont d'ailleurs aussi opposables l'un à l'autre que la qualité à la quantité. L'observation de la nature corrobore d'ailleurs assez bien la représentation concentrique de l'univers, puisque la terre représente le socle froid et sec du monde. De là, on s'éloigne du centre par l'eau, objectivée par les océans et toutes formes d'étendues d'eau douce. L'eau océanique possède un rôle fondamental dans l'équilibre du climat planétaire, de par sa situation au sein de la hiérarchie des principes. Ensuite vient l'air atmosphérique, et pour finir le feu, c'est-à-dire le domaine des radiations électromagnétiques qui tendent à s'élever sans cesse pour s'éloigner vers la périphérie.

Si elle peut être discutée du point de vue de l'observation physique, cette conception reste parfaitement valable sur le plan des principes. Au-delà du feu, dans le domaine spatial, régnerait l'éther, qui signifie « feu divin ». L'existence possible de ce cinquième élément, si elle n'est plus à la mode dans les milieux scientifiques classiques, n'a pourtant jamais été totalement démentie, et surtout pas par Einstein. Nous pourrions également évoquer une représentation pyramidale de la matière/énergie.

Tout ce qui précède représente un tissu d'évidences pour la pensée moderne. Les conséquences en restent pourtant trop largement négligées à une époque où nous préférons observer le monde avec des yeux ultra-analytiques qui en occultent la simplicité et l'ordonnancement harmonieux ; une harmonie lumineuse qui se révèle à celui qui veut et sait voir.

Bien sûr, positionner la terre au centre de l'univers avec les autres principes dans sa périphérie fait penser à l'antique conception géocentrique de l'univers. Galilée et ses successeurs l'ont remplacée par une conception héliocentrique. Pour autant, l'ancienne connaissance serait-elle devenue obsolète ? Le psychologue Carl Gustav Jung expliquait de son côté qu'un des

objectifs de l'alchimie consistait à intégrer le subconscient dans la conscience de veille. Or, un des domaines du subconscient renferme les connaissances développées et admises par l'humanité dans le passé. L'équilibre de l'être passe par l'intégration de ce passé, non par son rejet pur et simple. Il pourrait se produire un divorce entre les scientifiques de pointe et la population si la science s'éloignait, sans créer d'intermédiaires, de ce qu'expérimentent les humains au quotidien.

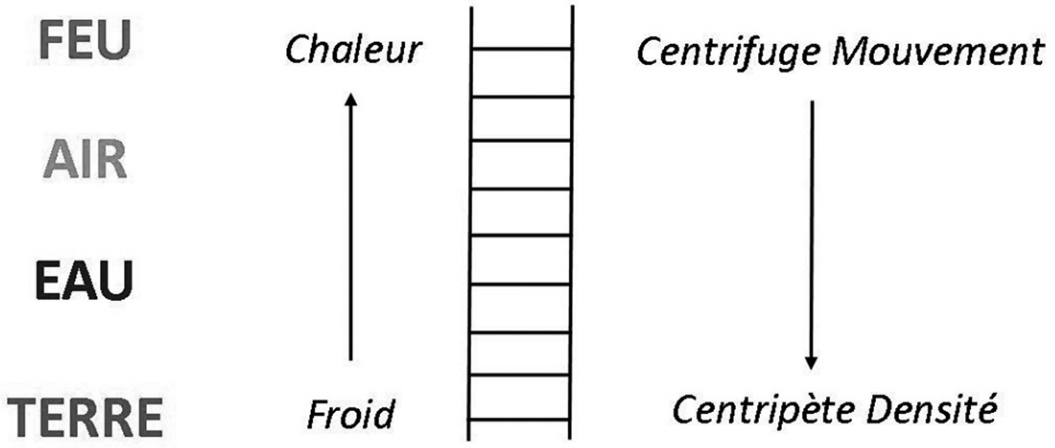
De nombreuses autres constatations peuvent être également réalisées, toujours à l'aide des deux diagrammes précédents. Chauffez un métal et vous le transformez en une eau. En termes modernes, vous le faites fondre. Continuez à chauffer, il se dilate, puis s'évapore, comme dans le cas du mercure, dont on a utilisé cette faculté pour créer les anciens thermomètres. Conclusion : plus on chauffe un composé, plus il se ramollit, perd de sa densité, s'étend dans l'espace, augmente son mouvement interne (sa fréquence de vibration). Inversement, le froid durcit, densifie (sauf précisément dans le cas particulier de l'eau, qui augmente de volume à la congélation), ralentit le mouvement. Les cyclistes savent bien par exemple que le froid ralentit leur vitesse de pédalage, tétanise leurs muscles. Tandis qu'au bout de quelques minutes de mouvements qualifiés d'échauffements, les muscles s'assouplissent, et le pédalage s'améliore. Il en va de même de n'importe quel moteur. Dans le langage de l'alchimiste, une certaine eau dissout grâce à son humidité qui pénètre les métaux, le feu quant à lui les « coagule » grâce à son pouvoir desséchant. *Solve et coagula* constitue également une autre grande formule alchimique.

Un jour, au cours d'une conférence, il m'a fallu répondre à cette question qui paraissait faussement enfantine : Pourquoi le feu monte-t-il et pourquoi l'eau descend-elle ? La réponse aurait pu faire appel à des données culturelles et scientifiques généralement admises, du type : la cause en est l'attraction universelle.

Dans le cadre de l'alchimie, cela ne pouvait pas être la bonne réponse. C'était d'autant moins simple que nous ne savons pas vraiment en quoi consiste l'attraction universelle. Cela révèle l'ignorance qui perdure encore de nos jours à propos de la nature finale des forces et des éléments qui opèrent sous la structure du monde. Il existe une grande distance entre le fait de connaître un principe et celui de rendre compte mathématiquement d'une loi. Celui qui connaît la loi mathématique est comme un savant qui voudrait rendre compte de la personnalité d'un homme ou d'une femme en établissant la liste de ses caractéristiques corporelles. L'écart entre connaître intrinsèquement un principe et savoir utiliser une loi est identique à celui qui existe entre la science de l'ingénieur et celle du savant véritable. Il ne suffit pas de mesurer que la chute des corps sur la Terre se calcule à l'aide la constante *g* pour savoir en quoi consiste le véritable principe en action.

On peut toujours répondre que les choses en soi demeurent inconnaissables, mais cela ressemble aux sentences de certains religieux qui affirment que Dieu peut tout pour justifier leur propre arbitraire et leur obscurantisme. En matière de connaissance, il reste toujours possible de progresser.

Pour avancer dans la question précédente, le feu ne se contente pas d'être inerte par rapport à la masse de la Terre. Il monte, il s'en éloigne comme la flamme de la bougie. Alors que dire ? Une réponse pourrait être que l'univers est régi par deux forces complémentaires, une centrifuge, qui disperse, et l'autre centripète, qui ramène vers un centre. Les éléments représenteraient dans ce cadre une sorte d'échelle de graduation de ces deux forces. Cette échelle pourrait alors être représentée comme suit :



Ici nous pouvons constater que la chaleur monte et que les corps descendent. Mais non parce qu'ils sont attirés ou repoussés selon une chaîne classique de cause à effet, mais parce que c'est inhérent à leur nature dense ou subtile. Nous sommes ici confrontés à une échelle qui va du plus subtil au plus épais. Sépare le subtil de l'épais, encore une de ces formules particulièrement appréciées des alchimistes.

Il existe encore une manière plus métaphysique d'aborder le subtil et l'épais, le dense et le raréfié. Cela consiste à envisager la notion de liberté de l'être par rapport à son enfermement. Imaginons, au sommet absolu de l'échelle, l'Être suprême absolument libre. Plus on descend, plus la substance se fait opaque, contraignante, voire ténébreuse, jusqu'au niveau du monde minéral. Petite constatation expérimentale : plus on s'élève sur la pyramide des principes, plus il devient facile de se déplacer en leur sein. Deuxième constatation : hormis le feu, qui produit lui-même de la lumière, cette hiérarchie devient de plus en plus un obstacle à la lumière, à mesure que l'on descend vers sa base. Avec un point de vue quantitatif, on expliquera ce résultat par la raréfaction ou la prolifération des atomes. Pourtant, d'un point de vue qualitatif, il s'agit de la manifestation d'un degré de liberté de plus en plus grand.

La philosophie antique associait les principes avec les règnes de la nature. Ainsi, la terre se retrouvait liée au minéral, l'eau au végétal, l'air à l'animal, et le feu à l'humain. Dans ces règnes, nous constatons aussi le même gain de liberté que dans les principes. Le minéral ne peut se déplacer par lui-même, l'inertie reste sa signature. Le végétal s'élève lors de sa croissance, tout en s'enfonçant dans le sol. Certaines plantes et fleurs, comme le tournesol, poursuivent même le soleil dans sa course. L'animal possède tous les degrés de liberté physique, puisque le ver et la taupe creusent la terre, le poisson se déplace dans l'eau, tandis que les autres animaux courent et volent avec de moins en moins d'entraves, selon le principe qui leur sert de support. Quant à l'homme, nourri par son feu intérieur, il développe une liberté spirituelle et intellectuelle, c'est-à-dire dans un domaine purement qualitatif.

Ici encore, un sens interne se dégage, que l'esprit d'un enfant et les simples en esprit — à ne pas confondre avec les simples d'esprit — peuvent deviner. « Laissez venir à moi les petits enfants », affirmait le maître Jésus. Ajoutons également que les éléments n'apparaissent jamais dans la nature dans un état de parfaite pureté, ou simplement séparés les uns des autres. Dans leur expression idéale, ils seraient « impalpables et incompréhensibles pour les sens », selon un auteur du XVIII^{e} siècle. Bienvenue donc dans le monde différent et merveilleux de la pensée alchimique. Il s'agit en effet de n'adopter rien moins qu'une manière différente de penser.

Sel, soufre et mercure

Au-delà des quatre pseudo-éléments, l'art royal analyse la matière selon trois autres aspects nommés sel, soufre et mercure. Encore une fois, ces trois notions n'ont rien à voir avec les substances connues usuellement sous ce nom. Pris en eux même, ce sont des principes abstraits, une manière particulière d'envisager la matière. Le mercure des philosophes, par exemple,

n’a pas grand-chose de commun, peut-on lire dans les vieux grimoires, avec le mercure vulgaire. Savoir ce que recouvrent ces termes devient d’autant plus difficile que les auteurs, soit ne s’accordent pas à leur propos, soit mettent l’accent sur tel ou tel aspect de la matière. Pour l’alchimiste Cambriel par exemple, qui vécut au XIX^e^ siècle, le mercure est la matière première des métaux. Pour d’autres, ce serait le soufre. En réalité, mercure et soufre représentent l’aspect masculin et féminin d’un même métal. Ils doivent être extraits, puis réunis, afin de produire la fameuse pierre philosophale.

Le soufre

Principe interne, âme des métaux, il contient le feu. Il donne aux métaux leur couleur, la dureté, la combustibilité, l’agressivité chimique, toutes propriétés visibles. C’est le principe mâle. Souvent nommé « la semence ou le sperme des métaux », c’est ce principe que l’adepte est censé unir à sa femelle, afin de produire son royal rejeton.

Le mercure

☿ Principe passif, aqueux, féminin, il représente la volatilité, la fluidité, la malléabilité, l'instabilité, et par extension le mouvement interne des corps. Selon Philalèthe, il constitue la substance commune de tous les métaux et peut rentrer en combinaison avec chacun d'eux. Il peut même être extrait de chaque métal. Il existe un mercure du fer, de l'or, de l'argent… Rien d'étonnant à cela, puisqu'il s'agit d'un principe inhérent à toute matière. Bien avant les connaissances de l'atomisme, les alchimistes spéculatifs comme opératifs réduisaient toute matière à ses principes de base. Aujourd'hui, la démarche consiste à la réduire à ses électrons, atomes et molécules, sans que personne s'interroge sur la nature métaphysique de ces particules ondulatoires.

Il semble que le mercure, en tant qu'eau métallique, soit la véritable mère porteuse de la semence des métaux, tout entière dispersée dans la masse. Il existerait ainsi une semence des métaux, tout comme existent celles des animaux, des végétaux et des hommes. Cette importante idée de semence fait référence à la possibilité de la transmutation, considérée comme une génération, un enfantement, un acte de reproduction et de multiplication. L'œuvre ne consiste donc pas en une simple combinaison de corps chimiques, elle fait appel au principe vital de la matière. L'idée de semence se retrouve alors indissociable de celle d'une matrice capable de nourrir un certain enfant alchimique, tout comme celle de fermentation. Chimère ou réalité, l'idée n'est pas banale, puisqu'elle constate une présence de la vie à tous les degrés de la manifestation.

Le sel ou arsenic

⊖ Il représente l'objectivation des deux précédents en un corps sensible qui réalise leur union. Il est aussi considéré, sous une autre forme, comme un catalyseur de la réaction qui produira la pierre. Eugène Canseliet (can-sel-y-est) explique également que ce sel constitue la coquille de l'œuf dans lequel peut se produire la gestation chymique. Comparé à l'œuf de l'animal, le soufre y tient le rôle du jaune, le mercure celui de l'albumine, et le sel celui du germe ou du noyau de la cellule de l'œuf duquel jaillira l'oiseau doublement ailé. Le sel y remplit également le rôle de la coquille qui protègera la croissance de l'embryon.

Ces trois principes ne peuvent être trouvés isolés dans la nature. Ils demeurent cachés au sein de toute forme de matière. Correspondraient-ils aux caractéristiques que l'on attribue à l'énergie ?

Il n'est pas possible non plus de réduire les atomes à cette trinité directement, les protons devenant le soufre, les électrons le mercure, et le sel représentant l'équilibre atomique ou encore les neutrons. Si on cherchait à comparer physique moderne et physique ancienne, il faudrait comparer le mouvement et les échanges vibratoires des atomes au mercure, leur cohésion au sel, et leur densification, le fait qu'ils sont constitués de masse et de particules, au soufre. Comme l'écrivait Jollivet-Castelot dans son *Comment on devient alchimiste*, ils représentent la force ou volonté, l'énergie, et enfin la matière, soit les trois déclinaisons de la substance universelle. Pour plus de précision et de clarté, dans le terme « substance universelle », il faudrait mettre l'accent sur le *sub-*, ce qui est caché derrière ou sous les apparences, et pourquoi pas au-delà, comme un noumène.

Avec les descriptions précédentes, il devient aisé de comprendre pourquoi le nom d'un élément chimique classique a pu être donné au soufre et au mercure des philosophes. Le soufre en effet est facilement inflammable et sert à la confection de la poudre à canon, tandis que le mercure, métal liquide, volatil, correspond

bien avec les caractéristiques que l'on attribue à son confrère philosophal. Il possède également la nature double d'une eau métallique ou d'une eau sèche.

Soufre et mercure, selon les adeptes, se combineraient à des degrés différents au sein de la terre mère pour produire la diversité des métaux. En réalité, ils constitueraient ensemble les deux aspects positif et négatif, masculin et féminin, ou encore yang et yin de la matière primordiale.

Van Helpen, gentilhomme flamand du XVII^e^ siècle, auteur de *L'Escalier des sages*, nomme sel, soufre et mercure « les seconds principes », puisqu'ils descendraient par combinaison de la terre, de l'eau, de l'air et du feu. Ce septénaire de principes serait lui-même issu d'une mystérieuse matière primordiale combinée à une forme universelle. Dans ce cadre, que peut signifier cette phrase de la Genèse, lourde de sens pour l'alchimiste : « Et la terre était informe et vide (tohu bohu), et l'esprit de Dieu flottait à la surface des eaux primordiales du chaos » ? La fameuse terre « informe et vide » correspond à la *prima materia* des alchimistes. Une matière à l'état de chaos, sans aucune caractéristique ; improductive, c'est-à-dire inconnaissable dans sa nature absolue. Pour que ce magma prenne les caractéristiques d'une matière seconde — celle que nous connaissons —, elle doit recevoir une information (la forme universelle) symbolisée dans le texte par l'esprit de Dieu, parfois par le soufre alchimique. De l'union de cette *matr* (racine sanskrite pour « matière ») et de cette intelligence naquirent les principes premiers et seconds. Combinés ensemble, ils produisent les différentes formes de matière seconde, sujets d'expérience dans nos laboratoires.

Refaisons appel au symbole de l'échelle, afin d'illustrer une conception globale des sept aspects de la substance qui devient matière. Imaginons-la constituée de quatre barreaux représentant les principes ignés, aériens, aqueux, enfin terreux. Les deux montants de l'échelle symboliseront quant à eux les aspects masculin et féminin du soufre et du mercure. Quant à

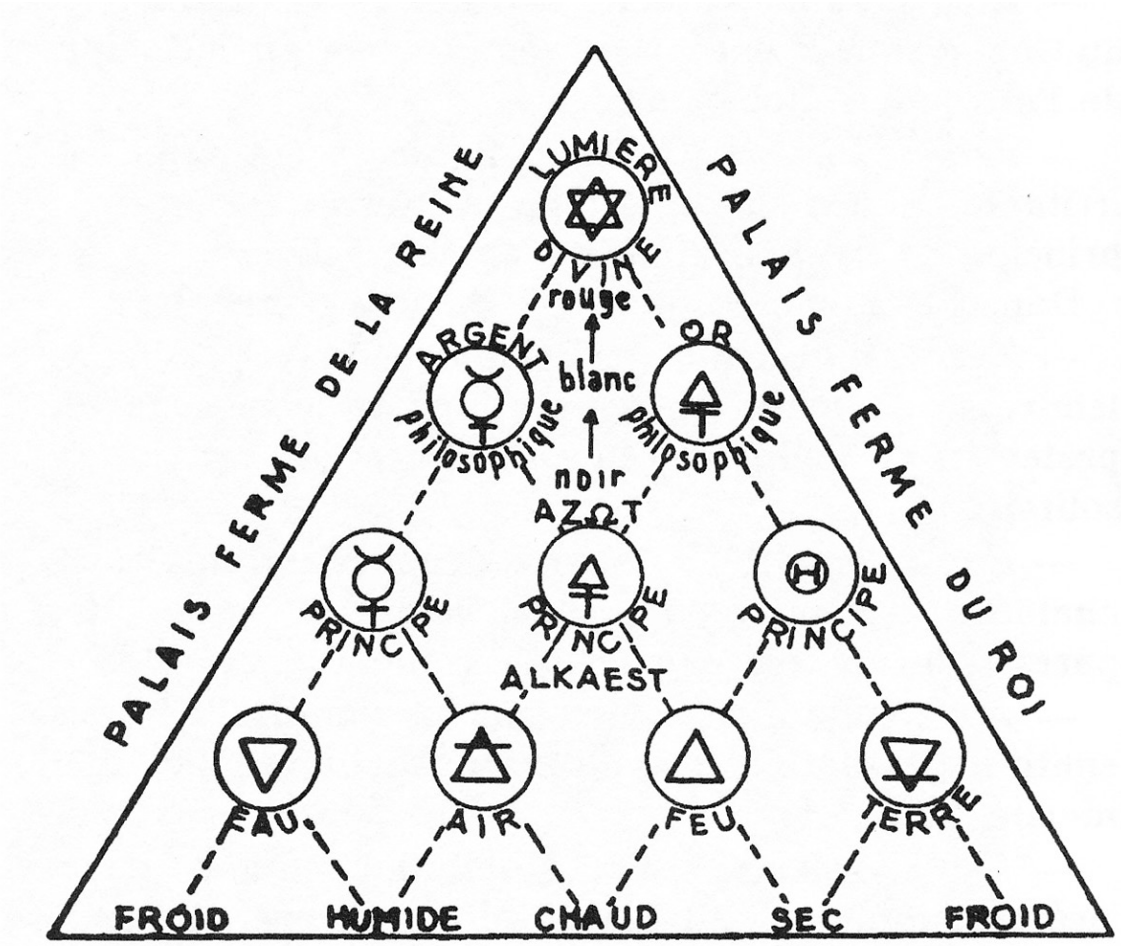
l'échelle dans sa synthèse, elle manifeste le sel, ou la manifestation tangible dans un corps.

Toute forme de métaux se résume par conséquent, pour l'alchimiste, à un corps concret composé des diverses combinaisons possibles de deux aspects mâle et femelle, associées à divers états de radiance ou de fluidité.

Il existe encore une représentation surprenante du sujet, qui introduit cette fois le curieux dans le domaine de l'alchimie spirituelle. « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas », enseigne la *Table d'émeraude*, le bréviaire des alchimistes. Daté probablement du IVe siècle après J.-C., ce texte aussi court que lourd de sens fut tour à tour traditionnellement attribué à Hermès Trismégiste, le grand sage égyptien, puis à Balinus, le nom que les Arabes donnaient à Appolonius de Tyane. Cet enseignement à propos de l'identité du haut et du bas explique pourquoi les alchimistes comparaient le soufre à l'esprit de la matière, le mercure à son âme, et le sel à son corps.

Une image du Moyen Âge, assez rarement interprétée en ce sens, permet de pénétrer plus encore dans cette compréhension. Le chariot, carte numéro sept du tarot des imagiers du Moyen Âge, présente un jeune roi conduisant un char tiré par deux chevaux. L'image est platonicienne et probablement indienne, puisqu'elle est également présente dans les *Upanishad*. Détail important qui ne se trouve pas dans ces traditions, sur le corps du chariot sont inscrites deux lettres : S et M. Ces deux lettres reçoivent souvent pour traduction les termes de « Sa Majesté », en référence au conducteur du char. Elles signifient également Soufre et Mercure. En réalité, la tradition Rose-Croix associe le conducteur du char à l'Âme universelle, et les deux chevaux qui le tirent à la personnalité animique. En changeant de langage, on peut aussi y voir l'esprit pour le roi en tant qu'Intelligence universelle, l'âme pour les chevaux, et le corps pour le char lui-même. En inscrivant SM sur le corps du char, le dessinateur du modèle original de la carte a voulu montrer sa connaissance de

l'alchimie. Il a transposé la notion d'esprit et d'âme au sein de la matière, par l'intermédiaire du soufre et du mercure. C'est cette transposition en miroir qui permet de rendre compte de la possibilité d'une véritable alchimie spirituelle. Elle en recèle même les clefs conceptuelles.



On voit par ce schéma (qui nous fut confirmé parfaitement exact par J. Boucher, lequel en avait reçu un semblable de son maître Fulcanelli), que le Froid et l'Humide génèrent l'Eau, l'Humide et le Chaud générant l'Air, le Chaud et le Sec générant le Feu, et le Sec et le Froid générant la Terre. À leur tour, l'Eau et l'Air génèrent le Mercure Principe, l'Air et le Feu génèrent le Soulphre Principe, et le Feu et la Terre génèrent le Scel Principe. Au second stade de l'Œuvre, le Mercure Principe et le Soulphre Principe génèrent l'Argent Philosophique ou Argent des Sages, et le Soulphre Principe et le Scel Principe génèrent l'Or Philosophique ou Or des Sages. La copulation des deux donne alors la Chrysopée. (Image et texte tirés de L'Alchimie spirituelle de Robert Ambelain, Paris, Bussière, p. 34)

4

Le symbolisme du feu

Depuis des temps immémoriaux, la tradition primordiale s'est transmise de diverses manières. Le symbolisme fut et reste un de ses modes d'expression privilégiés. Parmi cette forêt de représentations, le feu, avec quelques autres, tient une place importante. Principe ou élément, il occupe dans la conscience humaine une situation prépondérante, et cela remonte à loin.

Il y a quelques dizaines de milliers d'années, l'homme apprit à domestiquer le feu qu'il récupérait à la suite d'incendies spontanés ou liés à la foudre. Il découvrit progressivement qu'il pouvait le reproduire lui-même et en contrôler les diverses manifestations de chaleur et de lumière en vue d'un usage domestique. Ce fut un événement capital dans la préhistoire de l'évolution humaine. Grâce au feu, l'homme put se libérer de la peur de la vie et des animaux nocturnes. Il s'émancipa progressivement de la soumission absolue au rythme des saisons et à la nature sauvage. En le canalisant, il accéda au travail des métaux. Grâce à sa lumière, il put, les soirs d'oisiveté, pratiquer l'introspection qui lui ouvrit la porte à une certaine compréhension de la nature du moi. En d'autres termes, à l'instar de la flamme dont la nature la conduit à tendre vers le haut, il s'éleva et s'émancipa de son état animal pour accéder véritablement au statut d'être humain.

La chaleur interne, chez les animaux à température constante, leur permet de s'adapter aux variations climatiques et de maintenir une relative activité tout au long de l'année. La plupart se libèrent ainsi de la dualité des cycles chaud-froid, lumière-ténèbres, été-hiver.

Ce feu, instrument de libération, avait donc amené plus particulièrement l'homme à évoluer. Quoi de plus normal alors qu'il lui rendit un culte qui devint l'une des premières formes de religion de la planète, avec celui des morts. Il y eut alors des gardiens, et surtout des gardiennes du feu, comme les vierges vestales à Rome, mais le premier autel où l'on rendit un culte fut le centre de la maison individuelle, dans lequel brûlait le foyer perpétuel. L'épouse restait la gardienne de ce lieu, autour duquel évoluait la première religion domestique, dont le père de famille tenait le rôle de grand prêtre. Grâce à la sécurité et au confort qu'il procurait, le feu devint probablement pour l'homme l'un des tout premiers dieux qu'il vénéra. Le grand Dieu du monothéisme lui-même fut parfois comparé à cette énergie, par exemple lorsqu'il apparut à Moïse dans le buisson ardent : Dieu, le feu.

Cette flamme sacrée, l'homme s'aperçut très vite qu'il pouvait l'utiliser comme un instrument de transformation de la matière très puissant. Par lui, les métaux s'amollissent et deviennent liquides, les liquides se transforment en gaz, et les gaz en énergie radiante. De la découverte du moteur à explosion jusqu'à l'usage de l'électricité, l'histoire de l'humanité coïncide avec celle de la maîtrise et de la possession des diverses manifestations du feu. L'énergie est ainsi devenue de nos jours l'un des tout premiers enjeux géostratégiques.

Ce principe, de par le fait qu'il transformait totalement la forme de la matière en l'assimilant à lui-même, puis en la rendant invisible, devint justement le symbole de la communication avec l'invisible. Faut-il s'étonner alors si les anciens peuples indo-européens considéraient le foyer comme le symbole des ancêtres ? Dans l'*Énéide* par exemple, Hector dit à Énée qu'il va lui remettre les pénates, c'est-à-dire les ancêtres troyens. En fait, il lui remet le feu du foyer. Et ainsi le culte des morts recoupa-t-il celui du feu, les ancêtres devinrent-ils les dieux du foyer, les dieux de la *domus*, la maison du maître.

Bien que l'étymologie du mot feu qui désigne une personne décédée ne soit pas la même que celle du mot qui désigne l'élément feu, ne peut-on pas considérer que leur homonymie représente un clin d'œil au passage du défunt sur un autre plan ? Et cela ne s'arrêta pas là. Très vite, la communication avec le divin se fit par le truchement du feu. Ainsi, Moïse sur la montagne de Dieu communique avec Élohim à travers un buisson ardent qui ne se consume pas. On en vint également à assimiler Dieu lui-même à un feu. Ainsi les paroles de la Genèse : « Et la terre était informe et vide, les ténèbres couvraient l'abîme et l'esprit de Dieu flottait à la surface des eaux. Dieu dit : « Que la lumière soit. » Et l'on rajoute : « Mais la lumière ne vint pas des ténèbres. » Alors, d'où venait-elle ? Elle venait d'un feu, car pour que cette lumière se manifeste, il a bien fallu que quelque chose l'alluma, et ce fut le feu, ou plutôt l'esprit de Dieu qui planait comme un souffle à la surface des eaux primitives du chaos.

Cet esprit, c'est l'Esprit saint qui descend sur le maître Jésus lors de son baptême par Jean. Or, le Baptiste dit : « Moi, je vous baptise avec de l'eau, mais vient le plus fort que moi, et je ne suis pas digne de délier la courroie de ses scandales ; lui vous baptisera dans l'Esprit saint et le feu. » Lui, il avait déjà reçu en lui le feu de Dieu sous la forme de la colombe. Plus tard, les disciples du maître reçurent eux-mêmes l'Esprit sous la forme de langues de feu.

Ce thème nous introduira plus loin aux notions de purifications attachées à l'eau et au feu. Il conduit tout droit vers une alchimie de l'esprit. Ces deux éléments sont également utilisés par les alchimistes pour produire la transmutation métallique. Ils opèrent par purifications successives de la matière en utilisant l'eau et le feu, mais ces deux principes agissent de manières différentes.

L'eau qui dissout la matière et en détache les impuretés n'altère pas sa nature profonde. Elle sépare les molécules en réduisant leur cohésion. Après coagulation ou évaporation, il reste toujours

possible de retrouver cette matière intacte, quoique réorganisée, comme dans la dissolution des cristaux de sucre ou de sel. Ainsi l'eau procède-t-elle par une transformation progressive de la matière.

Le feu, quant à lui, opère de manière beaucoup plus radicale. Par la combustion, la calcination, il assimile tout ce qui, dans une matière, peut se transformer en énergie. Autrement dit, il se manifeste non plus comme un agent extérieur au corps mais comme un principe interne qui est éveillé par la première étincelle. Si l'eau se répand dans les corps et y réduit les forces de cohésion, le feu, lui, se communique, raison pour laquelle il ne s'épuise pas. Lorsque le bois s'enflamme, c'est le feu ou l'énergie qui se trouve potentiellement en lui qui se réveille sous l'action de la chaleur de l'allumette, associée à celle de ce comburant qu'est l'oxygène. « Ce qui tombe dans le feu devient feu tôt ou tard, suivant la puissance des composants actifs et la résistance des passifs », expliquait Avicenne. Et ce feu-là, totalement révolutionnaire, ne laisse plus rien que de la cendre ou un sel, c'est-à-dire une masse de matière passive dont le feu interne se révèle tellement faible ou endormi qu'il faudrait une énergie encore plus puissante pour l'éveiller. D'ailleurs, les produits considérés comme les plus inflammables sont à l'état gazeux. Si l'on tient compte de la hiérarchie des éléments, ils se situent entre l'état de liquide et celui de l'énergie radiante, ou feu. En conclusion, plus un objet inflammable est situé bas dans la hiérarchie des éléments, plus le feu rencontre des difficultés à lui communiquer ses vertus. L'objectif de l'alchimie consistera donc à sublimer progressivement la matière, afin de permettre l'éveil et l'expression du feu en elle.

Le feu, vous venez de le voir, transmute et purifie de façon brutale, révolutionnaire, alors que l'eau agit progressivement, de manière presque insidieuse, selon le principe de l'évolution. Le feu assimile ce qu'il a enflammé. Par analogie, pour al-Hallaj, mystique soufi, le papillon qui se brûle à la flamme d'une bougie

ne recherche ni la chaleur ni la lumière, il se jette dans les flammes pour ne jamais revenir. En d'autres termes, ce papillon, qui symbolise le mystique, recherche l'anéantissement en Dieu, le passage à un autre plan d'existence. De même, Rûmi déclarait : « Le vrai soufi ressemble à un papillon qui vole autour de la bougie, puis disparaît dans le feu de l'amour. »

Ainsi, Dieu lui aussi, et peut-être d'abord lui, est un feu qui, enflammé dans le cœur d'une créature, l'assimile à lui-même. Les initiés de tous les temps ont parlé de la transformation de l'homme en la divinité par l'ultime épreuve du feu qui est aussi celle de l'oubli de soi, par amour de Dieu.

Précédemment, il a été question des gardiennes du feu, les vierges vestales. Si l'on se souvient que le feu est symbole et instrument de communication avec l'invisible, alors on comprend que ces jeunes filles ne remplissent pas seulement la fonction de surveillantes nourricières du feu élémentaire, elles entretiennent également le feu spirituel. C'est par la présence du feu, attisé ou entretenu par l'âme ou la sagesse divine en l'homme, que les vertus lui sont communiquées. Ce feu doit être sagement protégé dans l'humanité individuelle et collective, afin que celle-ci puisse progresser en termes de civilisation et de réalisation du dessein divin. Le feu représente ici la conscience christique avec laquelle les vierges vestales étaient en quelque sorte mariées, à l'image du mariage spirituel de la sagesse divine et de l'homme universel.

L'aspiration commune de la plupart des êtres humains consiste à rechercher le bonheur. Les plus clairvoyants s'aperçoivent assez vite que cet espoir ne peut aboutir par la seule acquisition de biens matériels. Ceux qui, las d'un monde d'insatisfaction, se lancent sur un sentier d'évolution consciente, entament une lutte opiniâtre. Ils découvrent que le bonheur est le produit d'une harmonie entre l'homme et les réalités spirituelles de l'existence. Ils sentent grandir en eux une aspiration au bien qui les élève. La recherche du beau et du vrai devient leur aiguillon. En d'autres termes, ils prennent progressivement conscience du feu qui se

consume en eux, trésor fragile dont ils doivent devenir les gardiens.

Un conte soufi rapporte qu'une nuit, un homme entendit quelqu'un marcher dans sa maison. Il se leva pour allumer une bougie et faire de la lumière. Il battit son briquet. Mais le voleur qui était cause du bruit vint se placer devant lui, et chaque fois qu'une étincelle touchait la mèche, il l'éteignait discrètement du doigt. Et l'homme, croyant que sa mèche était mouillée, ne vit pas le voleur. Et le conteur de conclure : dans ton cœur également, il y a quelqu'un qui éteint la flamme ardente si tu n'y prends garde, mais tu ne le vois pas.

Le feu fut adoré par l'Inde, à l'époque des *Veda*, sous le nom d'Agni, mot sanskrit à l'origine du terme igné. Les zoroastriens, et plus tard, encore en Perse, les adorateurs de Mithra, le respectèrent également. Ce culte, qui eut beaucoup de succès jusque dans la Rome antique, fêtait lors du solstice d'hiver la naissance de Sol Invictus, autre nom donné à Mithra, le triomphe de la lumière. Le christianisme naissant voulut contrer l'expansion de cette religion à mystères. Il fut alors décidé de fixer la naissance de Jésus au 25 décembre. Le Christ devint ainsi une sorte de soleil invincible ou invaincu, un feu divin qui ne s'éteint jamais. Son nom en hébreu signifie « Dieu sauve ». Et la notion de sauveur s'y trouve indiquée par une seule lettre, le *shin*, qui désigne l'élément du feu. D'ailleurs, déjà en Inde, le feu, ou Agni, était associé à la parole, au verbe créateur. Feu matériel ou feu mystique, cela reste bien le feu qui permet à l'humanité de quitter les ténèbres de la condition animale, puis celles qui pourraient le transformer en un démon assoiffé.

Une *Upanishad*, l'un des textes fondateurs de l'hindouisme, représente la genèse du monde tout d'abord à partir de différents principes de l'eau, de la lumière et de la mort. Ensuite, l'Être suprême façonna un être de forme humaine à partir de l'eau. Dans ce cadre, la création visible prend une forme anthropomorphique. Par la chaleur de sa méditation, le dieu

échauffa cette créature, d'où sortit la bouche. De la bouche jaillit alors la parole, le feu ou Agni, rapporte l'histoire. Si la terre correspond au corps de cette parole, le feu en devient le principe qui l'illumine.

Moyen de contact avec l'invisible, symbole des ancêtres, instrument d'entretien de la vie, le feu devient aussi symbole de connaissance. Ainsi Prométhée, qui le déroba aux dieux, apporta-t-il à l'homme la lumière de la connaissance, à la ressemblance de l'acte reproché à Adam par Élohim. D'ailleurs, curieusement, mais de manière éloquente, Prométhée, selon les mythes grecs, assume la fonction de créateur et de sauveur des hommes. Depuis ce larcin, d'après *Les Travaux et les Jours*, une œuvre attribuée à Hésiode, un aigle lui dévore le foie. L'oiseau de Zeus se nourrit d'un organe qui, selon les kabbalistes, mais aussi la médecine chinoise, est associé à la colère. Le foie est aussi l'organe le plus chaud du corps. Ainsi Prométhée, qui a volé le feu sacré aux dieux, brûle-t-il maintenant dans celui de la colère divine.

Car le feu possède une nature ambivalente : il peut être destructeur aussi bien que constructif. Principe sauvage de la nature aveugle, non domestiqué, il détruit tout sur son passage et se répand par contagion. Il doit être comparé à l'énergie de l'esprit de la tradition Rose-Croix, qui, si nous savions la libérer, produirait une énergie plus puissante que celle de mille soleils. L'Inde appelle cette énergie *shakti* et lui attribue le tigre comme animal symbolique. L'un des enjeux de l'humanité actuelle consiste à maîtriser les usages qu'elle peut faire de cette énergie. Si sa découverte éveilla la civilisation, son abus sous diverses formes pourrait provoquer bien des catastrophes.

Dans les textes religieux, le feu reste souvent associé aux apparitions ou aux perceptions de la divinité. Ézéchiel, dans ses visions, évoque des roues et des chars étincelants et enflammés :

> Je regardais, c'était un vent de tempête soufflant du nord, un gros nuage, un feu jaillissant, avec une lueur autour et au centre, comme l'éclat du vermeil au milieu du feu.

Dieu se manifeste aussi à l'homme par l'intermédiaire de ces messagers que sont les anges. Les créatures les plus élevées de cette hiérarchie invisible sont les séraphins, qualifiés d'esprits brûlants, chauffants et incendiaires. Ils sont censés transmettre cette propriété aux créatures inférieures. À propos des manifestations divines ignées, Denys l'Aréopagite, personnage dont l'identité véritable reste inconnue, s'exprimait ainsi dans sa *Hiérarchie céleste* :

> La parole de Dieu privilégie, presque au détriment des autres, les symboles sacrés tirés du feu. Tu remarqueras certainement qu'elle représente non seulement des roues incandescentes, mais même des animaux enflammés et des hommes qui ont l'éclat du feu, et qu'autour de ces essences célestes elle situe des monceaux de charbons ardents et des fleuves de feu à l'irrésistible impétuosité. Mais elle affirme aussi que les trônes sont de feu et elle nous montre les plus hauts séraphins comme des êtres incandescents, selon le nom qu'elle leur donne, et elle leur attribue la vertu et la propriété du feu qu'elle honore avec prédilection. [...] Car le feu sensible est pour ainsi dire en tout et resplendit sans mélange à travers tout, et il est pourtant séparé de tout, étant à la fois totalement lumineux et comme secret, inconnaissable en soi s'il ne s'y adjoint une matière où se manifeste sa vertu propre, insoutenable et impossible à regarder, ayant pouvoir sur tout et modifiant en les assimilant à sa propre activité les substances auxquelles il est présent, se communiquant à toutes celles qui, si peu que ce soit, s'approchent de lui, revivifiant par sa chaleur vitale, éclairant par ses illuminations sans écran, impossible à maîtriser, sans mélange, dissociateur, inaltérable, tendant vers le haut, agissant vite, sublime et exempt de toute faiblesse pour les réalités basses, doué d'un mouvement éternel et moteur de lui-même et des autres, saisissant et insaisissable, n'ayant besoin de rien d'autre, s'accroissant en secret et révélant sa propre grandeur selon les matières qui l'accueillent, actif, puissant, invisiblement présent à tout être, ne semblant pas exister si on ne prend pas garde à lui, mais, sous l'effet du frottement qui est comme une sollicitation, se manifestant de manière soudaine, spontanément et comme il convient à sa nature, et s'envolant derechef de façon incompréhensible... et l'on trouverait encore maintes propriétés du feu où se manifeste, comme en images sensibles, l'opération de la divinité.

Il aura finalement fallu deux mille ans à l'humanité pour mettre en évidence, de manière tristement spectaculaire, la réalité ultime du monde en tant qu'énergie incommensurable, tandis que le mystique Denys ne possédait que son intuition et son harmonisation spirituelle pour guides.

L'islam, de son côté, interdit la représentation imagée du prophète Muhammad. À la place, les artistes musulmans

représentent par conséquent une flamme. Cette figuration indique son état de prophète, celui par lequel s'exprime le message divin transmis par l'ange Gabriel. À l'instar du feu, il devient l'intermédiaire entre le visible et l'invisible, l'avocat des hommes, le mot *hamad* signifiant « avocat » ou « intercesseur ». Il brûle aussi de sa mission qui le dévore tout entier.

Le feu comme instrument de communication avec l'invisible, tel fut également l'usage qu'en firent les anciens Hébreux. Ils pratiquaient en effet les sacrifices d'animaux, qu'ils brûlaient en holocauste d'agréable odeur à leur Dieu. Par le feu, le présent était alors censé accéder à l'invisible.

L'astrologie connaît trois signes associés au feu : le Bélier, le Lion, le Sagittaire. Ces signes sont respectivement et traditionnellement liés à la tête, au cœur et au foie. Analogiquement, nous avons ici affaire à trois types de feu : celui de la conscience, de l'esprit et de l'intellect, celui des émotions, enfin celui du corps. Le feu, en effet, se révèle omniprésent dans toutes les formes vivantes. Il manifeste en l'homme le sommet de son expression.

Les émotions humaines se retrouvent par exemple souvent traduites en termes de chaleur ou de lumière. Que l'on se souvienne d'expressions telles : il bouillait d'impatience, cela lui fit froid dans le dos, l'atmosphère était glaciale ou échauffée, il était torturé par le feu de l'angoisse… Toutes ces images font référence à un phénomène réel, quoique perçu intuitivement : les émotions se propagent comme un feu contagieux. De leur nature dépend l'état de l'aura d'une personne, puis d'un groupe. La chaleur de l'amour ou celle de la colère plus ou moins froide se transmettent à autrui sans qu'aucune parole ne soit prononcée. Dans le corps, leur intensité agit sur la circulation de la force vitale. La force vitale elle-même peut être considérée comme un feu subtil dont la concentration de l'énergie est représentée sous forme de roues enflammées par certaines traditions. Certains guérisseurs n'hésitent pas d'ailleurs à décrire le pouvoir vital qui

émane de leurs mains comme une sorte de chaleur et de feu, et je n'évoquerai que par allusion ce que les yogis indiens affirment à propos de la *kundalini*.

Les anciens Celtes observaient une fête qui se déroulait tous les ans au début du mois de mai, appelée les feux de Beltane. Beltane signifie « feu de Bel » ou Belenos, le Soleil. Les druides affirmaient, dit-on, que le feu du ciel et celui de la terre ne font qu'un. Le peuple se joignait aux festivités pour danser autour d'un brasier, reproduisant la course du Soleil dans l'univers. Il célébrait ainsi la résurgence de l'énergie vitale primordiale. Il existe par conséquent plus d'un feu, et le mythe du feu qui ne brûle pas prend ici tout son sens. De manière synthétique, disons qu'il existe un feu attaché à l'âme, et l'autre à l'esprit. À ce propos, Jacob Boehme explique :

> Le feu lui-même est le tout premier principe de la vie. Il est l'éclair qui sépare la lumière des ténèbres, mais aussi l'esprit et la matière en toutes choses. C'est dans le feu que se forment tous les corps et que la Création se diversifie suivant la dualité de l'âme éternelle : la matière produit l'être mortel, le feu originel transmet la vraie vie.

Le feu attaché à l'âme peut produire des résultats en termes de psychologie. Ainsi, le mot enthousiasme, dont l'origine en grec ancien signifie « avoir Dieu en soi », représente un de ces feux. À ce propos, dans l'Apocalypse de Jean, l'être qui s'adresse aux Églises affirme qu'il hait les tièdes, avec ce sous-entendu : seuls ceux qui brûlent du désir d'union trouvent grâce à ses yeux. Comme les flammes, l'aspiration tend à élever la conscience vers des degrés où elle se consume en amour pour l'objet de ses contemplations.

L'inconscient utilise parfois le symbole du feu dans les rêves. Ainsi, Carl Gustav Jung rapporte le cas d'un médecin dont un des anciens malades rêva qu'il mourait dans un grand feu. En réalité, le docteur mourut quelque temps plus tard, suite à une fièvre gangréneuse.

L'amour lui-même se retrouve souvent comparé au feu. Ne dit-on pas d'un jeune amant qu'il déclare sa flamme ? Car à l'instar

de l'élément, l'amour consume, qui exige de l'amant qu'il se fonde et presque s'annihile dans l'objet aimé, afin de renaître sous une forme nouvelle. Maître Eckhart compare lui aussi l'amour à un feu :

> Aussi longtemps que le feu trouve du bois, il s'élève ; plus le feu est déjà grand et plus le vent souffle fort, plus il s'accroît. Mettons maintenant l'amour à la place du feu et le Saint-Esprit à la place du vent ; plus l'amour est grand et plus le Saint-Esprit, sous la forme de la grâce, souffle, plus est menée loin l'œuvre de la perfection. Pourtant pas en une seule fois, mais peu à peu, par l'accroissement de l'âme. Car si l'homme tout entier prenait feu d'un seul coup, ce ne serait pas bon.

Ici, Maître Eckhart semble vouloir nous avertir des dangers de brûler les étapes. Il risque les plus sévères désillusions et chocs en retour, celui qui voudrait tout donner soudainement, sans y avoir été solidement préparé. Il faut que sa détermination ait été longtemps fixée par un feu plus modeste avant qu'il ose l'imitation de plus haut que lui ; même et surtout s'il devrait y aspirer.

Inversement, l'enfer se retrouve souvent décrit comme un lieu rempli de flammes ardentes, mordantes et dévorantes. Ce qui nous occupe ici, c'est l'enfer considéré d'un point de vue psychologique. Les remords, la douleur morale, les tourments, les obsessions peuvent être décrits comme autant de petits démons enflammés qui consument l'être intérieur. La colère divine, selon Jacob Boehme, deviendrait un feu qui dévore ceux qui ont fait mauvais usage de leur libre arbitre. De même, l'un des lieux de l'enfer égyptien, dont l'appellation se retrouve dans l'Apocalypse de Jean, est l'étang ou le lac de feu.

Revenons à Jacob Boehme, qui déclarait que par Dieu, il fallait entendre

> un être triple, ou trois mondes l'un dans l'autre. Le premier est le monde de feu, qui dérive du centre de la nature [...]le deuxième est le monde de lumière, qui demeure dans la liberté, dans le sans-fond, hors de la nature, mais qui dérive du monde du feu. Il reçoit sa vie et sa sensibilité du feu. Il demeure dans le feu, et le feu ne le saisit pas. Et c'est là le monde mitoyen.

> Le feu dans le centre de la nature avant son embrasement donne le monde ténébreux ; mais il est dans son embrasement en soi-même le monde de lumière, lorsqu'il se sépare lui-même dans la lumière, et laisse le centre être dans les ténèbres ; ainsi donc, il n'est en soi-même qu'une source, et une cause de la vie. [...] Le troisième monde est l'extérieur, dans lequel nous demeurons selon le corps extérieur, avec les œuvres et les essences extérieures qui ont été créées des ténèbres, et aussi du monde de lumière. C'est pourquoi il est bon et mauvais, sévère et aimable. [...] Et Adam était créé de tous les trois mondes, une entière image et similitude de Dieu.

Boehme fait également référence au mythe de la chute de Lucifer, qui pourrait bien donner à réfléchir à l'homme moderne. Il explique que l'ange de lumière était destiné par la Divinité à évoluer dans un monde d'amour, de douceur et de lumière, en tant que porteur et lieutenant de la lumière divine. Pour cela, l'Être suprême l'avait émancipé, le dotant du libre arbitre. Mais le plus magnifique des anges ne se sentit pas satisfait par cette position hautement privilégiée, il voulut s'emparer du feu créateur afin de se rendre plus lumineux encore. Mais le feu accaparé de cette manière développe une nature ambivalente, que seul le monde de douceur peut tempérer. Lucifer le porteur de lumière s'y ruina lui-même, ainsi que le monde dont il constituait le corps.

L'homme en ce présent siècle prométhéen se retrouve confronté à une situation similaire. Il désire l'accès infini à l'énergie pour améliorer son cadre de vie. Il n'est pour autant pas capable d'en maîtriser les forces destructrices, ou tout simplement les déchets de combustion. La plupart des guerres actuelles représentent des métaphores de « la guerre du feu ». L'histoire du progrès humain recouvre en grande partie celle de l'accès à l'énergie. Plaise aux plus sages qu'elle se trouve remplacée par celle de sa maîtrise. Le véritable bond de civilisation au XVIII^{e} siècle ne fut malheureusement pas tant dû aux progrès de l'intelligence qu'à un accès plus facile et abondant aux diverses énergies. Tant que les savants se refusèrent à utiliser de manière intensive l'huile de roche (le pétrole) par exemple, connue depuis 8 000 ans, les nations stagnèrent au stade préindustriel.

Pour l'Inde des *Upanishad*, le feu devient également le premier des mondes, il est le fondement de l'univers et réside en l'homme dans la cavité du cœur. Ce feu qui est sage, divin et digne de louanges, est sorti de Brahma, le Créateur. Selon le brahmanisme, il obtient la paix durable, celui qui connaît la méthode pour accomplir les trois sacrifices du feu et les réalise effectivement. Il existait en fait trois feux dans tout foyer de l'Inde védique. Le premier, orienté à l'ouest et de forme circulaire, était celui du maître de maison. On y allumait le feu des cérémonies consacrées aux ancêtres. Le deuxième feu, situé au sud, prenait la forme semi-circulaire ; enfin venait le feu du sacrifice aux différents dieux, de forme rectangulaire et orienté à l'est. Pour ce qui nous concerne, il est possible d'expliquer que ces trois sacrifices correspondent à la recherche de la lumière de la connaissance, l'entretien du désir d'union avec l'Être suprême, enfin la purification intérieure, condition nécessaire à cette union. L'histoire rapporte que la flamme qui alluma le bûcher funéraire du Mahatma Gandhi provenait du feu de son foyer. Le feu reste considéré, en Inde et en Chine, comme l'un des cinq éléments primordiaux avec la terre, l'air, l'eau et l'éther, l'air et l'éther étant remplacés par le métal et le bois par les Chinois.

À sa manière, le philosophe Platon décrivait l'âme selon trois principes qu'il nommait le concupiscible, l'irascible et le rationnel. Le concupiscible, ou monde des instincts et des attractions du désir, peut être comparé au troisième monde de Boehme. L'irascible, qui correspond à la faculté d'indignation ou de colère, renvoie au monde du feu. C'est le principe qui conduit l'homme noble, au cours de son évolution, à résister à des désirs primitifs pour leur préférer le domaine raisonnable. Enfin, le rationnel est le monde de la lumière et de l'amour vers lequel soupire l'âme dans ses pérégrinations, et dont le vague souvenir lui sert d'aiguillon.

La symbolique du feu couvre par conséquent une représentation du monde basée sur l'énergie. L'actualité ultime

des choses correspond en effet à leur énergie propre. Chaque manifestation se résout en énergie en mouvement, c'est-à dire en feu.

La première étincelle du *fiat lux* fut le premier feu qui donna naissance à l'univers créé. Selon les physiciens modernes, du vide quantique inorganisé renfermant une énergie potentielle quasi infinie émergea le big bang, la grande déflagration d'où devaient jaillir le temps et l'espace, Chronos et Ouranos. Le Verbe divin, le Logos, la Langue des dieux ou l'Intelligence universelle organisa ce chaos primordial.

À la fin, tout se résoudra en feu. Par le feu, le pur sera séparé de l'impur. Les formes de créatures saines rentreront dans le feu de l'amour, les autres seront dévorées par celui de la colère. Mais bien sûr, cela cache un processus réel qui ne devrait pas être entendu au premier degré.

Peut-on aborder le thème du feu et laisser de côté son usage symbolique ou réel par les alchimistes anciens et modernes ? Michael Maier, dans son *Atalante fugitive*, explique que la pierre des philosophes, clef du grand œuvre, vit du feu, à l'instar de la salamandre. Il précise :

> Comme elle, née d'un feu sans déclin, notre pierre ne cherche pas à fuir la flamme impitoyable. Celle-là, froide, éteint l'incendie et sort libre. La pierre est chaude : elle aime donc pareille chaleur.

Pour lui, le feu est censé détenir la force de toute la pierre. Mais il précise :

> Il existe chez les philosophes de nombreuses sortes de feux comme de mercures... Autre est le feu interne, principe essentiel déjà fixé au préalable dans le sujet philosophique, et autre le feu externe.

Pour l'anecdote, dans son *Dictionnaire des sciences occultes*, l'abbé Migne écrit :

> Les quatre éléments sont habités par des créatures plus parfaites que l'homme. Les créatures du feu sont les salamandres composées des plus pures parties de cet élément. Pour recouvrer la souveraineté sur les salamandres, et les avoir à ses

ordres, on attire le feu du soleil, par des miroirs concaves, dans un globe de verre ; il s'y formera une poudre solaire qui se purifie elle-même des autres éléments et qui, avalée, est souverainement propre à exalter le feu qui est en nous, et à nous faire devenir, pour ainsi dire, de matière ignée. Dès lors, les habitants de la sphère du feu deviennent nos inférieurs, et ont pour nous toute l'amitié qu'ils ont pour leurs semblables, tout le respect qu'ils doivent au lieutenant de leur créateur.

Dans la mesure où les Anciens utilisaient un langage voilé pour perdre tout autant les sceptiques que les crédules, nous pouvons retenir ici au moins l'utilisation des radiations du soleil à titre curatif.

En réalité, les alchimistes connaissaient au moins deux feux. Le premier, appelé feu de roue, représente celui que l'artiste est censé entretenir jour et nuit afin de réaliser l'œuvre. L'autre se nomme feu secret, qui correspondrait en fait à une captation de l'énergie de l'esprit sous la forme d'une eau ignée, et qui servirait à calciner, dissoudre et sublimer une matière convenablement préparée afin de lui faire produire la pierre. Ce feu secret enclos dans une eau est appelé pour cela le dissolvant universel et permettrait de transformer les métaux les uns dans les autres.

Un alchimiste moderne, quoique méconnu, s'exprime ainsi :

La matière doit son existence à une énergie subtile nommée Feu ou Esprit universel. [...] Les métaux et leurs propriétés physiques et chimiques ne sont que des modalités d'espace-temps de ce Feu. [...] Tout le potentiel de l'alchimie se résume à la connaissance de ce Feu ou Esprit qui ne se manifeste pas directement dans l'univers objectif, mais seulement à travers une sorte d'énergie condensée qui n'est rien d'autre que le mercure philosophique ; ce dernier n'est donc qu'une atténuation du Feu compatible avec l'existence concrète des métaux. Lorsque cette énergie est libérée, les propriétés de la matière changent radicalement.

La fin du Moyen Âge donna dans la culture une importance prépondérante au symbole du feu On en retrouve les traces dans l'architecture du gothique flamboyant. Les rosaces des cathédrales représenteraient, dit-on, ce symbolisme du feu de roue ou des roues flamboyantes d'Ézéchiel.

En conclusion, il est peut-être intéressant de rappeler que cette image du feu constitue une valeur universelle présente dans toutes les cultures. Religions, science et psychologie se retrouvent

pour en faire un de leur principaux pôles d'étude. Avec lui, nous constatons l'unité de toute connaissance autour d'un foyer central. En réalité, comme il l'a toujours fait depuis l'époque où il réunissait les hommes des cavernes autour de lui, il aide à comprendre que la religion, la science ou la psychologie, ou encore tout autre moyen d'accès à la connaissance, constituent des portes d'entrée vers l'unique vérité, qui reste également l'unique mère de l'humanité. C'est ainsi que jour après jour et sous toutes ses formes, le feu sauve et guide les hommes de bonne volonté.

5

Ce que sont le sel, le soufre et le mercure

La science moderne conçoit la matière comme un assemblage d'électrons, d'atomes et de molécules ; puis au stade atomique, comme l'association d'électrons, de protons et de neutrons. Le modèle « standard » de la physique va plus loin dans l'éclatement d'une structure où le mot atome, qui signifie « insécable » ou « qui ne peut plus être divisé », devient de moins en moins adéquat. C'est ainsi que le XX^e^ siècle a vu apparaître des sous-particules appelées quarks, leptons, bosons…

L'alchimie opérative tout autant que traditionnelle, quant à elle, se contente de trois principes nommés sel, soufre et mercure. Inutile de préciser que l'esprit moderne, doté de ses connaissances atomiques, reste fort surpris et perplexe lorsqu'il découvre ces termes usités dans bien des rituels d'ordres ésotériques, notamment en franc-maçonnerie. Des maîtres spirituels, comme Martinès de Pasqually, fondateur au XVIII^e^ siècle de l'ordre des Élus Cohens, qualifiaient ces trois principes d'essences spiritueuses. Un fidèle étudiant de la sagesse pérenne se devait de prendre au sérieux ces allégations et de refuser d'y voir le simple jeu d'une utilisation de termes et de doctrines surannés pour faire plus antique, c'est-à-dire « plus immuable ».

Alors on découvre que la conservation de ces mots anciens a pour objectif d'aider l'intelligence à lâcher prise avec ses concepts habituels, afin de l'aider à mieux pénétrer dans une sorte de métaphysique de la matière. Si la physique, dans la pleine acception du mot, recouvre l'étude de la nature, la métaphysique se consacre à l'étude d'une surnature, non au sens de domaine surnaturel dans lequel la superstition pourrait se tailler une

large part, mais conçue plutôt comme une dimension parachevant la signification donnée aux phénomènes observés en laboratoire. L'idée n'est pas aussi farfelue qu'elle pourrait sembler l'être au premier abord, car d'ores et déjà, un certain nombre de scientifiques, probablement alarmés par la perte de sens vers laquelle se dirige notre monde, appellent de leurs vœux l'émergence d'une métaphysique des sciences.

Sel, soufre et mercure représentent en effet des forces, des tendances, des aspirations qui permettent de passer du néant à l'être, de faire en sorte que quelque chose soit. Mais prenons les choses par leur commencement.

Du soufre

Avant la naissance de notre univers, il n'y avait probablement rien. Pas même la moindre particule ni la moindre force. Aucune lumière, aucunes ténèbres. Pourtant, ce qui différenciait ce néant originel de celui que nous imaginons habituellement, c'est qu'il existait en lui une tendance irrépressible à être, à devenir quelque chose. La notion de vacuité chère aux bouddhistes pourrait facilement recouvrir cette condition précédant l'être, que le théosophe allemand Jacob Boehme appela le « sans fond » et les kabbalistes « en sof ». Boehme fut si influencé par l'alchimie de son temps qu'il en emprunta le langage. Il reprit également, de fait, les réflexions de Maître Eckhart, théologien dominicain allemand du Moyen Âge, et tout un pan de ce qui fut appelé la théologie négative. Ici, une mise en garde s'impose : nous nous tenons éloignés de la conception d'un néant originel absolu, sans pour autant retomber dans les pièges d'un état/principe qui ne serait formé qu'à l'image de ce que le mental humain peut concevoir.

Pour se rapprocher du domaine scientifique, comparer ces idées avec la notion de vide quantique paraît assez opportun. Des chercheurs finlandais, en 2013, ont en effet fait jaillir des photons de ce prétendu vide, qui se révéla ainsi doté d'un véritable

potentiel créateur. En réalité, nous devrions conclure, comme l'avait fait Aristote il y a 2 500 ans, que le vide n'existe pas, que la nature a horreur du vide.

Ce « vide » originel, puisqu'il ne possède aucune dimension, correspond à un état de liberté et de repos absolu. Rien ne le détermine, ou plutôt il n'est déterminé que par sa propre nature inconnue, voire inconnaissable. La notion même de limite n'y paraît pas, puisqu'il n'existe rien en deçà ni au-delà. Ce vide préexistait probablement au big bang et ne possédait aucune caractéristique temporelle ou spatiale.

Le vide originel développe pourtant une tendance irrésistible, une volonté à devenir, ce qui le distingue d'un rien pur. Mais devenir, cela suppose de se donner une dimension, une certaine tangibilité, aussi subtile soit-elle. Devenir tangible, se doter d'une certaine objectivité revient à prendre corps. Et se doter d'un corps, se manifester dans une forme amène à contredire l'absolue liberté d'origine. Prendre corps revient en effet à se créer une limite opposée à la liberté primordiale.

Que l'indéterminé prenne corps suppose en lui une force concentratrice, resserrante et centripète extrême. Cette force, cette aspiration à devenir quelque chose produit sur le plan de notre univers le principe, l'idée ou l'archétype de la masse, une contraction infinie du vide originel qui donnera naissance aux particules. Cette énergie ou ce « désir » de condensation du vide constitue donc le pendant ou le reflet métaphysique de la masse. De ce point de vue particulier, tout se passe comme s'il existait un désir universel de passer du néant à l'être. Le rien, qui n'est qu'un esprit sans corps, cherche ainsi, par un appétit souverain et sans limites, à se doter d'un corps ou d'une forme qui deviendra une masse, une particule, voire une monade qui correspond à son désir rendu tangible, palpable. Au risque de surprendre, l'alchimiste pourrait déclarer : en dehors de ce cadre, nous ignorons totalement ce qu'est la masse dans sa nature intrinsèque.

La masse, dans notre univers de matière, correspond ici à de l'esprit densifié ou condensé de manière outrancière. Pourquoi outrancière ? La notion de corps s'avère tout-à-fait relative. Pour un rien, une équation qui représente une définition peut constituer un corps. Un phénomène, par rapport à l'équation qui en décrit la loi, devient lui-même un corps, une manifestation limitée de la loi, et ainsi de suite. Dans cet ordre d'idées, d'une certaine façon, la matière pourrait donc recevoir une autre définition. Elle ne consiste pas tant en cet amas de particules que nous croyons connaître ; métaphysiquement, elle représente, comme l'affirmait Plotin, philosophe néoplatonicien du IIe siècle, un type de non-être relatif qui découle d'une sorte de cristallisation d'un principe éternel exempt, à l'origine, de lieu ou d'habitation. Cela signifie que pour accéder à l'être, le vide originel passe par un état de négation de sa propre nature potentielle, une sorte de non-être relatif. Mais avant d'atteindre ce degré de densification massive, rien n'empêche d'imaginer une sorte d'univers ou de supernature dans laquelle la tangibilité serait moins marquée que dans le nôtre. Cela réclame une forte capacité d'abstraction qui ne devrait pas trop rebuter nos mathématiciens modernes, habitués à manier des univers à dix dimensions dans leurs équations.

Pour revenir à la masse, elle correspond donc à une autolimitation de l'esprit, la plus importante que nous connaissions, d'où le terme d'outrancière. Ce qui rend les objets tangibles, durs et massifs, dotés d'un poids. Si cela s'expérimente de manière évidente lorsqu'on se cogne la tête contre un mur, cela ne peut se comprendre que par comparaison à l'esprit. L'esprit demeure unité et unicité absolue, tandis que la masse découle de la notion de multiplicité. L'existence multiple, livrée à elle-même, n'est que conflit et disharmonie vibratoire, raison pour laquelle les objets s'entrechoquent, donnant le sentiment de posséder une masse relativement impénétrable. Elle manifeste le principe de l'altérité, pour lequel deux termes représentent toujours des opposés qui ne peuvent être conciliés que par un troisième.

Un alchimiste comme Henri Coton, dans son ouvrage *Les Deux Lumières*, a qualifié la masse de matière, de *koïlon*, pour deux raisons : elle représente une sorte de vide relatif de l'être et une opposition à la pénétration et à la circulation de la lumière.

> Ces régions dont l'étendue est de l'ordre de grandeur que nous attribuons à l'atome ou au neutron, ou même plus petite, sont alors des lieux vides de lumière, dans lesquels règne exclusivement le néant, l'esprit de négation. Ce sera la racine de la matière. En première conclusion, je dis que la matière est de la non-lumière.

Paradoxalement, nous voici confrontés à des concepts qui ont tendance à inverser les données généralement admises. Ce que nous appelons l'être, la réalité, ce qui tombe sous nos sens objectifs de manière tangible, autrement dit la matière, serait en fait le véritable néant (par rapport au prétendu vide originel) et prendrait l'aspect de quelque chose uniquement en raison de son esprit d'opposition.

Voilà une des raisons probables pour laquelle Martinès de Pasqually a nommé le sel, le soufre et le mercure, des essences spiritueuses. Elles manifestent, au niveau de la matière, l'action et les tendances de l'esprit avec lequel elles entretiennent une parenté. La différence entre le spirituel et le spiritueux se mesure avant tout en termes d'échelle. Ne parle-t-on pas de l'esprit de vin pour désigner le produit de la fermentation et de la distillation, c'est-à-dire de la sublimation du jus de raisin ? Ce « spiritueux », pensera l'alchimiste, qui constate l'identité relative entre la matière et l'esprit, voire la conscience, possède quelque chose qui en fait le synonyme du spirituel.

Pour ce qui concerne la première force de concentration qui vient d'être décrite, elle correspond traditionnellement au soufre alchimique.

Du mercure

S'il n'existait que la force de concentration, alors l'univers ne deviendrait plus qu'une seule masse compactée à l'infini. Elle produirait une négation du vide originel, son exact contraire, une

mort absolue. Cette masse deviendrait tout aussi inaccessible que la vacuité originelle, ce qui a pu faire dire ou écrire à de grands philosophes que la matière, dans sa nature absolue, était inconnaissable.

Il existe dans notre univers des objets stellaires dans lesquels la gravitation prend une valeur gigantesque : les trous noirs. Ces étoiles effondrées sur elles-mêmes possèdent une masse très importante. Aucun rayon de lumière ne s'en échappe. Elles aspirent même la matière des étoiles qui passent dans leur orbite. Il serait même possible que chaque galaxie possède en son centre un gigantesque trou noir qualifié de galactique, autour duquel elle graviterait et qui contribuerait à en maintenir la cohésion.

La force de l'attraction universelle est peut-être, à l'échelle des grands corps, une déclinaison du même désir qui constitue la masse des particules subatomiques. Einstein affirmait que les étoiles courbaient l'espace autour d'elles. Ici, nous pouvons imaginer qu'elles influencent leur environnement, et que le désir contracté s'étend non seulement à l'objet lui-même, mais à ce qui l'entoure. La force attractive qui constitue la masse du trou noir correspond en fait à une véritable mort, elle devrait être contrebalancée par une tendance inverse qui conduit à la vie.

La nature et l'alchimie enseignent la même leçon : c'est de la mort que jaillit la vie. Le premier stade alchimique porte le nom d'œuvre au noir, à travers laquelle la matière de l'œuvre est calcinée, putréfiée. Le jardinier sait également que la meilleure terre, celle qui donnera les plus beaux légumes, est formée d'un compost produit par des végétaux en décomposition. Ce compost est l'équivalent de la terre noire des alchimistes. Le lien entre les deux disciplines devient particulièrement évident dans le nom de la ville de Compostelle, célèbre pour son pèlerinage. Saint Jacques, le patron de la ville, est traditionnellement considéré comme le patron des alchimistes. Compostelle signifie « compost stellé », c'est-à-dire « champ de l'étoile » (*stella* signifie « étoile »). L'idée sous-jacente, c'est que dans le compost et la mort se trouve

la véritable source de la vie. Plus précisément, si la vie universelle existe bien en potentiel, elle doit d'abord passer par la mort pour se manifester et prendre corps.

De même, la concentration du vide devient nécessaire, afin que l'être puisse en émerger. Mais s'il n'existait que cette tendance, il n'y aurait rien. À la place du vide, une masse de valeur infinie qui ruinerait l'objectif poursuivi. Alors une autre énergie, dont le mobile consiste à restituer la liberté d'origine du silence éternel, va s'exprimer. Elle représente la manifestation du désir d'accéder à l'être, poussée dans sa logique suprême. La finalité du jeu cosmique était d'accéder à l'être. Cela supposait un désir de contraction. À présent, le désir s'inverse et prend un caractère centrifuge, libératoire, presque comme une explosion.

Ce désir de recouvrer la liberté devient la source du mouvement et constitue un point d'équilibre qui contrebalance la force de massification. Sans ce désir que les alchimistes connaissent sous le nom de mercure, il se produirait un effondrement de cet existant que représente une particule. Au niveau de l'atome et des systèmes planétaires, il s'agit du principe qui conduit les satellites en orbite et les empêche de choir ou de tomber sur leur planète mère. À mesure que le soufre accomplit son action de contraction, le mercure volatil s'en échappe. Ces énergies se révèlent gigantesques, aussi bien à l'échelle des particules subatomiques qu'au niveau macrocosmique.

Du sel

S'il n'existait pas un troisième terme pour les équilibrer, le conflit qui résulterait de leur confrontation prendrait un caractère absolument stérile. Plus précisément encore, le conflit des deux premières forces les met en rotation l'une autour de l'autre. Cette roue constitue une troisième énergie vibratoire qui se manifeste par la rotation des planètes autour de leur soleil et par le mouvement équilibré des électrons autour du noyau de l'atome, comme une roue ou une toupie. Au cœur d'une même

particule, elle la conduit à se comporter à la fois comme une onde et un corpuscule. Les trois forces restent en effet omniprésentes aux trois niveaux des manifestations connues de la physique, soit la particule, l'atome et le système stellaire. Le sel contribue par conséquent à une sorte de synthèse des deux forces soufre et mercure.

Le sel commun reflète en partie sa nature, puisqu'il se compose de myriades de particules cristallisées. C'est-à-dire que les deux principes de la densification et de la multiplicité s'y retrouvent manifestés. Pourtant, la comparaison avec son homonyme alchimique s'arrête là.

Du point de vue alchimique, le macrocosme demeure lui-même perpétuellement en vibration. Le principe d'analogie permet de comparer l'œuvre du soufre et du mercure à ce que propose l'hypothèse du big bang depuis 1927. La science admet en effet une période d'état particulièrement dense et chaud dans l'histoire de l'univers (il y aurait environ 14 milliards d'années), suivie d'une période d'expansion. Comme dans le présent schéma, la densification aurait précédé l'expansion. Notons au passage que situer le lieu de cet univers originel n'aurait pas grand sens. L'espace correspondant à une extension de l'être, il n'y avait aucun espace au-delà de l'univers embryonnaire, et celui-ci s'est dilaté avec celui-là.

Les deux forces restent actives, même aujourd'hui, en tous points de l'univers. Des trous noirs apparaissent sans cesse, des étoiles explosent également, et le même modèle régit à peu de choses près l'infiniment grand et l'infiniment petit. Les atomes tournent autour de leur noyau, les planètes autour de leur soleil, les galaxies autour de leur trou noir, et pourquoi pas des méga-galaxies autour de méganoyaux. Celui qui prend mentalement un peu de recul peut donc avoir l'impression que l'univers macrocosmique reste lui-même en vibration.

Dans un atome, il se révèle difficile de situer le moindre électron. On parle d'un halo de probabilité de trouver la particule dans son voyage autour du noyau. En réalité, comparer l'atome à un système planétaire s'avère abusif, puisqu'il reste impossible de situer précisément les électrons, qui forment, à l'inverse des planètes, comme des nuages de probabilités autour du cœur de l'atome. Ici encore, nous pourrions envisager le rôle des deux forces indissociables du soufre et du mercure pour rendre compte de cette ambiguïté. Les électrons deviendraient en fait des masses de vibrations et assumeraient à la fois des qualités d'ondes et de corpuscules.

Pour le phénomène de la lumière, le problème se révèle encore plus flagrant. Aucun scientifique avant Einstein et les physiciens quantiques n'a pu se mettre d'accord sur la nature ondulatoire ou corpusculaire des photons. En réalité, ce sont des composés de deux forces fondamentales : densification et libération apparaissant tour à tour selon la position et les choix de leur observateur. Le débat visant à définir la nature ondulatoire ou corpusculaire de la lumière date du XVII^{e} siècle et opposait Huygens, tenant de la thèse vibratoire, à Newton, qui défendait l'idée d'un flot de particules.

La manière dont raisonne le mental de l'homme moderne l'empêche de comprendre cette notion de double réalité. Dans la mentalité actuelle, un chou est un chou, blanc ne veut pas dire noir, un objet doit être localisable à un seul endroit à la fois. L'alchimiste quant à lui se révèle peut-être atteint de strabisme convergent : il voit double, voire triple en toute chose. Il ne se contente pas d'affirmer que la lumière n'aurait aucun sens sans la possibilité des ténèbres, le dur sans le mou, le grand sans le petit... Il enseigne que toutes les choses manifestées possèdent une nature double, soufre et mercure, densité et mouvement, de manière indissociable. Toute chose représente pour lui une contradiction réconciliée. Avec nos sens physiques, nous n'apercevons que le fruit de cette conciliation et nous le prenons

pour l'ensemble de la réalité. Même aujourd'hui, certaines intelligences ont du mal à concevoir qu'un électron ou un photon puisse à la fois être une onde et une particule.

On pourra constater ici que le sel, le soufre et le mercure ne sont pas des objets mais des tendances. Il serait donc inutile de les comparer directement aux électrons, protons et neutrons de la physique. Ils procèdent d'une autre manière de concevoir le réel. Pour l'alchimiste, les objets qui tombent sous nos sens deviennent alors les produits de forces et d'énergies qu'il faudrait même qualifier d'ontologiques. Ce sont les forces de l'esprit à l'œuvre, précédemment nommées « essences spiritueuses ». Elles se manifestent, selon ce que soutiennent les rosicruciens depuis des siècles, sous la forme d'adhésion, d'attraction, de répulsion et de vibration. Dans ce cadre, l'adhésion reviendrait au sel, l'attraction au soufre, et la répulsion au mercure. Un philosophe comme Jacob Boehme aurait associé l'attraction, en tant que désir divin, au sel, mais la divergence s'avère de pure forme, l'important reste de considérer le principe d'impulsions métaphysiques de deux désirs équilibrés par une troisième force.

Le rationaliste ou le véritable penseur libre pourrait alors s'interroger : s'il y a de la masse, s'il existe quelque chose plutôt que rien, si des vibrations se manifestent, qu'est-ce qui vibre ? D'où provient ce quelque chose ? La réponse pourrait être : la masse découle d'une condensation du vide. La véritable source de la vibration, c'est aussi l'esprit qui règne en son sein. Plus encore, c'est l'esprit lui-même qui vibre. Pour prendre en considération ces allégations, il suffit de se souvenir que l'univers, ainsi que la matière, se sont révélés, avec l'évolution des connaissances, pleins de vide et que leur nature fondamentale reste un mouvement vibratoire. Il faut ajouter que nous ignorons encore en quoi consiste vraiment la masse.

Les électrons sont des vibrations de l'esprit. Mais qu'est-ce que l'esprit ? Une énergie vibratoire ? Qu'est-ce qu'une énergie pure, si aucune matière ne lui sert de support ? L'énergie cinétique

suppose un véhicule en déplacement, l'attraction suppose un corps, l'électricité un transport d'électrons, le magnétisme une masse en mouvement giratoire… Non, l'esprit n'est pas une énergie au sens classique du terme, il s'agit d'une substance, dans son sens spinozien de noumène, qui ressort plus de la nature du vide que de celle du tangible.

En réalité, l'esprit est inconnaissable et ne possède aucune caractéristique spatio-temporelle. Il s'agit d'un attribut de l'Être absolu, tout aussi inconnaissable lui-même. L'esprit est la *prima materia* absolument non qualifiée, sans caractéristique, et par conséquent inconnaissable. Les alchimistes lui donnaient pour autre nom générique celui de « mercure des philosophes ». Dans la mythologie gréco-latine, le dieu Mercure endossait le rôle de messager des dieux en tant que principe de communication. Ainsi le mercure philosophique devient-il le moyen par lequel l'Être absolu se communique lui-même, sous la forme de la Création. Les trois principes sel, soufre et mercure deviennent alors les moyens termes de cette manifestation, des modalités différentes de l'unique mercure des philosophes. Comme toute forme de création ressort de l'esprit mercuriel, cela signifie que d'un point de vue absolu, nous pourrions considérer la Création comme une illusion, puisque sa nature originale ne possède pas de qualité tangible ou définissable. Si l'on comparait l'esprit à un océan — ce que fait la Bible lorsqu'il y est question de la surface des eaux au-dessus de laquelle l'esprit supérieur divin souffle —, les formes créées correspondraient aux vagues qui agitent sa surface. Elles n'auraient aucun caractère permanent, elles existeraient comme un épiphénomène oscillatoire.

L'atome est une vibration de l'esprit, a-t-il été dit plus haut. L'esprit est donc ce qui vibre. D'habitude, pour qu'il existe une vibration, il faut une matière en vibration : la corde tendue sur la guitare, la bille du pendule qui oscille, la membrane du haut-parleur, le bouchon sur le lac… Il faut toujours une matière qui entre en vibration : l'eau pour les vagues, l'air pour le son, peut-

être l'éther pour les vibrations électromagnétiques... Or, ce que nous recherchons, c'est l'origine de la matière. Si nous envisageons la vibration exclusivement de cette manière, nous sommes confrontés à la quadrature du cercle. Revoici un serpent qui se mord la queue ; qui, de la poule ou de l'œuf, est le premier ? Il faut donc s'interroger : quelle est la substance qui vibre ? Ici, la réponse est donnée : c'est l'esprit qui vibre, c'est CELA. Cela qui vibre produit des formes tangibles relatives.

Une vibration de l'esprit isolée de toutes les autres n'est rien. Il faut qu'elle rencontre une autre vibration pour prendre un caractère concret. Les différences dans les fréquences de vibrations, que l'on appelle interférences, conduisent les objets à s'entrechoquer, c'est-à-dire à exister. Rien n'existe par lui-même. Chaque existence, pour plusieurs raisons, est déterminée, mais la première détermination réside dans l'altérité. C'est pour cela que la première lettre de la Genèse est la lettre hébraïque *beth*, associée au nombre 2. Il ne peut y avoir création que si deux choses se font face et se reconnaissent l'une par l'autre, voire se donnent l'une l'autre leur raison d'être. Ainsi, nous pouvons affirmer que si la Création, d'un point de vue absolu, reste une illusion, d'un point de vue relatif elle possède une nature tout-à-fait réelle. Il suffit pour s'en convaincre de frapper la cloche d'une église.

La grande leçon présente est qu'il existe une substance primordiale qui n'est pas à proprement parler de la matière au sens classique, mais qui donne naissance à la matière par ses vibrations. Associées à cette substance, des lois, reflets d'une harmonie numérique, régissent les relations entre les divers existants. L'attraction, la force centripète, y produit les particules. La répulsion, la force centrifuge, engendre leur mouvement à la fois interne et externe. La cohésion permet de régler l'équilibre de ces deux forces et produit les atomes. Ces trois forces, voire aspirations, portent les noms traditionnels du soufre, du mercure et du sel des alchimistes.

La matière n'est pas donnée une fois pour toute. Elle évolue. Au cours des milliards d'années d'existence de l'univers, des atomes nouveaux sont apparus, des molécules nouvelles, des acides aminés... Enfin la matière devint un véhicule acceptable pour recevoir et manifester la vie. Premiers atomes après le big bang. Premiers atomes lourds dans les étoiles. Poussières d'étoiles et minéraux forment les planètes. L'eau liquide sert de bouillon de transformation pour cette matière qui se complexifie. Nouvelles molécules, puis constituants primaires de la matière vivante. Depuis des milliards d'années, la matrice a assumé des formes de plus en plus complexes, qui ont conduit non pas à la Création mais à la manifestation du phénomène de la conscience.

À travers les êtres vivants, une liberté de plus en plus grande se révèle perceptible. Comparée au minéral qui semble à nos yeux statique, la plante possède un degré de liberté vers le haut et le bas, grâce à la croissance de son corps et de ses racines. L'animal en vient à se déplacer sur la terre, dans les airs et dans l'eau. Par son intelligence et le fonctionnement de ses neurones, l'homme en vient à se libérer de l'âpreté de la vie. Il se déplace à présent dans l'espace intersidéral. La liberté grandit ainsi à chaque degré, et la matière s'organise de mieux en mieux, afin de permettre l'usage de cette liberté. Faut-il alors considérer que ce mouvement évolutif va s'arrêter là ? Ne serait-il pas possible qu'une nouvelle organisation encore plus subtile ou perfectionnée de la matière apparaisse dans quelques millions d'années ? Peut-être le processus a-t-il déjà commencé dans quelque recoin obscur d'une galaxie inconnue ? N'est-ce pas cela, spiritualiser la matière ? C'est-à-dire la rendre apte à manifester l'intelligence cosmique de mieux en mieux ? Mais quel est l'agent de cette libération possible, si ce n'est toujours le mercure, synonyme de liberté et de mouvement ?

Mais revenons à nos principes spiritueux, sel, mercure et soufre. Ils sont traditionnellement considérés comme le corps, l'âme et l'esprit de la matière, tout comme l'homme terrestre

représente la convergence de ces trois principes. L'univers lui-même, dans ses dimensions à la fois visibles et invisibles, répond à cette trinité. Le père y tient le rôle du soufre, le fils, par lequel le père se communique, est un mercure, et le Cosmique, qui représente un corps pour la divinité, représente le sel. Le même schéma ternaire est utilisé par les alchimistes comme par les spiritualistes, en fonction de la loi de correspondance : ce qui est en haut est comme ce qui est en bas. Cela signifie qu'une simple analogie — qui n'est pas une identification — existe entre le domaine apparemment inerte de la matière et celui des êtres vivants. Le bas n'est pas le haut, mais seulement « comme » le haut.

Dans ce cadre, la dimension purement corporelle de la nature se retrouve identifiée à l'essence spiritueuse du sel. En effet, la cohésion contribue à construire le corps des particules et leur masse. Ce sel est finalement le domaine de manifestation du soufre et du mercure en un seul corps. Il est en quelque sorte leur conciliateur. L'âme devient associée au mercure. L'âme apporte la vie qui anime le corps et le conduit à manifester le mouvement. Elle est aussi le principe qui empêche qu'il ne reste mort, livré au seul principe du soufre. C'est aussi l'âme, en tant que principe de libération, qui empêche que la matière ne s'effondre sur elle-même. Nous restons cohérents avec ce qui précède. Nous verrons plus tard qu'il en sera de même pour l'homme. Le mercure, considéré comme l'humide radical des corps par les alchimistes, possède une polarité relativement négative. Sa nature est double ou ambivalente, en tant qu'il est situé comme intermédiaire entre le soufre et le sel. Enfin le soufre, toujours dans ce cadre, devient l'esprit de la matière, puisqu'il remplit la fonction de la première impulsion qui conduit à la tangibilité des choses. En tant que semence des métaux, il porte également l'information qui les différencie en tant que fer, or, argent...

Le plus étonnant, c'est que les opératifs affirment pouvoir observer les trois essences à l'œuvre dans leur matière

décomposée au préalable. La séparation des végétaux en différents composants produit en effet :

– une teinture rougeâtre assimilée à une huile fixe représentant le soufre ;

– un liquide volatil ou huile essentielle translucide comparable au mercure ;

– enfin une cendre grisâtre dont on peut tirer un sel.

En conclusion de ce chapitre, nous retiendrons que par-delà les apparences, d'un point de vue métaphysique, sel, soufre et mercure représentent les trois déclinaisons d'un désir qui permet que du rien, il soit fait quelque chose. Avant même toute tangibilité, Chronos et Ouranos, le temps et l'espace, peuvent même être considérés comme deux aspects du soufre et du mercure qui serviront de cadre à l'apparition de l'univers.

6

L'alchimie opérative

Il paraît bien difficile d'aborder le thème de l'alchimie en faisant l'impasse sur son aspect opératif. Si l'on désire éviter de frustrer quelque peu le lecteur, il convient de lever tant que faire se peut une partie du voile sur ce sujet ardu. Révéler peut-être, mais pas sans précaution ! Il convient donc, avant de s'aventurer dans ce domaine, d'apporter quelques mises en garde.

Il ne s'agit pas ici d'inviter tout un chacun à pratiquer l'alchimie opérative, et ce pour plusieurs raisons. Devenir labourant — autre terme pour désigner l'adepte — suppose un certain nombre de conditions que peu remplissent. Il y faut du temps. Beaucoup de temps. Des moyens matériels importants. Il faut un espace pour créer son propre laboratoire. Si l'on en croit les divers auteurs, il faut de l'or pour ensemencer sa matière et stimuler le germe de l'or qui s'y trouve à l'état potentiel. Bien des alchimistes nous ont mis en garde au cours de l'histoire contre le coût que représente la pratique. Cyliani par exemple, dans son *Hermès dévoilé*, avoua y avoir consacré 37 ans de sa vie, 1 500 nuits sans dormir, et avoir subi des malheurs sans nombre et des pertes irréparables dans sa recherche de la pierre. La pratique reste l'apanage d'une très petite élite, ce qui contredit le besoin actuel de l'humanité que plus d'individus accèdent à la Connaissance.

Pour noircir encore le tableau, la plupart des alchimistes opératifs ont échoué dans leur quête finale, même si beaucoup ont pu progresser jusqu'à des stades avancés. Eugène Canseliet, c'est notoire, avait atteint la dernière et grande coction lors de sa quatrième tentative pour acquérir la pierre qu'il n'obtint… jamais. Dans la mesure où le personnage de Fulcanelli suscite toujours des interrogations, on peut se demander si le rapport de

Canseliet, qui fait référence à une transmutation réussie sur les conseils et avec les ingrédients de son maître, ne serait pas sujet à caution. En réalité, il faudrait probablement compter un labourant par siècle qui soit vraiment parvenu à la pierre. Cela n'a aucune importance dès lors que l'on comprend que le véritable mobile de l'alchimie reste la transformation spirituelle de son adepte. Ainsi, il ne faudrait pas prêter foi aux affirmations d'opératifs qui expliquent que l'œuvre véritable ne peut se passer du laboratoire. C'est l'inverse qui est vrai : pas d'alchimie véritable sans sa dimension spirituelle, qui, elle, peut se suffire à elle-même, à condition qu'elle se confronte au monde en prenant un aspect pratique, notamment à travers les relations humaines.

Au Moyen Âge et jusqu'au XVIII^e^ siècle environ, l'alchimie de laboratoire fut un des principaux supports de ce qu'on appelle la tradition primordiale, cette connaissance qui remonte aux époques les plus anciennes de l'humanité. Face à l'intransigeance religieuse qui régnait de manière exclusive sur les esprits, il fallait voiler la connaissance tout en la perpétuant. La meilleure méthode consistait à utiliser certains besoins, voire travers humains qui n'étaient pas près de disparaître. L'idée fut adoptée pour l'astrologie et pour les tarots ou jeux de cartes de divination. Des mystiques se dirent en quelque sorte : La divination compense la peur du lendemain. Elle existera toujours, comme le plus vieux métier du monde. Cachons donc la connaissance dans les symboles des astres et dans les jeux de cartes divinatoires. Mais encore : L'appât du gain reste un moteur puissant pour l'homme. Glissons la connaissance dans un système répondant à cette recherche de la richesse. Et ce fut l'alchimie. Pourtant, depuis l'avènement de la monnaie de papier, des chèques, puis de l'argent virtuel, l'alchimiste moderne, ou plutôt le souffleur, celui qui ne vise que la richesse matérielle, trouvera plus d'intérêt à acheter des actions d'une grande société qu'à transmuter la matière. Par conséquent, l'alchimie ne représente plus ce support privilégié de connaissances, rôle qu'elle assuma au cours des siècles passés. Son pouvoir attractif a perdu de sa séduction.

De nouvelles voies se sont ouvertes depuis. Les Rose-Croix eux-mêmes, connus pour être des experts sur le sujet, ont changé progressivement leurs méthodes d'accès à la même connaissance immémoriale.

Inversement, on peut comprendre l'indignation des quelques opératifs vraiment destinés à la pratique qui s'insurgent, à la suite de Canseliet, contre les allégations extrêmes de Carl Gustav Jung faisant de l'alchimie un simple processus psychologique de projection dans la matière de contenus inconscients. Le travail du psychologue et ses recherches sur ce thème se révèlent passionnants, notamment lorsqu'il établit un lien entre les processus de transformation et les archétypes. Néanmoins, Jung a fait de l'alchimie un simple processus psychologique, parce qu'il n'a pas pris soin non plus d'approcher un véritable labourant dans son travail.

Je reste convaincu que l'alchimie représente une méthode bien réelle d'observation de la matière au cours de ses transformations. Il existe une objectivité de l'art royal, même si elle doit tenir compte de la présence de l'artiste. Le nier représenterait une insulte pour la petite centaine d'opératifs qui œuvrent aujourd'hui dans le monde, et même, pourquoi pas, pour les milliers de bricoleurs qui ont approché et contribué à révéler un comportement différent de la matière, inconnu des physiciens modernes soumis à la rentabilité.

Il existe un intérêt plus large et plus accessible au grand nombre, non plus forcément à opérer des transmutations en laboratoire, mais à lire les traités d'alchimie. *Ora lege lege relege labora et invenis*, c'est-à-dire « Prie, lis, lis et relis, travaille et tu trouveras ». Ainsi s'exprime le *Mutus Liber*, un ouvrage composé de planches et d'illustrations du grand œuvre, rendu célèbre par Pierre Dujols, qui l'a largement commenté dans son *Hypotypose*. Les textes de l'art sont riches de symboles, de paraboles, d'allégories, de références culturelles qui poursuivent plusieurs objectifs. Tout d'abord, stimuler les archétypes dans l'inconscient

du lecteur et ainsi contribuer à sa propre transformation. Mais encore, mettre à l'épreuve sa sagacité, et d'une certaine manière renforcer son pouvoir de concentration et son attention confrontés à des livres ardus et labyrinthiques. Celui qui se « casse les dents » sur ces écrits peut assister à un développement de ses capacités intellectuelles. Enfin, suprême paradoxe, les textes alchimiques conduisent le mental à lâcher prise et à laisser la place à une compréhension plus intuitive des étapes et de la signification de l'art hermétique. Alors ce qui fut parfois appelé intellect supérieur, intelligence du cœur ou spirituelle peut en émerger. Peu importe que la technique soit intégralement comprise, la méthode et ses aboutissements finiront tôt ou tard par être pressentis et intégrés.

La lecture occasionnelle des textes et l'interprétation des figures représentent donc un véritable exercice spirituel qui ne devrait pas être méprisé, sous prétexte que l'on n'a ni les moyens ni le temps d'opérer au laboratoire. Ce genre d'exercice s'apparente à la *lectio divina* pratiquée par les moines, une méthode qui conduit à la prière, à la méditation et à la contemplation. Trop longtemps dédaigné selon l'adage « nul n'est prophète en son pays », il mériterait pourtant de recevoir le qualificatif de « yoga de l'Occident ».

À présent, entrons dans le vif du sujet et examinons quelques généralités. L'alchimie fut souvent qualifiée d'agriculture céleste et son opérateur de labourant, parce qu'il s'agit avant toute chose de faire fructifier le germe de la pierre, après avoir fait subir une fermentation à la matière. Fermentation, voilà le terme clé de l'art royal ! Cette agriculture, qui fait appel aux forces et à des rayonnements cosmiques, tient compte de certaines périodes de l'année lors desquelles l'influx astral descend à plus grand flot sur la Terre.

Quels que soient les auteurs étudiés, ils s'expriment par l'intermédiaire d'un système symbolique extrêmement complexe. Ce lexique imagé utilise tous les règnes et aspects de la nature, ce

qui en fait un système universel. Il se compose de dieux mythologiques comme Apollon ou Diane, d'animaux réels comme le lion, le corbeau ou le paon. La pierre y est comparée au Christ, et des personnages humains comme l'évêque, le roi, la reine y tiennent un rôle important. On peut y trouver également des végétaux et des animaux chimériques comme la licorne, l'aigle à deux têtes, le rebis, l'homoncule, les dragons. Il devient donc possible de parler de « bestiaire alchimique ». Il faut y ajouter les symboles de métaux, d'astres et de procédés ou tours de main comme la multiplication, la sublimation, la putréfaction. En tout, douze méthodes de transformation de la matière. Chaque phase se trouve désignée par une couleur, parfois par une note de musique. Il semble que cette progression musicale cache des degrés de température et des réglages du feu. Enfin, il ne faut pas oublier les trois essences constituant toute matière : le sel, le soufre et le mercure. Bien que tout cela ressemble pour le néophyte à un fatras hermétiquement clos pour l'entendement, il existe pourtant une cohérence dans ce système, et plusieurs représentations peuvent être analogiquement mises en relation. Ainsi la couleur noire et le corbeau, le lion et le soufre, ou encore l'or philosophique. Le rouge et la pierre. Le mercure et l'aigle à deux têtes, l'évêque et le sel…

L'alchimie n'opère pas seulement sur les métaux, mais également sur les végétaux et à partir de produits animaux. On évoque également plusieurs voies permettant de progresser dans le grand œuvre. Il est question d'opérer parfois avec des acides, avec le soleil, et même avec la foudre. Deux voies plus célèbres sont également évoquées : la voie dite sèche ou royale, qui opère avec un four, ou athanor, chauffé à très haute température, et une voie qualifiée d'humide, qui utilise des ballons en verre et des températures plus douces.

Le lecteur de manuscrits et à plus forte raison l'apprenti alchimiste se retrouvent souvent confrontés à leur propre incompréhension. Il existe de nombreuses raisons à ce

phénomène, et quelques éclaircissements feront peut-être gagner du temps aux étudiants éventuels. La plupart des auteurs affirment, la main sur le cœur, qu'ils vont révéler tout ou partie de l'œuvre et de ses recettes, ce que, bien entendu, ils ne font jamais totalement. Pour parer à ce manque de charité, il reste donc nécessaire de lire et de confronter les écrits de plusieurs alchimistes. Mais que l'on reste sur ses gardes : certains scribes mélangent à dessein les procédés (voie des acides, voie sèche, voie humide, voie du cinabre, voie du vitriol…) et les désignations. L'un parlera des techniques de la voie sèche, puis passera sans crier gare à la voie humide, pour mieux égarer le simple curieux. Cette méthode fut suivie par exemple par le pseudo-Fulcanelli dans ses *Demeures philosophales*.

Le mélange des termes se révèle également patent. Un même terme peut désigner plusieurs objets. Il existe par exemple plusieurs mercures. Inversement, un même objet peut assumer plusieurs noms, chez un même auteur ou de la part de plusieurs auteurs différents. Il arrive parfois que des désignations contradictoires s'appliquent au même phénomène. En réalité, tout dépendra du contexte de la description, mais aussi de l'angle de vue pris par l'observateur. Le vinaigre, par exemple, en tant qu'il est liquide est une eau. Pourtant, par ses propriétés corrosives, il devient un feu sans qu'apparaissent de véritables contradictions. Il faut également tenir compte de vraies supercheries de la part d'auteurs écrivant pour tromper leurs lecteurs. Ajouté à ces mixtures linguistiques, il y a le phénomène selon lequel le mercure et le soufre se chevauchent à tour de rôle au cours de l'œuvre. Le mercure s'intériorisera tandis que le soufre deviendra apparent. L'inverse pourra se produire également.

Pour parfaire la difficulté, si certains écrivains ne livrent qu'une partie des opérations, les autres « oublieront » d'indiquer la nature d'un ingrédient utilisé, comme si l'on donnait la liste des éléments permettant de fabriquer du pain en omettant d'indiquer l'eau que l'on mélange avec la farine ! La discrétion

entretenue pendant des siècles à propos de la nature de la matière première de l'œuvre en est une illustration exemplaire. L'image d'Épinal de l'alchimie reste la transformation du plomb en or. Ici, le plomb est censé représenter la matière première ou *materia prima*. En réalité, il existe autant de *materia prima* que de méthodes, dans la poursuite du grand œuvre. Pour ce qui concerne la voie sèche, citons ici le sulfure d'antimoine, ou stibine, qui fut désigné par Philalèthe et Fulcanelli comme fille de Saturne, ou encore dragon noir et écailleux. Mais le premier à mentionner ce support des métaux fut Artéphius, dès le XII^e^ siècle, dans son *Livre secret*. Le sulfure d'antimoine porte également les noms de vieillard et de père des métaux au globe crucifère. En référence au tohu bohu qui précède la Création biblique, il est aussi qualifié de chaos des sages. Il s'agit en fait d'un minerai à structure cristalline, qui deviendra le générateur du mercure alchimique. Au commencement des travaux, il contient un mercure primitif volatil, corporisé par l'action d'un soufre qui lui coupe les ailes.

Puisque l'antimoine sulfuré est comparé au chaos de la Genèse biblique, l'alchimie prétend logiquement recéler les secrets de la Création et en suivre le processus. C'est à cette lumière que l'on devrait étudier les nombreux ouvrages qui traitent de la création du monde, comme celui de Jean d'Espagnet, président du parlement de Bordeaux au début du XVII^e^ siècle, sur *La Philosophie naturelle restituée*.

Cette *materia prima* si précieuse ne devrait pas être confondue avec la *prima materia*, la première matière ou matière primordiale. Bien avant que la physique nucléaire n'ait mis en évidence l'unité de la matière et la possibilité de sa transmutation, l'alchimie postulait l'existence d'un support commun à toute matière, qu'elle désignait par les termes de feu ou de mercure philosophique. Cette matière primordiale est également qualifiée de lion vert par l'alchimiste médiéval Georges Ripley, de vitriol par Basile Valentin, ou encore d'humide radical,

celui qu'Isaac Newton a recherché une partie de son existence. Les rosicruciens modernes l'évoquent sous le terme d'Esprit.

Il n'existe en réalité qu'une seule matière, désignée en sanskrit par le terme de *matr*, qui a donné matrice, mère, matriarcat, matriciel… Les formes qu'elle assume, gaz, métaux et autres éléments de la classification de Mendeleïev, ne sont en fait que des matières secondes, les divers vêtements qui lui servent de déguisements. Considérée comme une eau, c'est-à-dire le principe de toute fluidité, elle est aussi, selon le contexte, qualifiée de feu, en tant qu'agent de la transmutation. Les textes la décrivent aussi comme une eau ignée, ce qui constitue notamment la caractéristique des acides. Bien entendu, en toute logique, la *prima materia* se trouve incluse dans la *materia prima*. Son symbole le plus éloquent reste l'ouroboros, le serpent qui se mord la queue, puisqu'elle reste capable de transformation et de régénération perpétuelles. Citons à ce stade, en illustration, un extrait du traité *Le Triomphe hermétique*, de Limojon de Saint-Didier, qui à lui seul représente un résumé précieux de l'art :

> Cette chose est admirable. Elle contient toutes les choses dont nous avons besoin. Elle se tue elle-même ; et reprend vie d'elle-même ; elle s'épouse d'elle-même, elle s'engrosse d'elle-même ; elle naît d'elle-même, elle se résout d'elle-même dans son propre sang ; elle se coagule de nouveau avec lui et prend une consistance dure, elle se fait blanche ; elle se fait rouge d'elle-même ; nous ne lui ajoutons rien de plus si ce n'est que nous en séparons la grossièreté et la terrestreïté [1].

L'autre aspect de l'œuvre, conservé souvent dans l'obscurité, est la nature du feu secret. Il s'agit de l'agent qui permet la séparation des principes. Il se révèle de composition différente selon les voies. En voie sèche, il se composerait de salpêtre et du tartre du vin cristallisés ensemble par la rosée. Il représente le sel de l'œuvre, utilisé dans les diverses purifications et sublimations.

Un autre point mérite l'attention. L'alchimiste est hylozoïste, un terme tiré d'hylée, le nom que Platon donnait à la matière. L'hylozoïsme représente la doctrine selon laquelle le monde minéral et métallique serait vivant. Cette vie évoluerait dans la

terre, selon un rythme extrêmement lent, de l'ordre du million d'années peut-être. La thèse de l'alchimie consiste à expliquer que les métaux apparaissent dans le sous-sol lors de la mise en relation de veines de mercure et de soufre, et qu'ils s'y transmutent à mesure des événements géologiques auxquels ils sont confrontés. L'esprit astral généré par le soleil et la lune pénétrant la terre par l'intermédiaire des eaux engendrerait ce soufre et ce mercure, qui n'aspireraient qu'à s'attirer l'un l'autre. Les métaux correspondraient par conséquent à des amalgames différents de soufre et de mercure plus ou moins purifiés. Ainsi la terre et sa chaleur interne, qui, dans la nature, tiennent lieu de creuset et de feu de roue, produiraient-elles de l'or !

Le rôle de l'alchimiste, dans ce cadre, consisterait à accélérer, à accompagner le processus de génération des métaux, en prenant les précautions nécessaires pour ne pas altérer la nature vivante de sa matière. En ce sens, les alchimistes, dès le Moyen Âge, représentaient l'avant-garde des écologistes. Même de nos jours, ils recherchent des matériaux natifs, pris directement dans la nature, dans des mines, par opposition aux produits de synthèse considérés comme morts. Ils se soucient également de la qualité de leur environnement, aérien, aquatique ou hertzien.

De ce qui précède, on peut retirer que l'alchimiste se présente bien comme le maître des feux. Il en existe trois, que nous avons décrits précédemment. Ils découlent l'un de l'autre et n'en forment finalement qu'un seul, qui présente les trois visages de l'énergie extraite par réactions nucléaire, chimique et mécanique (par frottement) : le mercure philosophique, le feu secret et le feu de roue.

Parce que les scientifiques actuels nient pour une partie d'entre eux la possibilité d'une transmutation à froid, voire d'une création des métaux et minéraux dans un environnement naturel, il devient utile ici de présenter brièvement les travaux du scientifique Corentin Louis Kervran. Ce haut fonctionnaire, dont les travaux obtinrent l'assentiment du physicien Olivier Costa de

Beauregard, avait observé dès 1962 des transmutations inexplicables dans la nature. Voici quelques exemples. Les pâquerettes poussent dans des lieux pauvres en calcium. À l'analyse pourtant, elles se révèlent riches de ce minéral. Le même phénomène est observé pour le sarrasin. D'où leur vient ce surpoids de calcium inexpliqué ? Ces plantes ne le fabriquent-elles pas ? Plus surprenant encore : une expérience de 1822 a montré qu'un poussin qui vient de naître possède dans son squelette cinq fois plus de calcium que n'en contient l'œuf pondu. Des poules élevées sur des terres absolument exemptes de calcium pondent malgré tout des œufs avec des coquilles en calcaire. L'explication que donnait Kervran était que le milieu biologique agissait sur le noyau des atomes à l'aide d'énergies très faibles.

Il existe en fait de nombreuses transformations possibles. Ainsi, les gallinacés transforment le potassium en calcium ; le phosphore peut lui aussi muter en soufre. Même chose du silicium à l'aluminium, dans les argiles. Enfin, le calcaire des os peut être produit à partir du magnésium. Comment expliquer également que des personnes ayant une alimentation pauvre et peu variée ne subissent pas toujours de carences ?

En réalité, depuis deux siècles s'accumulent nombre d'expériences démontrant une production de matière par des êtres dotés de force vitale. Pour l'alchimiste, le système digestif fonctionne à la fois par des réactions chimiques mais également comme un laboratoire alchimique. Le corps peut, en cas de besoin, par transmutations alchimiques, produire les minéraux et les métaux dont il a besoin. Si l'on doit en croire Henri Coton dans son ouvrage *Les Deux Lumières*, le poids de la nourriture absorbée et celui des matières excrétées par l'organisme sont à peu de chose près identiques. Il faudrait alors conclure que ce qui nourrit réellement le corps serait l'hylée, la *prima materia* contenue dans la nourriture.

En fait, tout cela démontre — et c'est de plus en plus admis dans le milieu scientifique — qu'une transmutation naturelle, tout au moins en milieu biologique, se révèle possible. Elle se retrouve qualifiée de fusion froide. Si la chimie n'admet pas que des éléments extérieurs à l'atome puissent en modifier le noyau par simple réaction chimique, il existe de plus en plus de scientifiques qui admettent cette possibilité à basse température, faible énergie et sans dégagement de radioactivité. Il n'y a plus qu'un pas à franchir pour étendre le phénomène à la nature tout entière. L'alchimiste, par ses procédés de calcination, distillation, solution, condensation, putréfaction, purification, fermentation, acidification…, triture sa matière maintes et maintes fois, et en sublime les composants. Il n'est pas absurde de penser que ces actions plus ou moins lentes, plus ou moins violentes, contribuent à modifier sa structure interne.

Mais revenons à notre œuvre de transmutation. Avec notre *materia prima* qui porte le mercure potentiel, il nous faut présenter son compagnon qui assumera le rôle du soufre : le fer métallique. Associé au sel déjà décrit, qui servira de fondant, il permettra de réaliser la séparation, au sein du dragon, du régule étoilé ou petit roi. Cyliani, dans son *Hermès dévoilé*, décrit de manière symbolique cette opération :

> Tu ne peux combattre le dragon qui défend intérieurement l'entrée de ce temple qu'avec cette lance qu'il faut que tu fasses rougir à l'aide du feu vulgaire, afin de percer le corps du monstre que tu dois combattre, et pénétrer jusqu'à son cœur : dragon qui a été bien décrit par les Anciens et duquel ils ont tant parlé. Pense à la rosée de mai, elle devient indispensable comme véhicule et comme étant le principe de toutes choses.

Dans ce texte crypté, nous retrouvons les trois principes, mercure, soufre et sel. Les proportions respectives de ces trois principes ont été indiquées par Philalèthe et par Fulcanelli dans ses *Demeures philosophales*.

Fidèle à la conception unitaire de l'alchimie, le même Fulcanelli compare cette opération à la Passion du Christ. Le sulfure d'antimoine, par son symbole, la croix dans un globe, représente

le sacrifié, et le fer la lance qui lui perça le flanc. De cette lutte entre les deux natures renaîtra le petit roi, le mercure triomphant, qui se manifeste d'abord sous la forme d'une étoile. Cette étoile, signe de meilleur augure, jaillit au milieu des déchets de l'opération. Il en est question dans le nom de Saint-Jacques-de-Compostelle, ou « compost étoilé ». Ce compost stellé correspond au résultat de la séparation, conçue comme la première phase de l'œuvre dite « au noir ». Si l'on persiste, en utilisant le tartre du vinaigre, on obtient avec l'étoile une masse noire, la *caput mortum* (« tête morte »), qui, une fois pilée et passée au tamis, livre une sorte de poudre rouge, ou terre adamique. Une série de purifications suivront, qui permettront d'obtenir le vitriol philosophique lors d'une phase ultérieure. Ce vitriol (vitri-oléum ou huile de verre) est en fait, selon Basile Valentin, un acide sulfurique obtenu à partir de sulfure de fer et de cuivre natifs. Pierre Jean Fabre, médecin particulier de Louis XIII, y lut l'anagramme de « l'or y vit ». Nous avons obtenu ici un mercure (le matériau étoilé), un soufre (la poudre rouge), et un sel (le vitriol).

Il faut à présent aborder la phase de sublimation, souvent qualifiée d'aigle, deuxième étape de l'œuvre ou *albedo*. La terre rouge est unie au mercure dans le creuset et lui livre son esprit que le mercure attire inexorablement. Le vitriol intervient alors et permet la production, à l'issue de plusieurs aigles, d'une belle huile rouge rubis nommée lion rouge, qui tient lieu de nouveau soufre sublimé. Ce lion rouge est souvent qualifié d'or philosophal. Quant au reste de la matière, elle prend une teinte blanche symbolisée par une colombe. Il faudra alors marier l'étoile et le lion rouge, le mercure et le soufre, de manière à obtenir le rémora, une petite masse de mercure fixé, comparée à un poisson. Le rémora surnage dans l'océan déchaîné de la matière maintenue par le feu philosophique à l'état semi-liquide. Cette fève issue de la galette des rois hermétique est appelée aimant des sages et possède la vertu de fixer plus encore le mercure des philosophes, la subtile substance mère de la matière,

autrement appelée quintessence. Ce processus de fixation permettra d'obtenir la pierre.

Basile Valentin, dans son cinquième point des *Douze Clefs de la philosophie*, résume à sa manière le grand œuvre et montre ainsi l'unité de langage dont faisaient preuve les anciens maîtres. On pourra aisément comparer ce court extrait avec ce qui précède :

> Au commencement l'on doit bien purger et nettoyer notre matière, puis la dissoudre, et mettre en pièce, et réduire en poudre, et en cendres, par après s'en doit faire un esprit volatil aussi blanc que neige, et un autre aussi volatil et aussi rouge que sang, ces deux-là en contiennent un tiers, et ce n'est toutefois qu'un seul esprit, et ce sont eux trois qui conservent et prolongent la vie. Conjoins-les ensemble, et leur donne un boire et manger propre à leur nature, et les tiens en un lit de rosée, et qu'il soit chaud jusqu'au terme de la génération. Et tu verras quelle science t'a donné Dieu et la nature.

Nos trois feux déjà évoqués se révèlent nécessaires à l'œuvre transmutatoire : le feu du ciel, capté par la rosée et coagulé en cristaux de sel, le feu interne de la matière, réveillé par celui du ciel, enfin le feu du fourneau, porté à plusieurs degrés de chaleur nommés fumier de cheval, chaleur de poule, et allant même jusqu'à 500, voire 1 000 degrés. Au cours des opérations, les matières obtenues seront concassées, imbibées, desséchées, puis distillées, maintes et maintes fois. Associées ou « mariées » plusieurs fois ensemble et avec leur propres déjections, elles se dissolvent, se coagulent, se fixent ou se volatilisent mutuellement. Tandis que le mercure prend le pas sur le soufre, qui disparaît, celui-ci réapparaît alors dans l'athanor sous une forme différente et plus sublime.

La troisième et dernière phase de l'œuvre, appelée la grande cuisson, consiste à unir le soufre et le petit poisson évoqué plus haut au sein d'un œuf composé d'un sel. Attiré par la vertu magnétique du rémora, l'esprit universel, dans sa plus haute qualité vibratoire, tient ici un rôle primordial. Une seule semaine dans toute l'année permet d'accomplir ce travail, qui suppose l'intervention et l'approbation des forces cosmiques. Alors à mesure de la hausse de la température se font entendre, selon

Canseliet, sept notes de musique, et l'on devine, comme dans la voie humide, l'émergence de diverses couleurs comparables à celles qui décorent la queue du paon.

À la suite des opérations émerge la fabuleuse pierre philosophale qui a fait couler tant d'encre. Rédemptrice du règne minéral, elle ressemble à une pierre rouge, parfois à une poudre, ou encore à une huile toujours rubiconde. On la nomme médecine universelle, car elle possède la faculté de régénérer la santé du règne animal et même celle du règne végétal. Elle purifie également les métaux de leurs imperfections, et la légende raconte que le comte de Saint-Germain s'en servait pour corriger les défauts des pierres précieuses.

Sous forme de poudre de projection, la pierre philosophale devient capable de transformer le plomb en or, mais elle devra subir au préalable le procédé de multiplication qui amplifiera son pouvoir jusqu'à mille fois. Les adeptes affirment d'ailleurs qu'il ne faut pas pousser le nombre de multiplications au-delà de trois, sinon la pierre volatiliserait les récipients qui ont servi à l'œuvre.

Mais au-delà de ces fantastiques attributions, la pierre correspond à une coagulation de l'esprit et de la vie universels, de cette quintessence censée être à l'origine des quatre éléments. Elle possède des caractéristiques physiques insoupçonnées. Elle représente le signe qu'il existe un état d'existence sublimé, une sorte d'univers parallèle dont elle sert d'intermédiaire, ou plutôt de représentant. Elle est le premier signe de l'existence d'une nouvelle terre et d'un nouveau ciel constitués d'hylée, une matière restée à l'état spiritualisé.

En conclusion et pour illustrer ce thème, voici une petite application pratique, facile à réaliser en matière d'alchimie végétale. Canseliet lui-même, dans son ouvrage *L'alchimie expliquée sur ses textes classiques*, à la suite de Limojon de Saint-Didier et d'autres encore, ne se gêna pas pour comparer l'alchimie à la production du pain. Alors, pour bien se faire comprendre,

voici une comparaison qui pourra faire sourire, mais qui vaut la peine d'être méditée. Elle porte sur la similitude entre la préparation du yaourt et le grand art, et veut montrer qu'il existe une autre manière d'observer les phénomènes physiques.

Comme chacun sait, pour fabriquer un yaourt, il faut du lait et des ferments lactiques. Habituellement, les ferments sont fabriqués de manière autonome. Mais ici nous considérerons qu'ils sont produits à partir du lait lui-même — ce qu'il est possible de réaliser —, tout comme les ferments de l'or sont inclus dans la matière première. La *materia prima* est le lait, et tout sera réalisé à partir de lui. Notez que le lait peut être séparé en une matière sèche, coagulée — le soufre —, et un petit lait translucide — le mercure —, à condition de le cailler en lui ajoutant du sel de Nigari, qui est un chlorure de magnésium. On peut alors en faire un fromage.

Mais pour le yaourt, il faut procéder de manière différente. Porter le lait à la limite du volatil — l'ébullition — pendant quinze minutes en contrôlant le feu. Faire redescendre jusqu'à la température idéale où les produits vivants peuvent fermenter. Incorporer dans le lait — qui fait office de mercure — les ferments lactiques — équivalents des ferments de l'or —, et maintenir plusieurs heures à température au sein d'un œuf, d'une couveuse ou d'une yaourtière, jusqu'à ce que le lait liquide coagule, devienne fixe et produise son or, ou même sa pierre : le yaourt, dont les propriétés nourricières, voire médicales, ne sont plus à démontrer.

Un seul yaourt peut être utilisé pour corriger encore un litre de lait et lui faire produire son or, ce qui correspond à une multiplication d'autant de nouveaux produits. Notons au passage que selon les conditions météorologiques, la consistance du résultat fermenté sera différente. Cela suppose de tenir compte des conditions extérieures, voire astrales.

Dans le même ordre d'idées, il est possible de coaguler le lait de soja avec le même sel de Nigari pour produire le tofu, un élément de base de la nourriture chinoise, particulièrement prisé des végétariens. Une grande encyclopédie chinoise affirme au sujet des origines de ce produit : « Le tofu est un aliment sain, découvert par un alchimiste chinois, Liu An, le prince de Huainan » (IIe siècle de notre ère). C.Q.F.D.

1 *Le Triomphe hermétique*, Denoël.

7

L'alchimie spirituelle

Préparer une arrivée en douceur sur les rivages de l'alchimie spirituelle demande au préalable de dépeindre l'universalité de la connaissance alchimique. Cette gnose comporte en effet plusieurs volets, dont une mythologie, une métaphysique, et une psychologie, laquelle suit des règles comparables aux transmutations de la matière. La métaphysique, il en a été question au cours du chapitre consacré à une description du sel, du soufre et du mercure. La mythologie devient évidente lorsque l'on constate que l'œuvre se retrouve souvent comparée aux travaux d'Hercule et que la recherche de la toison d'or fut considérée comme synonyme de celle de la pierre philosophale. Mais il y a plus.

Pour certains auteurs, comme l'ingénieur chimiste Henri Coton, un proche du mystérieux alchimiste Fulcanelli, la notion même de masse attachée à la matière serait à mettre en relation avec le mythe de la chute des anges. Selon ce mythe, un proto-univers aurait existé avant le nôtre, qui possédait des caractéristiques de fluidité, d'unité et d'harmonie infiniment supérieures. Si, selon la kabbale, le corps de notre propre univers de matière grossière se résume symboliquement à celui du personnage d'Adam Kadmon, c'est-à-dire l'homme universel, l'univers fossile fut formé du corps de Lucifer, l'ange déchu, aussi nommé « le porteur de lumière ». Ce que les scientifiques appellent la matière noire pourrait être — mais cela n'est qu'hypothèse — le vestige de cet antique univers conduit à la destruction par son propre soutien. Le mythe rapporte en effet que l'ange déstabilisa l'équilibre subtil de son premier royaume. Alors un univers d'une densité bien supérieure en prit la place : le nôtre, dans lequel le conflit et la division règnent en maître. Il sert à présent de prison au corps de celui qui a perdu sa lumière et à sa cohorte de suivants. La matière,

dans ce cadre mythique, pourrait donc être imaginée comme de l'ange déchu. Dans cette logique, pour l'alchimiste, l'univers devrait être considéré comme malade, raison pour laquelle il nomme sa pierre la médecine universelle.

Plus encore que pour le christianisme, c'est au niveau de l'univers, et non plus seulement au profit de l'humanité, que se joue le drame de la rédemption. La fonction de l'alchimie consiste donc, entre autres, à redonner à la matière les caractéristiques qu'elle a perdues. L'or, considéré comme le métal le plus parfait, possède en effet les spécificités d'inaltérabilité, de ductilité, de conductivité extrêmes. Il peut être comparé à de la lumière matérialisée, une des raisons pour lesquelles on le compare au soleil. Les sels d'argent, situés dans la hiérarchie des métaux juste au-dessous de l'or, possèdent déjà une capacité à fixer la lumière et furent utilisés en photographie. L'argent, quant à lui, se retrouve associé à la lune.

L'agent de la transmutation, nous l'avons vu, reste le mercure des philosophes.

En réalité, la conception attachée à l'alchimie est celle d'un cycle d'involution, suivi d'une évolution associée à une idée particulière du temps. À notre époque coexistent deux manières de concevoir le temps : cyclique et linéaire. Le temps linéaire est celui de la science et de l'évolution. On parle de la flèche d'un temps qui ne peut être réversible. Le temps cyclique, quant à lui, débute à un point de perfection, envisage une dégradation des conditions, puis un retour à cette perfection d'origine. Le premier est le temps objectif, celui de la matière, dont Aristote affirmait : il est la mesure du mouvement selon l'avant et l'après. Le second est le temps sacré, celui de l'âme, du sujet et de la biologie, la matière vivante passant en effet par des étapes de croissance, d'apogée, puis de sénescence, avant de se régénérer.

Ces deux temps devraient-ils être considérés comme contradictoires ou inconciliables ? Il ne s'agit pas de remettre en

cause les découvertes anthropologiques pour leur substituer le mythe de la création d'Adam et Ève compris au premier degré, pas plus d'ailleurs de devenir un inconditionnel du mythe du progrès lié à une conception linéaire du temps. Temps cyclique et temps linéaire ressortent de deux ordres différents, mais tout aussi réels du monde. D'après la science dite objective, le corps physique peut être considéré comme le produit d'une très longue évolution qui a emprunté les sentiers du minéral, du végétal et de l'animal. Pourtant, d'après la connaissance de l'âme, tout être humain possède en lui une certaine idée d'une perfection antérieure ou latente, dont son état actuel ne rend aucunement compte. Il s'agit d'une caractéristique psychologique dont l'humanité devrait tenir compte, car nous évoluons autant dans un monde de vibrations que d'interprétations. Pour l'être humain, il existe un monde objectif et un monde subjectif, voire subconscient. Celui qui ne vit que de sa subjectivité prend le risque de devenir fou. Inversement, l'homme qui croit à une objectivité souveraine se nourrit d'illusions tout en cherchant l'impossible. Finalement, il s'écarte tout autant du réel.

Beaucoup d'individus cherchent à se dépasser dans les domaines les plus divers, artistiques pour les uns, intellectuels ou sportifs pour d'autres. Aujourd'hui, des courses à pied de 170 km se déroulent, et des milliers de participants s'alignent au départ. Le plus incroyable, c'est qu'il y a une trentaine d'années, la performance aurait été considérée comme impossible et dangereuse, selon les avis médicaux quasi unanimes. Pourtant, sur une compétition engageant deux mille sportives et sportifs, un tiers finissent la course. Interrogeons-nous. D'où provient cette impulsion à pulvériser ses limites, si ce n'est d'une intuition qu'il existe pour l'être humain un état émancipé de toutes limitations ? On ne poursuit que ce que l'on a déjà connu, même de manière inconsciente. Partir à la poursuite d'une étoile suppose de penser que l'étoile existe bel et bien. Ce n'est pas dans la recherche du dixième de seconde gagné ou du kilomètre parcouru supplémentaire que se révèle cette connaissance « a priori », mais

dans la notion même de dépassement des limites que nous repoussons sans cesse. Platon, philosophe et grand sportif, vainqueur méconnu de jeux olympiens, évoquait déjà, il y a 2 500 ans, la faculté de se ressouvenir attachée à l'âme.

L'alchimie ressort de cette conception du temps sacré. Pour elle, nous appartenons à un monde déchu d'une perfection originelle, raison pour laquelle la pierre reçoit le fameux qualificatif de « médecine universelle ». L'alchimiste Cambriel, dans son *Cours de philosophie hermétique ou alchimique en dix-neuf leçons*, décrit dans son langage le mobile de l'alchimie :

> Tout fut créé parfait par l'auteur de toutes choses. L'imperfection n'est que le résultat de la malédiction que Dieu répandit sur la terre, et à tout ce qu'elle contient et produit, à cause du premier péché.

Une précision s'impose ici, afin d'éviter les incompréhensions. Cette notion de « chute » de l'âme du monde dans la matière représente un processus capable de justifier l'œuvre alchimique, qui conduit à un rétablissement. Elle ne doit pourtant pas être confondue avec le péché originel évoqué par les religions monothéistes. Contrairement à ce qui semble généralement admis, chute et péché, ou faute, ne sont pas obligatoirement synonymes. La première n'engendre en effet aucune culpabilité. Elle se présente plutôt comme une nécessité liée à un processus de réalisation qualitative. L'âme s'y endort en s'infusant progressivement dans la matière pour mieux s'éveiller, par la suite, aux multiples merveilles de la Création. La notion de chute traduit également une intuition cyclique du temps par les êtres vivants et conscients. Dans ce cadre, un rétablissement demeure pourtant nécessaire, tant dans le domaine de la matière minérale que dans celui de la conscience. L'art royal se situe donc à cheval entre ces deux mondes objectif et subjectif, ce qui conduit ici à envisager la notion d'alchimie spirituelle.

Parler d'alchimie spirituelle est un pléonasme. Le fait que l'art royal contribue à transformer l'artiste de laboratoire, et même

réclame qu'il participe volontairement à cette mutation, distingue l'alchimie de la simple pratique industrielle.

En préambule : la séparation

Pour illustrer le parallélisme de langage entre les deux aspects de la pratique, opératif et spirituel, nous avancerons qu'une des premières étapes consiste en la réincrudation. Réincruder signifie séparer la matière en ses trois principes d'origine, la remettre à l'état cru. Lorsqu'il s'agit d'un être humain, cela consiste en une prise de conscience de ce qui ressort, en son seul être, du corps, de l'esprit et de l'âme. Le corps tient la fonction de véhicule, l'âme est un souffle et une volonté attachée à la personnalité, tandis que l'esprit correspond à une intelligence universelle ou transpersonnelle. Par le corps nous sentons, par l'âme nous ressentons et jugeons, par l'esprit nous pensons et analysons. Par la totalité de cette trilogie, nous connaissons.

La difficulté de l'art de la séparation découle de ce que ces trois principes demeurent inter-reliés dans une même créature. Ils s'influencent mutuellement, à tel point qu'il reste difficile d'analyser ce qui ressort de l'influence intérieure — spirituelle et animique — ou extérieure — corporelle et objective — dans la formation d'une personnalité. Par exemple, il ne fait pas de doute qu'une partie de la pensée et de la mémoire reste attachée au fonctionnement du corps par le cerveau. Pour le mystique, il reste pourtant impossible, et même impensable, de résumer l'ensemble de l'être conscient à son cerveau. Un grand discernement devient alors nécessaire lorsqu'on espère atteindre une liberté et un épanouissement véritables.

Cette compréhension de ce qui constitue la spécificité de chaque principe permet de saisir comment le corps est le temple de l'âme. Elle permettra ensuite d'opérer la transformation qui conduira l'âme à devenir le temple de l'esprit, c'est-à-dire de la divinité. L'homme n'est pas Dieu, mais il peut devenir son temple. Cela signifie qu'en lui s'opère l'union des deux natures, humaine et

divine, sans identification possible de l'une à l'autre. Le terme d'Homme-Dieu recouvre cette unité. La compréhension réelle des termes d'« union sans confusion », qui désignent la double nature du Christ, pourrait permettre de mettre un terme à des polémiques stériles opposant dualistes et matérialistes.

Matière, conscience et vie, autre déclinaison de corps, esprit et âme, restent unies dans notre réalité, à tel point que les unes sans les autres ne représentent qu'un potentiel difficilement connaissable. La matière sans l'intelligence organisatrice, aussi appelée forme par les scolastiques à la suite d'Aristote, n'est qu'informe et vide. Mais que deviendrait le phénomène de la conscience sans le cerveau, et la vie sans la cellule ? Les trois demeurent unies, et en même temps si différentes que l'on ne peut jamais dire que vie et conscience découlent simplement d'une organisation de la matière, ni que la conscience résulterait d'une simple réaction de la vie aux sollicitations dont elle fait l'objet. Cette notion distingue radicalement l'alchimiste tout aussi bien du dualiste que du matérialiste. Elle consiste en cette formule : dans tout phénomène, il y a union sans confusion de trois essences ou principes.

Pour l'alchimiste, la matière existe de manière distincte, tout autant que la conscience et la vie. Dans un même être, les trois restent indissociables, car sans cela, il n'y aurait aucune manifestation possible. Elles ne peuvent pourtant être confondues, sous peine de ne plus rien comprendre à la complexité de notre univers.

La réincrudation consiste à mettre de l'ordre et de la clarté en soi, afin de ne pas assimiler simplement l'esprit au corps, et même pour savoir en quoi le corps peut influencer l'esprit et vice versa. Le même travail est réalisé au laboratoire et vise à séparer dans un même corps le sel, le soufre et le mercure. Il n'existe pas d'alchimie sans séparation préalable, tant au laboratoire qu'à l'oratoire. Eyrénée Philalèthe, dans son *Entrée ouverte au palais fermé du roi*, décrit en quoi consiste une réincrudation :

> C'est dans l'or, l'Or des Sages, que se trouve la teinture aurifique ; bien que ce soit un corps parfaitement digéré, cependant il se réincrude dans un seul corps, notre Mercure, et de Mercure il reçoit la multiplication de sa semence, moins en quantité qu'en qualité.

En exposant ce qui précède, nous avons fait l'œuvre d'un alchimiste, qui consiste tour à tour à séparer, puis à réunir des composants de nombreuses fois. Ce qui va suivre constituera un essai de description et d'interprétation de la suite des étapes principales de l'alchimie spirituelle, à travers lesquelles l'être se métamorphose progressivement, comme le papillon émerge de sa chrysalide. Que l'on ne s'attende pas pour autant à lire un exposé quasi scientifique sur ce que l'on pourrait qualifier avantageusement de psychologie sacrée. L'épanouissement de la personnalité ne ressort pas vraiment d'une science mais d'un art. Le lecteur vraiment curieux voudra bien par conséquent excuser certaines imprécisions, et surtout s'efforcera de transposer à son cas personnel les péripéties de l'aventure qui va suivre.

Il s'agit bien en effet d'une aventure dont il est déjà question dans les mythes arthuriens, lors desquels le roi Arthur lance ses chevaliers à la quête du Graal et inaugure ainsi les « temps aventureux ». L'équipée, d'abord individuelle, vise ici une autre recherche et se décline sur un autre mode, celui de la réalisation de la pierre philosophale. Le chevalier y laisse la place à l'artisan devant son fourneau et son feu, voire à Élie artiste, l'ange tutélaire des alchimistes de la Rose-croix.

Un autre avertissement devient nécessaire avant la description des stations de la voie. L'exposé se veut progressif, ce dont la réalité et l'expérience de milliers de pèlerins ne rendent pas forcément compte. L'ordre des étapes et leur forme ne sont pas définitivement établis. Chaque individu ressort d'une histoire personnelle, de besoins, de désirs, voire de rêves particuliers. Chacun part d'un lieu et de conditions sociales, culturelles, intellectuelles, cultuelles très différents. Pour ajouter à la complexité, telle étape ou tel aspect d'une étape peuvent se reproduire plusieurs fois.

Le temps qui précède la mort d'une personne illustre bien ce phénomène. Les cinq phases que traverse un mourant se déclinent en dénégation, colère, marchandage, dépression, et enfin paix et acceptation. La dénégation se manifeste par la surprise sceptique de celui qui apprend qu'il va mourir. La colère, après que l'évidence a été admise, représente une réaction violente d'opposition à la fatalité. Le marchandage y fait suite. Marchandage avec la mort, avec le milieu médical, avec Dieu… Enfin, de guerre lasse vient la dépression, qui, menée au bout de sa logique positive, conduit à une sorte de lâcher-prise total. Curieusement, c'est au moment où la personne abandonne tout dans une ombre profonde qu'une lueur venue du tréfonds de son être la conduit à bon port, sur les rives d'un havre de paix et de consentement. Certains mourants partent alors réconciliés avec eux-mêmes, les autres et leurs dieux, dans une acceptation totale de la mort, qui, pour eux, prend la forme de ce que les rosicruciens nomment transition.

Ces cinq étapes correspondent à une initiation progressive de la personne et lui permettent d'accepter le passage. Elles représentent une véritable alchimie de l'être, qui se dépouille progressivement de son attachement à lui-même. Bien sûr, elles supposent leur lot de résistances et prennent toujours un caractère individuel. Ces cinq étapes peuvent se dérouler dans l'ordre ou dans le désordre. La personne peut y assister à une accélération de son progrès, ou au contraire à un ralentissement. Elle peut même régresser en apparence plusieurs fois à des étapes antérieures, et certains mourants n'atteindront jamais l'état d'acceptation.

La voie alchimique suit un développement similaire, et la comparaison avec la mort prend toute sa place ici, puisqu'une des phases de l'alchimie spirituelle suppose une mort symbolique de l'ancienne personnalité.

Les étapes de l'alchimie spirituelle

La toute première étape de la quête prend le caractère d'un truisme, d'une banale évidence : pour partir à la recherche d'un trésor, il est nécessaire de croire que ce trésor existe bel et bien. Pour cela, la pierre, au commencement du sentier, peut se signaler par tous les visages possibles qui répondent aux plus secrètes aspirations des chercheurs. Pour l'un, elle recouvrira un état de bonheur, pour l'autre, elle recèlera toute la connaissance du monde, pour un autre encore, elle constituera un agent de libération ou un moyen d'enrichissement personnel. Au minimum, pour le simple curieux, elle pourrait même prendre le visage du plaisir que procure une bonne surprise. Dans tous les cas, celui qui ne croit rien découvrir ou obtenir s'abstiendra de s'engager dans cette quête. En 1492, Christophe Colomb et son équipage, même ne sachant pas ce qu'ils allaient découvrir, restaient cependant bien certains de réaliser la découverte du siècle. Peut-on vraiment envisager qu'un tel voyage vers les Indes, qui se révélèrent être l'Amérique, aurait eu lieu sans cette foi en une réussite aussi minime soit-elle ?

La recherche alchimique ressemble à celle de Colomb. L'amateur de quintessence y débute avec une vague idée préconçue qui lui réclame d'entretenir ne serait-ce qu'un soupçon d'espoir en elle et en sa réussite. Puis à mesure de l'approche de son objectif, il découvre un tout autre panorama, ce qui suppose de sa part une capacité certaine à savoir changer ses points de vue.

Cette première étape correspond en réalité à un éveil de la curiosité. Elle suppose une prescience plus ou moins précise de l'objet de la quête. On ne produit rien à partir de rien. Cette notion s'avère parallèle aux idées défendues par les alchimistes de laboratoire. Ils affirment en effet que l'or recherché existe à l'état de semence dans la matière brute. Sans cette présence, l'œuvre resterait vaine. L'objet de l'art ne consiste pas à créer de l'or de toutes pièces, mais à aider la nature à accoucher, puis à nourrir un principe déjà présent en son sein. Le minerai brut

subit alors une série de purifications qui libèrent la semence du précieux métal de sa gangue d'impuretés. De même, le chercheur éclairé ressent confusément vibrer en lui la présence d'un potentiel réel de réalisation. Sans ce sentiment, ou doté d'un trop faible sentiment, il se détourne de la voie, comme ces promeneurs timorés qui évitent soigneusement d'emprunter les chemins inconnus.

Faisons ici une parenthèse pour répondre à une question. Pourquoi avoir associé la spiritualité et l'alchimie ? Ne serait-ce pas un peu abusif de comparer les transformations de l'homme avec celles de la matière ? À l'origine, les mystiques qui abordèrent la notion d'alchimie spirituelle — et l'on peut compter parmi eux les protorosicruciens dès le XV^e^ siècle — le firent pour différencier leur démarche de celle, par trop limitée, des religions. Depuis la nuit des temps, ils concevaient l'univers comme le corps de la divinité une. Ils supposaient également que l'homme représentait potentiellement un temple pour cette divinité. De ces deux notions, deux conséquences découlèrent presque logiquement. La première : si l'homme, tout imparfait qu'il nous semble, représente un temple potentiel, alors il doit évoluer vers un état de réalisation de sa nature parfaite. La seconde conséquence fut que la nature, dont l'homme restait composé, était le reflet de la loi et de l'ordre divins. Il n'y avait donc aucune contradiction entre l'observation de l'homme et celle de l'univers, puisque le corps et l'âme de l'homme, en tant que microcosme, résumaient les fondements du grand univers, ou macrocosme.

L'alchimie, qui, en quelque sorte, représente la science des mutations, s'applique donc indistinctement à l'homme et à la nature. Parallèlement, les religions, en tant qu'institutions, ne s'intéressaient pas directement à l'étude des lois naturelles. Elles protégeaient jalousement l'enseignement de leurs avatars (envoyés divins) ou des prophètes et leurs livres sacrés, dont certains avaient défini les rites et les commandements à suivre. Si certaines religions, comme l'islam, encourageaient

l'observation d'un monde conçu comme un reflet des pensées de son auteur, d'autres s'opposèrent à certaines découvertes jugées comme contradictoires avec ce qu'elles avaient compris de leur dogme.

Une classe d'hommes et de femmes refusa de limiter sa curiosité à ces anciennes injonctions. Elle refusa de cantonner sa recherche de la Connaissance à des textes qualifiés de sacrés par leurs sectateurs. Les rites et la lettre d'enseignements ressentis comme de plus en plus poussiéreux la satisfaisaient de moins en moins. Comme la loi du monde se révélait sous la forme de la transformation progressive, elle refusa également d'assujettir la conscience humaine à l'écoute d'un clergé figé, quel qu'il soit. L'homme devait pouvoir travailler sur lui-même et atteindre, par ses propres efforts, une certaine réalisation, quelles que soient l'époque et la culture dominante. La recherche de la vérité dépassait largement à ses yeux l'espace délimité par les temples construits par des mains humaines pas toujours éclairées. Elle intégrait aussi la gnose et l'observation du monde qui aboutit à l'effort scientifique. Cette classe d'hommes et de femmes est l'ancêtre des alchimistes spirituels, et il y a bien des raisons de penser qu'elle existe depuis l'époque de l'ancienne Égypte, autant dire depuis toujours.

Un autre éclairage va à présent renforcer le lien entre l'alchimie spirituelle et celle de laboratoire. En raison du principe déjà évoqué d'union sans confusion, il existe une affinité entre les deux domaines : la matière et l'esprit. Leur véritable différence ne tient en réalité qu'à une question d'échelle. Comme il a été vu plus haut, la matière, synthèse du soufre, du sel et du mercure, possède en priorité un corps d'où découle la masse associée au sel, mais également une âme manifestée par le mercure et un esprit de soufre. Ce qui pourrait sembler surprenant, c'est que dans le domaine spirituel, cette trinité existe également, et l'on peut même parler d'un corps divin. Dieu, en tant qu'il est l'Être et non plus seulement la vacuité éternelle, possède en effet un corps

formé de sa Sagesse, que les rosicruciens désignent sous le terme de Cosmique. Il s'agit d'un corps subtil, c'est-à-dire sans masse, certes, mais d'un corps par lequel la divinité se fait connaître. Comme un reflet inversé, la matière reste régie par l'esprit, mais à un degré infiniment plus faible. Si le corps de la matière que nous connaissons possède une masse, c'est en raison d'un dévoiement, d'un détournement qui en a renforcé la valeur. De cela, nous pouvons déduire que corps et masse ne sont pas forcément synonymes.

Nous avons mis ici en relation les structures ternaires des mondes spirituel et matériel. Cette identité permet de comprendre en quoi la transformation de l'un suit des processus sinon identiques, au moins similaires à l'autre, d'où le fameux adage des alchimistes : « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas pour accomplir le miracle d'une seule chose. »

Il est utile de le rappeler à nouveau : le processus alchimique opératif ne consiste pas seulement en une série d'opérations objectives qui le ramèneraient à une simple chimie. L'interaction entre le sujet opérant et l'objet sur lequel il travaille reste bien réelle. Le plus surprenant est de constater ici que l'alchimie, si elle n'est pas une simple protochimie, en fut tout de même la mère, au regard de la liste nombreuse des corps qu'elle a permis de découvrir : acétone, alcool, acides…

Elle fut également, bien que ce soit moins fréquemment souligné, une manifestation avant l'heure des « découvertes » de la physique quantique qui portent sur l'interaction entre un observateur et un phénomène observé, interaction rendue explicite par l'expérience célèbre dite « du chat de Schrödinger ». Par cette expérience imaginée par Erwin Schrödinger en 1935, il s'agissait de montrer les lacunes supposées de la conception quantique du monde. Un chat était placé dans une boîte fermée, équipée d'un dispositif capable de tuer l'animal. Le système comportait une fiole de poison, un marteau déclenchable, une petite quantité de matière radioactive et un détecteur de

radiations. Si un noyau radioactif se désintégrait, le détecteur libérait le marteau, qui cassait la fiole, et le poison tuait le chat. Ici, le processus atomique quantique se traduit par un événement macrocosmique régi par la mécanique classique. Or, le processus quantique de désintégration n'existe qu'à l'état de probabilité. Tant que la boîte n'est pas ouverte, il y a donc 50 % de chance pour que l'animal soit mort ou vivant. En fait, selon la conception quantique, il assume à la fois les deux états mort et vivant. Ce n'est qu'à l'ouverture de la boîte qu'un des deux états pourra être constaté. Parmi les nombreuses thèses soutenues pour rendre compte du phénomène figure celle d'Eugene Wigner, Prix Nobel de physique : c'est la conscience de l'observateur qui décide de l'état mort ou vif de l'animal, seulement à l'ouverture de la boîte. Quoi qu'il en soit, le monde scientifique a mis en évidence des niveaux très différents de réalité et n'a pas encore tiré toutes les conséquences de ses propres découvertes, tandis que l'alchimie travaille sur ces principes et leurs aboutissants depuis des siècles.

L'éveil du désir

Mais revenons à notre progression. La curiosité une fois éveillée ne suffit pas à faire de l'homme de la rue un postulant à l'entrée dans la voie. Il lui faut, après cela, montrer un désir d'entreprendre les premiers pas. Il a donc besoin, non plus seulement d'une curiosité malsaine ou versatile, mais plutôt d'un attrait sincère pour la découverte de nouveaux continents. Des épreuves, voire des désillusions, rencontrées au cours des méandres de la vie ordinaire pourront peut-être allumer ce feu, si ce n'est l'intuition qu'un fabuleux trésor se cache à l'issue du sentier. Car le désir assume bien le visage d'un feu semblable à celui que l'alchimiste éveille au cœur de sa *materia*. Pour lui, il s'agit du mercure des philosophes, une énergie endormie au cœur de l'athanor et qui ne demande qu'à être stimulée. La suite de l'œuvre prendra tout entière la forme d'une péripétie du désir, et la progression spirituelle suivra le processus d'engendrement de la pierre. Une fois éveillée, la mission de l'artiste consistera à

entretenir le désir et à le réguler. Et comme le déclarent certains textes, la nature, à la suite, fera toute seule le travail.

Trop de feu mercuriel ou de désir ? L'impatience gagne et brûlera les matériaux de l'opus. La spiritualité réclame persévérance et patience, rien ne peut y être obtenu dans la précipitation. Inversement, il faut prendre garde à ne pas laisser s'éteindre le feu, sous peine de rejoindre le sort de ces astres morts qui peuplent notre espace intersidéral.

Dans la majorité des cas, ce qui aura stimulé la flamme qui couvait sous la cendre sera un facteur extérieur. Au laboratoire, l'alchimiste remplit ce rôle par rapport à sa matière. Il réunit les outils nécessaires, allume le feu quel qu'il soit et entame les premières opérations. Pour un être humain, les événements de son existence constitueront peut-être l'étincelle. Une interrogation intérieure parfois inquiète ou difficile à supporter pourra attiser le feu, tandis qu'une existence trop comblée ou satisfaite pourra entretenir le sommeil ou l'apathie spirituelle.

La rencontre avec un étudiant avancé sur le sentier pourra produire le même résultat. Son verbe ou son exemple aiguillonneront le germe de l'émancipation. L'intervention d'un tiers restera nécessaire à l'éveil du désir, car la combustion intérieure spontanée demeure malheureusement rare. Elle nécessite un réel soutien. Plus tard seulement, la personne deviendra elle-même son propre opérateur, ce qui la qualifiera en tant que postulant aux plus grands mystères. Le mercure ayant été excité, elle deviendra alors fille d'Hermès, le Mercure grec. Ce ne sera que plus tard qu'elle apprendra que ce mercure, ou ce désir, ne représentait rien d'autre que la manifestation de son maître intérieur. La voix de ce messager des dieux, puisqu'il s'agit du symbolisme associé à Mercure, était en fait le stimulant réel de la quête. Mais n'allons pas trop vite, ou pour utiliser le langage alchimique, ne brûlons pas les étapes.

Dissolution et prise de conscience d'un idéal

La troisième phase de l'œuvre passe par une purification que symbolise le baptême de l'eau. L'alchimie spirituelle vise à faire émerger un homme nouveau à partir de l'ancienne personnalité. L'opération se déroulera en plusieurs étapes qui verront progressivement diminuer l'ancien, à mesure que s'affirmera la régénération du principe endormi.

La première purification par l'eau consiste en une dissolution. L'étudiant sur le sentier de l'évolution volontaire va devoir réexaminer ses valeurs, ses croyances ou ses certitudes, s'il veut réellement progresser. Une dissolution ne détruit rien, elle réduit la force cristallisante, obstacle au progrès, et permet l'acceptation ouverte de nouveaux concepts ou comportements. Celui qui refuse de remettre en question ses acquis d'un jour ou d'une vie ne peut réellement avancer. La dissolution, chez quelques-uns, opère de manière consciente et volontaire. Pour beaucoup, c'est le désir, une fois éveillé, qui attirera presque inconsciemment les événements à la source d'un sérieux réexamen subi.

Le signe de l'eau reste un symbole de douceur, par opposition à la violence du feu. La purification par l'eau, ou dissolution, vise à orienter la personnalité vers une ouverture aux autres, vers un don plus grand de soi. Il s'agit de rompre les attachements trop exclusifs et de réduire les liens de l'égoïsme et des préjugés. L'expérience de l'eau correspond également à un contact avec les « obscures forces lumineuses » du subconscient. L'alchimiste, par son immersion symbolique, y fait l'expérience de ce qu'il possède de meilleur en lui à l'état latent : les vertus de la sagesse divine. Il découvre en lui un potentiel de compassion, d'amour et de douceur qui ne demande qu'à prospérer.

De nombreux auteurs ont utilisé la légende grecque des travaux d'Hercule, ce modèle de l'initiable, pour illustrer les différentes phases de l'œuvre alchimique. L'alchimiste Cyliani par exemple, au XIX^{e} siècle, fait référence à l'art sous les termes de « travaux d'Hercule ». Selon le mythe, le cinquième travail auquel Eurysthée condamna Hercule, à la demande de l'oracle de

Delphes, fut le nettoyage des écuries d'Augias. Ce roi d'Élide possédait des troupeaux immenses, qu'il rentrait dans des écuries tout aussi gigantesques que crasseuses. La mission sanitaire aurait pu se révéler vraiment immonde et dégradante pour notre héros. En une journée pourtant, le demi-dieu fit disparaître purin et autres déchets, en détournant rien de moins que le cours d'un fleuve. Grâce à cette impressionnante quantité d'eau, il accomplit même l'ouvrage sans se salir les mains et débarrassa les écuries d'Augias de ses immondices.

Mais revenons à l'œuvre de transmutation. À la suite, une autre purification, appelée calcination, se produira de manière plus radicale. Il s'agit cette fois de détruire les impuretés du caractère qui pourraient constituer des obstacles insurmontables à l'émergence de dimensions plus élevées. Tout homme ou toute femme développe en soi un ange et un démon. Tout individu, comparable à un minerai brut, aspire à manifester ce qu'il possède de meilleur : l'or de sa personnalité. Même chez les plus grands criminels, il existe une dimension attachante, qui a souvent perdu bien des compagnons qui s'étaient attelés à la tâche de leur rédemption. L'or de l'âme est enfoui au cœur des impuretés qui sortent de la mine de l'inconscient, tout autant que d'un domaine parfaitement conscient et reconnu de l'étudiant. Seul l'équivalent psychologique de la calcination autorise une destruction complète des obstacles et permet de récupérer le métal précieux.

Calcination, œuvre au noir

À nouveau, l'un des travaux d'Hercule fait référence à cette entreprise de calcination. Il s'agit du meurtre de l'hydre de Lerne, qui terrorisait les habitants des terres d'Eurysthée. Ce monstre voisin du dragon possédait de cinq à neuf têtes, et parfois cent selon les versions, dont l'une, en or, était immortelle. Hercule, avec sa vaillance habituelle, se lança à l'assaut de l'ennemi en lui décochant des flèches enflammées. Pour son malheur, cela suffit

d'autant moins que l'hydre reçut l'appui d'un gigantesque crabe sorti de la mer, symbole de l'inconscient. Hercule ne dut sa réussite qu'à l'intervention de son ami Iolaos, qui mit le feu à une forêt proche et utilisa des brandons enflammés pour cautériser les chairs des têtes ensanglantées, afin d'empêcher qu'elles repoussent. Pendant ce temps, Hercule réussit à trancher la tête immortelle constituée d'or et l'enterra toute vive sous un lourd rocher.

Cette légende tend à montrer la nécessité d'un agent extérieur — ici Iolaos, compagnon d'Hercule — pour mener à bien l'entreprise. Pour souligner ce fait, elle rapporte qu'Eurysthée refusa de valider ce travail en raison de l'appui reçu. Ce ne sera donc pas seulement le combat direct qui viendra à bout des démons intérieurs. Un désir puissant, assisté par la prière ou une demande d'aide intérieure, deviendra probablement nécessaire. Selon l'art, la calcination ne réside pas en un simple feu brutal qui ne ferait que détruire l'œuvre. Une qualité s'impose ici : la reconnaissance de sa propre faiblesse, qui conduit à appeler à l'aide ou à utiliser une connaissance de soi qui permettra d'œuvrer indirectement, en utilisant ses propres caractéristiques et forces psychologiques. Par analogie, un malade n'affrontera pas directement sa maladie. Il fera appel à un médecin et utilisera un médicament. La différence est qu'ici, le médecin se trouve à l'intérieur de la personne, comme une autre dimension de sa conscience.

Dissolution et calcination correspondent à ce qui est appelé l'œuvre au noir en alchimie, terme rendu populaire par le roman célèbre de l'académicienne Marguerite Yourcenar. La période que recouvre cette opération peut se traduire par un relatif état dépressif de la personne, qui subit une véritable remise en question de ses fondements. Elle se retrouve confrontée à une insatisfaction latente qui découle de son premier éveil. Elle pourrait alors se dire : « Je m'éveille à la lumière, mais pour en

faire quoi, tandis que d'autres semblent vivre très bien sans s'interroger ? »

La mystique chrétienne connaît cet état sous le terme de « nuit obscure », titre d'un long poème de Jean de la Croix. Quittant le flot des hommes du torrent, la personne se retrouve seule face à elle-même, en compagnie de son guide qu'elle ne connaît pas encore. Elle pressent qu'elle va devoir réorienter ce qui faisait ses joies éphémères d'hier, pour leur substituer des modes de réconfort plus permanents et infiniment plus lumineux. Elle passe progressivement du culte de l'avoir, c'est-à-dire le désir de posséder les choses et les êtres, à celui de l'être. Plus simplement, elle apprend progressivement à ne plus s'identifier à l'environnement qu'elle s'est créé, ses possessions, ses enfants, son métier, ses relations… et leur substitue l'intérêt pour la qualité de ce qui sourd du plus profond d'elle-même et n'a besoin de rien ni de personne. Elle se dépouille progressivement du factice, du paraître, de ce qui lui donnait une valeur aux yeux des autres, comme les diplômes, la situation sociale ou la renommée. Elle quitte le domaine de la quantité pour accéder à une vision qualitative de l'existence.

La suractivité, obstacle à une communion intérieure, ayant été abandonnée, certaines formes de silence et même d'ennui peuvent parfois devenir ses compagnons intimes. C'est bien en effet dans le silence relatif des paroles, des sens, des actes et des pensées que peut parfois résonner la voix du maître et du désir intérieur, véritable mercure du développement. La pratique systématique de la méditation se présente alors comme une illustration technique de ce qui doit progressivement devenir un état naturel. La nuit obscure peut aussi se manifester par un bouleversement des conditions de vie — déménagement, changement de métier, de situation familiale... —, vécu plus ou moins douloureusement.

À ce stade, tout l'art tient dans la conduite du feu. Le désir intérieur reste à la source des transmutations de l'âme, voire de sa *métanoïa* ou conversion. Trop ardent, la personne s'y brûle les

ailes de l'ange potentiel qu'elle représente. Ce pourrait être la voie des impatients qui pratiquent une ascèse au-dessus de leurs forces. Les conséquences psychologiques peuvent en être terribles et sont désormais trop connues pour qu'on s'y appesantisse. Inversement, avec un désir trop timide, la détermination s'éteint. La personne quitte la voie, ou se maintient sur le chemin seulement par habitude. Les anciens alchimistes affirmaient ceci : tout notre art repose sur une seule matière, un seul fourneau et un seul feu. Le fourneau symbolise ici la vie au sens le plus large du terme, avec ses épreuves, ses réussites, ses échecs et ses joies. La matière représente la personnalité en chemin vers sa transformation. Quant au feu, il recouvre « l'enthousiasme » de l'âme qui se jette à l'assaut des méandres du sentier. Notons que le mot enthousiasme dérive du grec ancien *entheos*, qui signifie « possession par Dieu ».

Tout comme les vierges vestales de l'ancienne Rome veillaient à alimenter le feu, le véritable alchimiste passe beaucoup de temps et de sueur à en régler les ardeurs. Il s'agit même de la plus grande part de son activité volontaire, puisque pour le reste, la nature, que l'on pourrait comparer ici à une grâce divine, fait tout entière tout le travail. Le maintien de l'activité ignée porte les noms très simples de persévérance, de patience et de vigilance. Il existe en réalité en l'homme plusieurs types de feu qui n'en forment qu'un. Le premier existe tout d'abord chez les autres, qui lui transmettent par contagion leurs états émotionnels. Le deuxième recouvre le désir de progresser. Il se décline ensuite en volonté, puis en persévérance. Enfin, le troisième est le flambeau du maître intérieur, qui, de sa seule vertu, peut ranimer les feux des uns et des autres. Il en existe un quatrième, moins constructif ou moins agréable : le feu de l'enfer et de la torture psychologique.

Par la purification au noir, il s'agit de débarrasser la caverne de l'âme, parfois appelée dans les *Upanishad* hindous la caverne du cœur, des voleurs qui l'encombrent et se sont accaparé les trésors. Ali Baba, dans une fable qui accompagne les *Contes des mille et*

une nuits, se joua ainsi des quarante voleurs qui avaient accumulé un fabuleux trésor. Quarante, ici, représente le temps sacré nécessaire à l'épreuve purificatrice.

Le passage au désert, prise de conscience de l'ombre

C'est alors que symboliquement, la personne va devoir progresser à travers ce qui est traditionnellement appelé le désert. Il s'agit d'une période de mises à l'épreuve et de tentations à travers lesquelles le désir atteint une croisée des chemins. S'orientera-t-elle vers une satisfaction de l'ego ? Privilégiera-t-elle la recherche du pouvoir personnel ? Acceptera-t-elle le chant des muses qui la conduiront à consacrer son temps à l'accumulation de richesses matérielles ? Préférera-t-elle un certain confort aussi vain qu'illusoire ? En d'autres termes, choisira-t-elle la nourriture que lui offre le monde matériel et ses séductions infinies, ou son âme aura-t-elle la force de s'engager sur un chemin en apparence plus aride, qui conduit à une tout autre subsistance ?

Le maître des chrétiens avait déjà prévenu : l'homme ne se nourrit pas seulement de pain, mais de tout ce qui émane de la parole de Dieu. Par le passage au désert, l'homme va devoir décider par quelle nourriture il veut désormais être sustenté. Veut-il rebrousser chemin et s'orienter vers un monde, des valeurs et une personnalité resserrés, rétrécis, froids et endormis, à l'image des pierres ? Préfère-t-il au contraire donner du champ à son existence, la rendre libre, y compris du trop grand souci de soi-même, rayonnante au point de s'oublier dans la notion de gratuité ?

Exprimons encore les choses de manière plus symbolique. Par symbolique, il faut entendre ici ce qui présente les choses de façon plus vaste que ce qu'exprime la simple enveloppe des mots et des phrases. L'homme se tournera-t-il vers les forces astringentes qui forment, selon Jacob Boehme, le sel alchimique, le même sel avec lequel la femme de Lot, neveu d'Abraham, fut transformée en statue à la sortie de Sodome et Gomorrhe, ce sel toujours, qui

rend la matière de notre monde pesante et impénétrable, ou préférera-t-il avancer toujours plus, vers un domaine de douceur, de don et de pure fluidité, celui des eaux spirituelles qui constituent la substance du paradis ? Choisira-t-il la liberté ou l'asservissement, la douceur ou la colère, le paradis ou l'enfer ? L'enfer justement illustré par l'étang de soufre et de feu de l'Apocalypse de Jean et de la mythologie égyptienne.

Le désert, qui correspond d'une certaine manière à l'épreuve du feu et de l'aridité, fait suite à la régénération relative qui opéra lors du baptême de l'eau. L'allégorique immersion, comme il en a été question précédemment, a permis l'émergence dans la personnalité de vertus lumineuses : la perception des idéaux de bien, de beau, de juste et de vrai. Mais l'âme humaine se révèle en son fond ambivalente. Jacob Boehme expliquait qu'il existe en elle deux yeux, deux regards, deux consciences. L'un tourné vers la lumière, l'autre vers les ténèbres. Platon représentait ces penchants sous la forme de deux chevaux noir et blanc qui tractent le char de l'âme. Le *Bardo Thödol*, le *Livre tibétain des morts*, les représente sous la forme des divinités bienveillantes et courroucées auxquelles le défunt se retrouve confronté juste après sa mort.

Une précision importante s'impose ici : par l'épreuve de l'eau, l'homme a seulement pris conscience du meilleur qui vit en lui. Il ne l'a pas encore réalisé. Alors dans le désert va se produire une réaction quasi obligatoire : l'homme va être confronté à l'aspect sombre de l'âme, ces énergies sauvages et inconscientes que le psychologue suisse Carl Gustav Jung nommait l'ombre.

La vie s'affirme en effet ambivalente dans son développement. À son origine, elle doit être prête à manifester une énergie violente et parfois même à tuer pour assurer son expression individuelle. Elle développe également des appétits de toutes sortes, sexuels, alimentaires, goût du pouvoir, de l'affirmation de soi, etc., qui, incontrôlés, peuvent envahir et subjuguer l'esprit. Dans un premier temps, la vie ne pense donc qu'à elle-même, en

étant chevauchée par une énergie que Boehme qualifierait de rien moins qu'infernale. La force vitale se comporte d'abord comme une impérieuse nécessité qui pourrait tout balayer sur son passage. L'expression astrologique de cette dynamique se retrouve manifestée par le signe du Bélier, qui se jette tête la première sur tout obstacle à sa progression.

Il existe une différence importante entre l'expression universelle, ou générale, et conciliante de la vie et son développement individuel. Pour Boehme, l'âme humaine naît en enfer. Elle débute son périple en luttant, uniquement préoccupée des nécessités de sa survie particulière. Ce ne sera qu'à travers une évolution progressive qu'elle s'ouvrira progressivement à la réalité des autres et du Tout. Il n'existe pas ici de réelle contradiction avec la notion d'une âme universelle pure et parfaite. Elle devient seulement un potentiel à réaliser par la liberté et la responsabilité de son véhicule. Lors de l'incarnation, elle débute son voyage dans les ténèbres. La vie qui circule dans le sang est d'abord un feu infernal avant d'atteindre son véritable épanouissement. Ce qui fait la force de l'alchimie spirituelle, c'est qu'elle part d'un constat de faits réels, associé à une observation sans fard de l'âpreté de la vie, sans pour autant nier que les idéaux de perfection demeurent omniprésents. L'or se révèle présent déjà dans la *materia prima*. Le comportement de l'enfant, comparé à celui de l'adulte épanoui, illustre bien ce processus.

En termes simples, en l'âme se trouvent Dieu et le diable, la possibilité de la lumière et celle des ténèbres. La manière pernicieuse de renforcer l'aspect ombrageux de l'âme consisterait à l'occulter, à faire comme s'il n'existait pas, à le refouler. Le passage au désert aide à rendre conscientes, pour mieux les maîtriser, les forces sombres enfouies dans l'inconscient. Ce processus de mise au jour conduira d'abord à les accepter. Cette opération consiste à se regarder dans un miroir et à se voir tel que l'on est réellement, avec une grande lucidité. Sans ce passage devant le miroir, l'œuvre devient nulle ou se nourrira d'illusions.

Mais accepter ne signifie pas pour autant entretenir une certaine complaisance face aux tendances négatives qui coexistent dans la personnalité. Ces tendances devront tôt ou tard être dépassées, sublimées.

Voici le moment venu de revoir la notion de chute de l'âme précédemment évoquée. Il s'agit d'un processus probablement sans rapport avec la notion de faute originelle. Quelle justice y aurait-il en effet à invoquer la faute d'un seul être, Adam, pour en faire supporter la culpabilité par l'innocente collectivité humaine ? Il n'y aurait donc pas lieu de culpabiliser à cause d'un mythe. L'humanité, pour autant, devrait-elle être dédouanée de tout égarement ? En réalité, il y a bien plus handicapant que la faute originelle : c'est l'erreur perpétuelle que la plupart réalisent ici et maintenant en tournant le regard de leur âme non vers les forces lumineuses de la douceur, de la fraternité et du don qui rendent l'homme rayonnant, mais vers celles des ténèbres, de l'égoïsme, de l'orgueil, de la fermeture aux autres. Si l'on peut se moquer de l'antique faute originelle, nul doute que l'aveuglement actuel reste fort répandu. Bien sûr, l'alchimiste apprend à accepter ses défauts et ses limitations sans entretenir de culpabilité étouffante. Il lui faudra pourtant en prendre conscience. En matière d'alchimie spirituelle, il existe pire que le mensonge que l'on fait aux autres : c'est celui que l'on entretient vis-à-vis de soi-même.

En posant le problème de cette manière, nous posons le doigt sur l'adéquation qui peut être réalisée entre les lois qui guident l'évolution de la nature matérielle et celles qui contribuent au développement de la psychologie humaine. La matière peut être envisagée comme une échelle qui débute à l'élément terre, c'est-à-dire le principe dense, solide, inerte, dont l'énergie a été ralentie, jusqu'à l'élément feu, ou l'énergie libre et radiante. De même, l'âme humaine se situe à cheval entre le monde de l'égoïsme, âpre, dense comme la pierre, centré sur lui-même, et celui du don et de la liberté intérieure. Dans le même ordre d'idées, l'inertie

psychologique, la psycho- rigidité, pourrait être comparée au principe physique de l'inertie, lorsqu'une masse mise en mouvement se retrouve dans l'impossibilité de pouvoir s'arrêter instantanément. Un exemple de cette inertie pourrait être la grande difficulté pour une personne envahie par une émotion de changer rapidement de cap afin de s'adapter à une nouvelle situation. D'une certaine manière, plus un individu possède de masse, c'est-à-dire plus il agit sous l'emprise de l'ego, plus il devient victime d'inertie psychologique.

En réalité, le mouvement de libération intérieure se révèle conforme au processus de fluidification ou de sublimation qui conduit la matière massive jusqu'à la pierre philosophale, en passant par la matière radiante. Il s'agit chez l'homme de transformer sa personnalité à partir de l'état de ténèbres de la conscience quasi animale pour la conduire jusqu'à une plus haute humanité que l'on pourrait qualifier d'angélique. La personnalité, à travers cette dynamique, évolue vers une prise de conscience de soi qui permet à l'homme de devenir membre et acteur d'une société complexe.

Mais l'œuvre véritable ne peut rester figée dans cette situation. La cible visée consiste en un état de conscience encore plus vaste, à travers lequel le moi se sublime ou se dépasse progressivement pour atteindre un plus haut degré de conscience dite cosmique. Cet état correspond à une unification du moi et de l'Être suprême, souvent désigné par le Tout. À travers ce processus, le moi se libère progressivement de sa tendance à tout ramener à lui, comme s'il avait été victime d'une force d'attraction centripète de nature saturnienne, et la personne fait inversement preuve d'une plus grande générosité centrifuge, symbolisée par le soleil puis le mercure lumineux. De même, dans ses échanges, l'individu enfermé en lui-même croise les bras et les resserre sur sa poitrine, tandis que la personne généreuse garde les bras grands ouverts, à l'image des rayons solaires. Ce mouvement se retrouve souvent accompagné d'un sentiment de liberté intérieure de plus

en plus vaste. Être généreux, c'est être libre de soi-même. De manière imagée, l'âme passe d'une situation de masse ténébreuse à un état de suprême fluidification lumineuse. La pensée indienne décrit bien l'aboutissement de l'alchimie intérieure sous les termes de libération ou *moksa*, et le maître y est considéré comme un *jivan mukta* ou libéré vivant.

Il aurait été plus simple, pour décrire cette dynamique de l'âme, d'utiliser une formulation connue ou un discours plus convenu. Ainsi, l'objectif de l'homme consisterait à transcender le mal pour accomplir le bien. Mais ce langage possède quelque chose de réducteur qui ne tient pas compte de la réalité de la psyché humaine, dans ce qu'elle possède de relation avec l'universel. Il ne montre pas comment l'homme et l'univers possèdent un destin similaire. Pire, il l'enferme dans les pseudo-réalités d'un quotidien constitué des illusions et limitations sensorielles. Ce langage est celui de l'industriel et du commerçant, en d'autres termes du vulgaire et du médiocre. Par vulgaire, j'entends ce qui coupe l'homme de ses dimensions spirituelle et divine, ce qui lui coupe les ailes et ne voit en lui qu'un amas de chair et de sang. Le vulgaire se comporte comme le vent qui gêne l'oiseau dans son vol majestueux et le plaque brutalement sur la terre, au risque de le blesser.

Le discours symbolique de l'alchimie spirituelle tend à montrer que la conscience humaine se situe au carrefour de forces universelles que Jung a appelées des archétypes. Si l'idée de l'unité qui alimente la plupart des mysticismes ainsi que l'alchimie possède quelque validité, un même langage devrait pouvoir décrire les forces qui gouvernent l'univers et celles qui président à la destinée de l'âme. La différence de formulation ne devrait tenir compte que du niveau de l'échelle sur laquelle on se situe. L'homme est en général plus que ce qu'il pense et que ce que le langage et l'état de conscience quotidien, nourris d'habitudes, lui laissent entrevoir. Paradoxalement, il représente moins que ce que lui laisse imaginer son ego, mais bien plus que

ce que sa raison semble capable de conclure. S'il n'y prend garde, il peut être chevauché par des forces d'une grande violence animale, qui sont plus puissantes que lui. Selon l'orientation de son désir, il peut au contraire coopérer à une œuvre de libération qui fera de lui un homme-dieu, dont les dimensions corporelles se révéleront incapables de rendre compte.

L'association des aspects spirituel et matériel de l'alchimie découle, comme il devient désormais possible de le constater, de la mise en corrélation d'une métaphysique, d'une psychologie et d'une mythologie, à travers une vision unificatrice et concordante.

À ce stade, le maître Jeshua lui-même, emporté dans le désert, fut tenté par le démon et dut opter entre le pain du matérialisme, ces pierres qu'il aurait pu transformer en aliments, et la nourriture prodiguée par son père. La voix tentatrice lui proposa même d'exalter son pouvoir personnel en s'emparant du monde entier. Arrivé à ce stade, l'homme de la rue n'est évidemment pas Jésus, et pourtant, il se retrouve tôt ou tard confronté à un tel marché adapté à ses forces et capacités, et cela doit durer symboliquement quarante jours et quarante nuits. Il y a gros à parier qu'au fur et à mesure de son évolution, il sera mis à l'épreuve de nombreuses fois au désert, et les sollicitations ressembleront de plus en plus à celles qu'a rencontrées le Maître. Cette période correspond par conséquent à un combat qui oppose les potentialités dont l'homme se révèle capable. Ce processus est connu au laboratoire sous les termes de « combat des deux natures ». Il oppose le soufre et le mercure philosophiques, symboliquement représentés par un lion, animal solaire, et un griffon lunaire dans le traité d'alchimie du XV^e^ siècle *Aurora consurgens*, attribué à Thomas d'Aquin.

L'autre facette liée au passage par le désert consiste en l'expérience de la solitude et du silence. L'alchimiste doit y choisir sa voie en se reposant sur des valeurs strictement personnelles. S'il opte pour la voie déviante, il pourra s'appuyer sur de multiples encouragements, y compris de ses proches et amis. Il

entendra les nombreuses sirènes qui le féliciteront de ses réussites matérielles, tout en tirant précautionneusement un voile de silence sur son erreur d'orientation. Mais s'il choisit la voie étroite, il se retrouvera seul et ne devra compter que sur ses propres forces animiques. Dans son existence sociale, l'individu entend de multiples voix qui définissent pour lui le bien et le mal. On lui enseigne trop souvent ce qu'il doit penser et comment le penser. Dans le désert, le silence seul règne. On y entend uniquement le souffle d'un vent léger, tandis que remontent, comme des scorpions, les angoisses et les tentations de l'être profond. Mais le passage s'avère nécessaire pour celui qui désire accoucher de lui-même, selon la formule des kabbalistes hébreux : « Va vers toi-même ». L'individu doit se déterminer seul, en relation avec les sources cosmiques et profondes de son être, que seule la pratique du silence extérieur lui aura permis d'entendre, et non plus seulement en écoutant les muses — c'est-à-dire la culture — du monde extérieur.

À la suite de cette étape fondamentale, abordée par bien des auteurs, comme la philosophe Marie-Madeleine Davy dans son ouvrage *Le Désert intérieur*, l'adepte va pouvoir opérer un autre aspect de la séparation des diverses composantes de sa nature évoquées plus haut. Nourri par la connaissance relative de lui-même que lui a procurée son séjour au désert, il passe sous la coupe de cette célèbre injonction alchimique inscrite sur la *Table d'émeraude* : « Sépare la terre du feu, le subtil de l'épais, mais soigneusement et avec beaucoup d'intelligence et d'industrie. » Nous pourrions y ajouter : « Volatilise le fixe et fixe le volatil. »

Nouvelle séparation du subtil et de l'épais

Le fixe, en l'adepte, est son intelligence subconsciente, éternelle et persévérante dans ses lois, tandis que le volatil recouvre son âme-personnalité qui tâtonne au cours de son évolution, tiraillée entre les deux mondes de la matière et du spirituel. L'intelligence est l'équivalent du soufre, tandis que l'âme-personnalité, par sa

nature ambivalente, possède, comme le mercure, une double nature. Il lui faut séparer en elle le subtil de l'épais, c'est-à-dire le spirituel du grossier, l'homme véritable de l'animal, la terre du feu, mais aussi la dimension sauvage ou inconsciente de l'énergie vitale de son aspect lumineux. Cette dimension sauvage correspond à l'ombre évoquée plus haut. Elle fut personnifiée dans les mystères grecs par les bacchantes, habitantes des bois sacrés, réputées parce qu'elles déchiraient les chairs des promeneurs égarés. La légende rapporte qu'Orphée en fut l'une des victimes, alors qu'il avait résisté à l'attraction envoûtante du chant des sirènes lors de l'expédition des Argonautes à la recherche de la toison d'or.

D'une certaine manière, l'alchimie spirituelle tient tout entière dans cette autre injonction : « Fixe le volatil et volatilise le fixe. » Cette formule d'une grande profondeur découle du statut particulier de l'homme au sein de la Création et peut faire l'objet de multiples interprétations. Comme l'écrivait Louis-Claude de Saint-Martin, le Philosophe Inconnu, au XVIII^{e} siècle, la mission de l'homme consiste à continuer Dieu là où il ne se fait plus connaître directement. Fixer le volatil, dans ce cadre, consisterait à manifester sur le plan matériel, au cœur de la nature, un principe absolument libre, qui ne possède aucune dimension temporelle.

L'humanité est la porte ou la fenêtre par laquelle les plus hauts aspects de la divinité peuvent se révéler dans le monde. Il existe, dans les lois universelles, des potentialités infinies que l'homme et la nature objectivent progressivement. Mais comme l'Atalante fugitive du rosicrucien Michael Maier, cet esprit de liberté doit être fixé. Un esprit sans corps est comme un rien insaisissable. Cet esprit doit se fixer dans un corps. De par sa volonté et son imagination, il se présente alors deux corps à travers lesquels l'Esprit se connaît : la nature dans sa dimension invisible et spirituelle, et l'homme. Mais que l'on ne se méprenne pas : cette immense responsabilité dévolue à l'humanité ne porte pas en

priorité sur l'homme extérieur. Il lui faudra, avant d'atteindre cet état, volatiliser tout ce qui est fixe en lui, son attachement à la matière, à des intérêts grossiers, à une dimension restreinte de son être, afin de laisser une place plus importante à l'être intérieur, le seul à pouvoir servir à cette corporisation divine. Par la fixation du volatil, son âme pourra alors devenir le temple de l'esprit divin.

Fixer le volatil, selon une autre formulation, revient à rendre conscient en l'homme ce qui appartient à un domaine inconscient. C'est l'amener à exprimer consciemment, à objectiver même, un principe divin inconscient, qui sans cela resterait inconnaissable, peut-être même pour lui-même. L'omniscience se trouve généralement attribuée à la divinité, néanmoins on peut se demander si cette omniscience existe en soi ou si elle émerge grâce à l'action des créatures. Faudrait-il absolument séparer l'intelligence universelle de son économie, c'est-à-dire de ses créatures, tandis qu'une certaine conception panthéiste ne voit pas de différence entre la divinité et la Création ?

La notion même d'alchimie suppose une œuvre progressive, à l'image du travail réalisé au laboratoire. Combien de fois, en effet, l'artiste devra-t-il tour à tour cristalliser puis dissoudre les composants de sa matière, avant d'atteindre la production du plus simple embryon de la pierre philosophale ? Des centaines de fois, de l'aveu des pratiquants qui procèdent par distillation, putréfaction et autres opérations tout aussi simples que maintes fois et laborieusement répétées. *Solve et coagula*, ainsi se décline la règle d'or du labourant. Au cours de cette opération de régénération se produiront des progrès et des rechutes qui s'étaleront peut-être sur plusieurs incarnations. Mais peu importe, tant que l'objectif est gardé bien en vue !

L'alchimie des émotions

À ce stade, afin de revenir vers une dimension plus concrète, il convient de projeter de la lumière sur quelques obstacles à ce

développement. Examinons quelques précisions qui concernent la notion d'alchimie des émotions. Celles-ci, tout comme le mental, possèdent un caractère ambivalent. Elles demeurent utiles car sans elles, l'individu ne réagirait pas aux événements auxquels il se trouve confronté, et son appréciation des jolies choses de la vie resterait bien pauvre. Pourtant, les émotions se révèlent également des ennemis dangereux sur le sentier qui conduit à la paix et à la maîtrise.

L'émotion se présente comme le juge suprême de nos expériences et se traduit en joie ou en aversion. L'homme recherche ce qu'il aime, fuit ce qu'il déteste et teinte d'émotions comme la colère, la peur, la joie, l'affection, la plupart de ses instants vécus. Cette attitude provient des âges anciens où l'humanité ne s'exprimait que par des sentiments frustres, tandis que sa rationalité commençait à peine à émerger. Il n'est pas question ici d'amoindrir la dimension émotionnelle, qui distingue heureusement l'homme de la machine. Il s'agit seulement d'apprendre à la maîtriser en remplaçant attraits et aversions par l'acceptation ou l'acquiescement, face aux conditions et vis-à-vis de soi-même, y compris de ses propres défauts. Les bouddhistes appellent cela la pratique de l'équanimité. Elle consiste à cultiver une humeur égale quelles que soient les circonstances rencontrées, une attitude partagée par les anciens stoïciens de Rome.

Faudrait-il en déduire qu'une attitude passive et fataliste se révélerait, dans les situations adverses, plus juste que l'indignation, la révolte ou l'interposition ? La question se révèle d'importance, puisqu'elle a gêné bien des postulants à l'acceptation. En réalité, l'acceptation n'est pas synonyme de la résignation. Elle suppose plutôt de donner une réponse adéquate, avant tout rationnelle et même intérieure, à une situation considérée comme inacceptable, sans pour autant que l'émotion dévoyée en rajoute et finisse par couper sa victime des réalités de l'existence et de l'être profond.

L'émotion non contrôlée engendre la haine ou l'aveuglement, qui conduisent à diviser l'humanité. Certaines d'entre elles, si nous n'y prenons pas garde, deviennent même des habitudes psychologiques. Elles se mettent en mouvement sitôt que la personne se retrouve confrontée à un événement qui lui semble proche de la situation originelle qui les avaient vu naître. Ces réactions habituelles ont pu se déclencher au cours de la vie présente ou d'une incarnation antérieure, à l'occasion d'un traumatisme. Les hindous les appellent des *vasana* et des *samskara*, des traces et des empreintes d'anciennes incarnations. Stimulées par une situation différente que l'illusion ou l'habitude mentale conduit à considérer comme similaire à la situation originelle, elles ont de grandes chances de ne pas fournir de réponses adéquates. Un des outils pour se rendre maître de tels parasites de la paix pourrait être d'en rechercher la cause cachée. Une attitude irritable, par exemple, pourrait dissimuler une angoisse latente.

Un autre obstacle à la sérénité intérieure pourrait être le refus de sa propre faiblesse. Il s'agit d'une attitude finalement infantile, un vestige de l'époque où l'enfant réclamait et obtenait de sa mère, à grand renfort de cris et de pleurs, nourritures et cajoleries et en ressentait une sorte de toute-puissance. Les psychologues évoquent souvent cette toute-puissance de l'enfant. Paradoxalement, l'état adulte est celui de la prise de conscience de sa faiblesse intrinsèque, de ses limites et de sa mortalité. C'est aussi l'âge du don à travers une tâche professionnelle ou bénévole, l'éducation et l'entretien des enfants. L'enfance, quant à elle, grandit à l'ombre du jeu, du je et de la consommation. L'enfant reçoit et prend avant d'accéder, à l'adolescence, à une conscience des autres et de leurs propres besoins. Il construit ainsi progressivement sa personnalité, mais l'enfance reste la période de l'illusion de la toute-puissance. Ce n'est qu'à l'âge véritablement adulte que la personne découvre les vertus de l'échange, puis apprend à donner gratuitement dans la joie. Dans un processus de développement harmonieux, la vieillesse fait

encore progresser d'un pas, puisqu'elle correspond à un dépouillement total de la personne, qui la conduit à l'acceptation de sa transition.

D'une certaine manière, nos sociétés fondées sur la consommation représentent des obstacles à l'émergence de cet adulte véritable, à la fois fort puisque relativement autonome, tout en se sachant vulnérable. Pour cette raison, bien des adultes immatures de nos sociétés ont été qualifiés d'« adulescents ». Certains d'entre eux se mettent dans une colère disproportionnée lorsqu'ils nourrissent le sentiment que leurs désirs ne sont pas correctement comblés. D'autres deviennent de perpétuels insatisfaits. Pourtant, l'éternel paradoxe s'exprime ainsi à la manière taoïste : la force véritable découle d'un sentiment de vulnérabilité. L'eau est plus puissante que le feu, le féminin plus fort que le masculin. La négation triomphe sur l'affirmation.

Avant d'avoir réussi à fixer son volatil, c'est-à-dire l'esprit divin en lui, il reste à l'adepte encore bien du chemin à parcourir et maintes opérations fondamentales à regarder se dérouler dans sa conscience et même dans son corps.

Un des grands outils de l'art de l'alchimie émotionnelle consiste à pratiquer des visualisations. Puisque le but de l'homme consiste à manifester la divinité selon son cœur, visualiser des situations pacifiques, joyeuses, compassionnelles, fraternelles et envoyer ces pensées dans l'espace possèdent deux objectifs : le premier, aider l'humanité dans ses progrès et ses purifications ; le second, contribuer à la transformation de l'auteur de ces pensées, qui vont lui revenir comme un boomerang. Celui-là assume alors, au fur et à mesure des années, la nature des nobles pensées qu'il a émises. Bien des moines de toutes religions, au cours de l'histoire, n'ont possédé pour seuls outils que la prière et une méditation sur l'amour. Par cette méthode, ils ont fini par user les liens qui les unissaient à la colère et autres défauts de l'âme.

D'autres éléments que les pensées nourrissent également l'être intérieur. L'homme finit souvent par ressembler à son environnement. Selon qu'il aura su s'entourer d'un cadre culturel, décoratif, moral, humain, constructif et positif, ce milieu contribuera naturellement à son développement harmonieux. Tout est nourriture pour lui : les émotions vécues ou subies, les œuvres d'art rencontrées, les encouragements reçus ou donnés, les moments de joie, d'intimité, la confiance accordée ou celle dont il a bénéficié… Inversement, plongez un saint dans un environnement sordide et vous le verrez souvent déchoir peu à peu. Cela signifie-t-il qu'il faudrait fuir les zones défavorisées ? Probablement non, mais à la condition expresse d'être averti et de rester vigilant : la lumière doit rayonner de soi et contribuer, sans compromission, à la transmutation de l'environnement et non l'inverse.

Avant d'aller plus loin dans la description des étapes, il semble utile de préciser que le langage alchimique ne devrait pas faire l'objet d'un dogme. Au-delà de l'acceptation générale du sens des symboles, de nombreux ajustements demeurent possibles, qui dépendent de l'expérience de celui qui médite à leur sujet. Pour s'en convaincre, il suffirait de relever dans les vieux grimoires toutes les contradictions apparentes ou réelles qui s'y expriment selon les auteurs. En matière d'alchimie, un même mot peut désigner plusieurs phénomènes, et une même chose prendre maintes désignations. Tout dépendra du contexte recouvert par le langage. Pour ce qui concerne les étapes de l'alchimie spirituelle, elles dépendent également de multiples facteurs comme la prise de conscience de leur acteur, son histoire et sa sensibilité propre. Ce qui aura pu sembler évident, voire éloquent pour l'un ne le sera pas forcément pour l'autre. Il faut rappeler ici cette loi : plus on progresse sur l'échelle du vivant, plus la notion de liberté (le volatil) se révèle et moins la pensée mécaniste (ou fixe) s'avère efficace. Mais poursuivons.

Le premier mariage alchimique

Ayant subi bien des purifications coïncidant avec l'œuvre au noir, l'adepte — à ce stade, il mérite bien ce qualificatif — se retrouve symboliquement dans l'état de Marie, la mère de Jésus. Subis ou volontaires, ses travaux l'ont conduit à assumer une certaine « virginité » apte à le rendre réceptif à un nouvel influx spirituel. Cette virginité semble tout à la fois le produit d'un effort personnel et d'une grâce particulière. Elle rend la personnalité relativement transparente pour l'influx spirituel qui la traverse. Cette opération reçoit les qualificatifs d'œuvre au blanc, *albedo*, mais aussi premier mariage alchimique. Le principe soufre ou masculin s'y retrouve symbolisé par l'ange Gabriel, l'Esprit saint qui vient féconder, en s'unissant à lui, le mercure de la personnalité. Il s'agit, par ce baptême du feu, de recevoir un premier souffle de conscience cosmique qui conçoit dans le cœur de l'adepte une nouvelle personnalité. Cela correspond véritablement à un processus d'engendrement, une grossesse spirituelle. L'agent catalyseur de cette union reste toujours le désir mercuriel de celui qui cherche à se libérer.

Il existe de multiples désirs, et l'on peut affirmer que l'alchimie spirituelle consiste en leur contrôle et connaissance. Tout d'abord, sans le désir divin de se manifester ou se connaître, il n'y aurait rien, pas le moindre univers. La nature entière peut être considérée comme un fruit de ce désir. Par ce premier désir, le rien devient quelque chose, alors le désir change de nature et s'inverse pour ne pas rester enfermé dans ce quelque chose par trop limité. En réalité, l'inversion se révèle comme la condition de son accomplissement. Elle conduit, aux niveaux macrocosmique et microcosmique, à un désir pour l'amour, celui qui aspire à manifester le divin dans ce qu'il est réellement dans son couronnement ou sa quintessence. Ajoutons-y le désir dévoyé, celui des hommes et des êtres déchus qui ont orienté leur avidité vers le néant, dont l'ego se trouve être l'antichambre. Pour les bouddhistes, le désir dévoyé se place à l'origine de toutes les souffrances. Il s'agit d'une de leurs quatre nobles vérités.

Toutes les formes de la Création visible et invisible se désirent également les unes les autres. Sans ce phénomène, il n'y aurait nulle cohésion universelle. Enfin, nous avons largement insisté sur ce fait que le désir reste l'agent du progrès et de la régénération du genre humain, raison pour laquelle le Philosophe Inconnu, Louis-Claude de Saint-Martin, avait titré l'une de ses œuvres : *L'Homme de désir*. Par conséquent, que le désir soit le résultat d'un don que l'on qualifiait jadis de grâce ou qu'il soit cultivé, l'important consiste à savoir qu'il demeure nécessaire de le contrôler et de l'orienter.

La naissance de l'enfant alchimique et les régimes de l'œuvre

Dans les mythes arthuriens, la naissance de l'enfant alchimique évoqué plus haut se trouve personnifiée par Galaad, le fils de Lancelot, chevalier serviteur du roi Arthur. En fait, il s'agit d'un fils spirituel. Matériellement, Lancelot et Galaad demeurent indissociables — Galaad est le nom de baptême de Lancelot —, comme sont uns l'identité présente de l'adepte et l'embryon de sa nouvelle personnalité. Car il s'agit à l'origine d'un simple embryon dont le germe se trouvait déjà présent dans l'âme, et qui ne demandait qu'à être réveillé.

Au XVI^e^ siècle, dans son *Alchimie*, Paracelse affirmait pouvoir produire un *homonculus*, la réplique en plus petit d'un être humain, avant les procédés modernes de clonage. Zozime de Panapolis, l'un des tout premiers alchimistes occidentaux, évoquait déjà ce personnage. La recette en est simple : prendre de la semence humaine, la laisser en putréfaction pendant quarante jours dans un vaisseau bien fermé. On voit alors apparaître une forme vaguement humanoïde. Il faudra par la suite la nourrir pendant quarante jours de sang humain ou du sang des philosophes avant de voir apparaître un petit enfant.

Arrêtons là toute folie superstitieuse ou toute tentation d'apprenti-sorcier de cloner un être humain. L'évidence symbolique s'impose d'elle-même, et il faudrait vraiment

conserver un esprit plus qu'enfantin pour croire en la réalité physique de l'*homonculus*. Ce dernier correspond à la nouvelle personnalité de l'adepte, et comme lui, arrivée à ce stade, elle va devoir recevoir pour survivre une nourriture bien réelle : le sang des philosophes ou encore leur vin.

Durant cette période, nous pouvons constater l'utilité de suivre une véritable voie spirituelle. La nourriture nécessaire au développement du « nouveau-né » se décline en effet en connaissances nouvelles et renouvelées, en participation à des rites symboliques dont l'objectif consiste à affermir l'homme intérieur. Les Rose-Croix, tenus depuis de nombreux siècles pour des savants dans la connaissance de l'art de l'alchimie spirituelle, ont largement pu constater à quel point l'utilisation persévérante des symboles et des rituels constitue un levier puissant en faveur de l'évolution humaine. Avec les initiations, ils représentent un moyen efficace pour mobiliser les forces lumineuses du subconscient. Celles-ci apposeront progressivement leurs sceaux sur la personnalité consciente conduite à son épanouissement.

La nourriture se compose également de prières, d'actions qui amèneront l'homme extérieur, tout tourné sur son égoïsme, à lâcher prise progressivement ; mais également de méditations et visualisations diverses… Ces techniques, déclinées à la lumière de l'alchimie, correspondent d'ailleurs soit à des étapes particulières de la transmutation, comme le mariage pour la méditation, soit à des outils de purification, de solution, de coagulation… Tout dépendra alors de la manière de les utiliser et du contexte de leur utilisation.

La liste pourrait devenir très longue des besoins de l'homme intérieur que le monde — comment le qualifier ici, autrement que de profane ? — néglige. Les résultats de cette « carence alimentaire » se déclinent le plus souvent en termes d'insatisfaction, de conflits internes et extérieurs, de recherche effrénée de plaisirs éphémères et d'angoisses les plus diverses. Plus simplement, la pâte humaine ne se développe pas à la

hauteur de ses possibilités. À un niveau plus collectif, les carences engendrent la guerre en raison de l'aveuglement des dirigeants et de la multiplication des conflits individuels.

L'homme ne se nourrit pas seulement de pain. Aujourd'hui, il existe sur notre planète un milliard d'habitants sous-alimentés physiquement. Pourtant, combien plus nombreuses sont les populations sous-alimentées spirituellement, dont on ne parle jamais. Nous négligeons également le fait que la malnutrition spirituelle des uns engendre la sous-alimentation physique des autres. Inversement, aucune créature spirituellement développée ne se satisfera de la misère des autres sur quelque plan que ce soit. Elle voit les liens qui conduisent aux catastrophes collectives, là où les autres se satisfont d'une cécité insouciante. Que ceux qui ne verraient aucune conséquence à l'absence de spiritualité ou à sa pauvreté se souviennent du lien qui unit la nourriture des uns à celle des autres. Il existe par conséquent deux types de charité, spirituelle et matérielle, qui ne s'excluent nullement.

Le petit homme, l'*homonculus*, de nature hermaphrodite (union d'Hermès et d'Aphrodite) ou plutôt androgyne, est également appelé rebis, c'est-à-dire chose double (et peut-être même deux fois double), dans les traités alchimiques comme l'*Azoth*, publié en 1659 par Basile Valentin. Les traités qui évoquent le rebis sont plutôt consacrés à la voie dite humide, celle des verreries et des cuissons plus longues. Il est le symbole de l'être intérieur, à la fois soufre et mercure. Du point de vue de l'âme, il se situe au carrefour du subconscient et de la conscience objective. Il fut souvent assimilé à la nature du Rose-Croix ou à celle du Christ. La rose sur la croix, en effet, se situe sur un lieu de tension entre le haut et le bas, entre le matériel et le spirituel, ce qui justifie l'existence de l'œuvre alchimique, qui tend à faire triompher l'un sur l'autre, ou tout au moins à réaliser un équilibre.

La pierre philosophale se retrouve également souvent comparée au Christ. Les associer démontre une pensée non pas religieuse

au sens institutionnel, mais globalisante. La religion ne s'occupe que de la lettre des textes dits sacrés. L'alchimiste spirituel en transpose l'esprit dans l'ensemble des phénomènes d'expression de l'être. Comme intermédiaire, le rebis peut donc assumer les caractéristiques des deux mondes, matériel en tant qu'embryon de la pierre, spirituel en tant que philosophal.

Le développement de notre *homonculus*, le germe de la pierre, va à présent suivre une progression que l'alchimie opérative connaît sous le terme de régime. Ce sont les régimes de Mars, Saturne, Mercure, Vénus, Jupiter, Lune, enfin celui du Soleil. Eyrénée Philalèthe, dans son *Entrée ouverte au palais fermé du roi*, décrit la série de ces régimes. Ces planètes du système solaire, connues des Anciens depuis l'époque chaldéenne, possèdent, selon les artistes, leurs reflets dans les métaux : Mars pour le fer, Vénus pour le cuivre, Jupiter pour l'étain, Saturne pour le plomb, la Lune pour l'argent, enfin le Soleil pour l'or.

Le monde traditionnel, porteur d'une vision unificatrice de l'univers, associe à un même symbole un métal dans la terre, une planète dans le ciel, et une caractéristique psychologique pour la conscience. Par exemple, le point dans le cercle ⊙, que l'on retrouve sur bien des cartouches de pharaons d'Égypte, signifie l'or, le Soleil, le cœur et la volonté. Le métal n'est pas influencé par la planète, comme le croyaient les souffleurs du Moyen Âge. Métal, planète et caractère représentent pourtant la transposition du même facteur sur un plan différent, selon le principe de correspondance.

Le langage, pour ce qui est du français tout au moins, a conservé des traces de ces affinités. Ne dit-on pas d'une personne dotée d'une forte autorité qu'elle a une poigne de fer, associant ainsi la force morale et le métal ? De même, celui qui fait preuve de générosité possède un cœur d'or. Dans le même ordre d'idées, une maladie désignée sous le nom de saturnisme provient de l'ingestion de plomb. Elle produit des troubles du psychisme et du langage graves. Les enfants, que selon la légende, Saturne, le

temps, la vieillesse, déteste, sont plus particulièrement exposés à ces ravages.

Avec ce qui précède, il devient naturel d'exposer qu'à ce stade, la nouvelle personnalité va développer progressivement en elle les vertus supérieures de l'âme. Au régime de Vénus, associons la tolérance et les facultés relationnelles. Vénus représente en effet la capacité humaine à entrer en contact avec les autres. C'est elle qui tisse les fils d'une société complexe. Au régime de Saturne, attribuons sans difficulté la prudence, la tempérance, le silence et l'étude. Une des cartes du tarot, nommée l'Hermite avec un H majuscule, représente en effet le vieillard Saturne qui éclaire un chemin. Il symbolise le philosophe alchimiste ou hermétiste qui a progressé jusqu'au seuil de la sagesse et peut servir de fanal pour les autres chercheurs. Il demeure difficile toutefois de rencontrer un tel personnage, car il se cache derrière le manteau de l'humilité et ressemble à l'homme le plus commun qui soit.

Avec Mars, nous rencontrons la force intérieure et la détermination à agir. Mars est un dieu guerrier, et l'exploitation du fer a permis de produire les armes qui ont conduit à la guerre systématique. Avec Mars, nous découvrons que l'absence de culture des vertus conduit l'homme à manifester les vices qui leur sont associés. La nature a horreur du vide. Les vices ne sont pourtant pas toujours l'opposé des vertus, ils représentent aussi leur outrance. Ce que nous appelons l'acte démoniaque pourrait être considéré ici comme l'exagération de l'œuvre divine. Par outrance, il ne faut pas entendre un excès de bien mais plutôt une part d'ego venant se surajouter à ce bien et souiller l'œuvre en cours. Dans le symbolisme, la justice se trouve représentée par le symbole de l'épée. L'arme tranchante possède en effet la faculté de couper ce qui outrepasse la juste voie. Ainsi, l'excès de détermination est la guerre, celui de la communication le verbiage et les commérages, celui de la tempérance l'avarice…

Pour Jupiter, la vertu associée pourrait être le discernement et l'autorité. Mais trop d'autorité conduit à la dictature. Un excès de

discernement ou d'analyse engendre l'intellectualisme et l'esprit critique destructeur. À Mercure, attribuons l'écoute et le don de soi ou le service. Mais Mercure fut aussi considéré dans l'Antiquité comme le dieu des voleurs. À l'Argent, tout comme la vierge Marie ou la Pietà penchée sur son fils mourant, ira la compassion, et enfin à l'Or la générosité et l'intelligence du cœur.

Un des principaux outils de l'alchimie des vertus consiste à remplacer les défauts par leurs qualités correspondantes plutôt que de s'y opposer de front. Le cerveau ne peut en effet s'intéresser à deux choses en même temps. Focaliser son attention sur les qualités permet à ces dernières de prendre plus de place dans la personnalité, à tel point qu'il ne restera plus de disponibilité pour l'expression des défauts.

Histoire ou légende, la vie d'un des docteurs de l'Église illustre ce labeur visant à dépasser les imperfections de son caractère. Il s'agit d'Isidore de Séville, dont le prénom vient de la déesse Isis et signifie « don d'Isis ». Il vécut de 560 à 636 de notre ère. Avant d'être reconnu docteur ou savant par l'Église, il fut un gamin facétieux, chahuteur et fugueur, jusqu'au jour où, lors d'une de ses escapades, lui arriva l'aventure suivante. Après plusieurs jours d'errance dans la plaine d'Andalousie, exténué, Isidore de Séville s'arrêta près d'un puits pour se désaltérer et goûter la fraîcheur de l'ombre. Tandis qu'il reposait assis au bord du réservoir, son regard fut attiré sur la margelle par une entaille creusée par la corde du seau. « Comment une pierre si dure peut-elle avoir été ainsi entamée par quelques brins de chanvre assemblés ? » s'interrogea-t-il. Une paysanne qui venait puiser de l'eau lui fournit la réponse : « C'est tout simple. Malgré sa faiblesse, la corde plusieurs fois remplacée a fini, à la longue, par user la pierre. »

Convaincu par ce qu'il avait vu, le jeune fugitif tira un enseignement de l'événement. Cette réflexion et cet engagement devinrent sa règle de vie : « Malgré mon esprit rebelle et volage, l'étude finira bien en moi par creuser son sillon. » Et il en fut

ainsi, ce qui le conduisit à devenir l'un des esprits mystiques et savants les plus brillants de son temps. Plutôt que de s'opposer à ses défauts, il consacra toute sa vie à l'étude avec une persévérance sans faille. Il ne restait plus de place en lui pour l'esprit déviant, mais il ne s'agit que d'un exemple.

Un autre moyen consiste à s'accepter tel que l'on est avec humilité et… avec ses imperfections. Le propre d'un défaut est souvent de rester ignoré, voire nié. Il peut même se cacher derrière les plus louables intentions. Projeter de la lumière, ou simplement prendre conscience de ce dérèglement, surtout dans les moments où il se lie aux meilleures intentions, permet de mieux le maîtriser sans qu'un besoin de s'y opposer devienne absolument nécessaire. De manière imagée, les animaux des ténèbres perdent leur capacité à nuire du simple fait que la lumière les éclaire.

Mais que l'on ne s'y trompe pas. Lorsqu'il est question pour l'homme d'atteindre la maîtrise des vertus, il ne s'agit ni de morale laïque ni de morale religieuse. Celles-ci ne font que recouvrir des valeurs décrétées par l'humanité animale, pour l'humanité animale. Pour l'individu, tant que leur forme se cantonne à une lettre, il ne s'est rien produit d'important. Il s'agit plutôt de conforter l'homme dans sa fonction fondamentale de hérault, de porte-parole pour la divinité dans le monde. C'est à ce prix qu'il devient véritablement homme-dieu, parfait intermédiaire entre le domaine indéterminé et libre des sources de ce qui est et celui du déterminisme absolu de la nature. Ceux qui en douteraient devraient se souvenir que l'Homme digne de ce nom reste encore à venir. Ses potentialités ne sont pas encore connues.

Un deuxième mariage alchimique

À la suite du régime des planètes, un deuxième mariage alchimique se profile à l'horizon. Celui-ci peut être symbolisé par une croix, raison pour laquelle il fut souvent mis en relation avec

la crucifixion. Cette union ultime du soufre et du mercure autorise la production de la pierre qui transmutera les métaux en or. La pierre, ici, correspond au rebis parvenu à l'état adulte. Il s'agit chez l'homme de rétablir sa situation immortelle première.

Le nom hébreu que l'on peut rapprocher le plus de celui du rebis est celui de Jésus, ou plus précisément, en hébreu, Ieshouah. Ce terme correspond à ceux d'Adam et Ève réunis par le feu du désir et recouvre l'état naturel de l'homme. Selon la Genèse, Dieu les créa mâle et femelle, c'est-à-dire androgynes. Grâce à cette situation particulière qui unissait Adam, l'époux, à la sagesse ou pensée divine, l'épousée, l'humanité se trouvait capable de régénération éternelle. Par le feu du désir et de l'amour qui les unissait, l'époux et l'épouse se fécondaient et se recréaient mutuellement et perpétuellement en *une seule* créature. Ici se trouve le véritable secret de l'immortalité. Nul n'est immortel sans cet androgynat spirituel.

L'homme a perdu cet état originel. Il doit donc le reconquérir en manifestant consciemment les pouvoirs représentés par la lettre hébraïque *shin*, qui désigne le feu du désir et de l'amour. Mais comment faire ? Répondre à cette question passe par l'examen du deuxième mariage et de la crucifixion, qui correspondent à la troisième phase du labeur désignée par les termes d'œuvre au rouge ou *rubedo*. Au centre de la croix se situe le médiateur de l'œuvre. Les deux segments horizontaux de celle-ci symbolisent la partie mâle et la partie femelle de l'âme, l'*animus* et l'*anima* que le psychanalyste Carl Gustav Jung a porté à la connaissance du public. La phase la plus simple de l'opération consiste par conséquent pour chaque homme à réaliser la partie féminine de son être et pour chaque femme à réaliser sa dimension masculine. Mais que l'on ne s'y trompe pas : le phénomène se produit sur le plan spirituel et invisible, et n'a rien à voir avec les aventures de l'être extérieur matériel. Il en sera de même lorsqu'il sera question de faire disparaître l'ego. À ce stade, le danger viendrait de confondre les plans. Par homme et femme, il faut entendre des

manières différentes d'être au monde : à l'homme l'activité, la force, la détermination, la construction, le feu, le soufre, le fixe ; à la femme la douceur, l'appréciation, la relation, la conservation, l'adaptation, l'eau, le mercure, le volatil.

La seconde étape de l'œuvre consiste à unir de manière indissoluble la personnalité à la sagesse divine, que représentent les deux segments verticaux de la croix, le haut avec le bas. Et cela ne peut être réalisé que par le principe de la crucifixion. L'amour de l'âme pour la sagesse doit devenir exclusif. Elle doit se débarrasser de son principal concurrent : l'amour et le souci de soi. Lorsqu'on aspire à la possession de la pierre, le ménage se doit d'être radical. Chez les plus grands mystiques, il se solda par le sacrifice ultime : Jésus crucifié, Gandhi et Martin Luther King assassinés en raison du service qu'ils rendaient à l'humanité... Le soufi al-Hallâj, qualifié aussi de Christ de l'islam, fut assassiné et supplicié de même en 922. On l'accusait de s'identifier à Dieu. Et tant d'autres inconnus qui connurent le même sort…

Avec ces personnages historiques, nous voilà confrontés aux illustrations les plus extrêmes de l'alchimie spirituelle. Sans aller jusqu'à de telles situations qui ne peuvent dépendre que d'une mission cosmique particulière à remplir, il reste néanmoins que la condition spirituelle au rétablissement de l'androgynat passe par la subjugation pure et simple du moi extérieur. Cette étape est souvent désignée par les termes de « mort du vieil homme ». La naissance du nouvel homme passe par la disparition de son père, tout comme le grain doit pourrir dans la terre afin que le germe puisse s'élever. Les textes représentent d'ailleurs souvent le vieil homme comme un vieux roi (le soufre) qui doit littéralement fondre dans les bras de sa belle, se liquéfier et même disparaître, avant de ressurgir totalement transfiguré. La mission du Christ fut probablement de montrer le chemin de sa régénération à l'humanité et d'en assumer physiquement le symbole.

Permettez-moi d'insister ici : cette disparition radicale du moi se produit sur le plan spirituel. Bien évidemment, l'ego de

l'individu social continue d'exister, mais sous haute surveillance. Comme l'avait déclaré al-Hallâj sous la forme d'un ultime enseignement à ses derniers disciples, qui sonnait comme un avertissement : « Si tu n'asservis pas ton moi, c'est lui qui t'asservira. » Il ne peut en être autrement. Dans une société complexe, le moi reste utile à l'homme social. S'il ne s'agit pas de prôner une quelconque dépersonnalisation, une sublimation spirituelle s'impose pourtant, de l'ordre de la volatilisation.

Si l'on tient à comparer alchimie spirituelle et alchimie de laboratoire, il suffit de se tourner vers l'alchimiste Cambriel, qui écrivait ce qui suit dans son *Cours de philosophie hermétique ou alchimique en dix-neuf leçons* :

> L'enfant métallique se nourrit dans le ventre du mercure qui est sa mère, sa propre terre ; de ce même mercure qui a servi à sa formation. […] Il ne peut se rendre visible qu'après avoir ôté à son père toutes ses forces, et l'avoir fait succomber, en lui enlevant toute sa vertu prolifique et s'en être emparé. […] Il faut enfin qu'il devienne principe de lui-même ; qu'il rentre dans la matrice minérale, pour s'y nourrir du même sang menstruel dont il a été formé ou bien de ce même sang qui l'a détruit pour en faire un autre lui-même, et qu'il y croisse en force et en vertu, ce qui nous préparera la deuxième naissance de l'enfant métallique hermétique. Voilà le seul moyen pour parvenir à posséder cet enfant désiré ; lequel se présentera plein de force, de vertu et avec une joue toute blanche et l'autre rouge. […] Pour parvenir à la fin de l'ouvrage hermétique, il faut que le philosophe labourant sache faire deux mariages, et que de ces deux mariages il ne soit produit que deux naissances et un seul enfant.

En réalité, l'homme provient des ténèbres de la conscience. Avec l'émergence de la culture, les progrès spirituels, la transformation des corps, des âmes et des esprits, il accéda au cours de l'histoire à la notion de personne, il se constitua un ego. Le stade suivant passe par une sublimation de ce moi, qui va devoir progressivement accepter sa place de simple fonction pour donner la primauté à une conscience cosmique. Ici nous pourrions paraphraser la *Table d'émeraude*, qui décrit un tel processus de distillation-sublimation de la personnalité :

> Il monte de la terre au ciel, et derechef il descend en terre, et il reçoit la force des choses supérieures et inférieures.

Ajoutons-y : Il fait cela maintes fois, jusqu'à ce que le petit moi laisse la place à plus grand que lui.

La pierre philosophale

Le désir de l'homme pour Dieu, c'est-à-dire le désir transformé en lumière et non le désir égoïste qui se transforme en feu dévorant, appelle sur la créature la grâce divine qui est la Sophia ou Sagesse avec laquelle il s'unit. Cette sagesse est aussi la foi, un don, une gratification spirituelle reçu par la créature. La foi se retrouve attirée par le désir, car le désir intérieur ne vise à réaliser qu'un principe inconnaissable que seule la foi donne à pressentir. Je désire ce qui est inconnu, voire inconnaissable, et je finis par croire que cet inconnu recèle un principe accessible par le sentiment. Cette foi nourrit l'imagination de l'homme. Parce que l'homme croit, il imagine Dieu (il ne l'invente pas), qui est aussi une projection de ce qu'il possède de meilleur. Mais cette imagination, parce qu'elle nourrit spirituellement la créature, devient aussi productrice d'un corps glorieux. L'homme n'est que ce qu'il pense et ce qu'il imagine. S'il pense comme un démon, il devient un démon. En d'autres termes, par son union à la grâce, à la sagesse, l'homme s'engendre sur le plan spirituel, selon la nature de son imagination. Par son désir, sa foi et son imagination, l'homme se dote d'un corps spirituel qui devient le temple dans lequel Dieu peut habiter. Il devient alors non pas Dieu, mais sa parfaite image. Grâce à cette substance invisible, il accède à l'immortalité. Par le mariage alchimique, les quatre branches de la croix se retrouvent unies en un être double doté d'un corps glorieux appelé parfois quintessence.

Ce corps glorieux est la véritable pierre philosophale, dont les souffleurs recherchent le reflet dans l'univers métallique. En réalité, ce qui motive la quête des opératifs les plus nobles consiste en cet or spirituel, ce corps paradoxal dont nous allons à présent envisager la nature, dans la limite du possible. Pour la suite, il conviendra, pour celui qui veut comprendre, de

développer trois qualités essentielles : une saine capacité de raisonnement, une forte intuition touchant ce qui concerne le « monde spirituel », enfin une vraie capacité à imaginer juste dans ce domaine. Sans ces trois facultés, ce qui va suivre paraîtra probablement abscons.

Revenons à notre corps glorieux. Bien des auteurs admettent que le Christ serait apparu à ses disciples, après sa résurrection, dans cette chair spirituelle assimilée à un corps de lumière. Saul de Tarse, l'apôtre Paul du Nouveau Testament, fait d'ailleurs référence à ce corps de résurrection dans l'une de ses lettres (première épître aux Corinthiens 15,44). Nul doute que le pain consommé par les chrétiens lors de la messe constitue un rappel symbolique de cette quintessence qui constitue le « corps du Christ ».

En fait, l'être spirituel ou intérieur de l'homme est constitué, comme l'homme extérieur, d'un corps, d'une âme et d'un esprit. Les trois ensemble représentent son sel, son mercure et son soufre. Le sel y occupe la fonction du corps glorieux, l'œuf de cristal, mais aussi celle de la pierre qui protège et renferme l'esprit et l'âme de l'être spirituel. Il tient lieu de synthèse de l'être régénéré, raison pour laquelle ce dernier se retrouve désigné tout entier en tant que pierre philosophale. Son âme véritable est la sagesse divine ou la nature éternelle. Quant à son esprit, il est le Christ, le cœur de la divinité. L'ensemble forme l'homme-dieu ou la manifestation divine réalisée selon sa quintessence, son cœur ou son amour.

En réalité, la chair spirituelle constitue le substrat d'un monde invisible qui correspond au corps de manifestation de la divinité. Monde de lumière s'il en est, sa nature reste tout à fait paradoxale. Dans ce domaine, il n'existe ni temps ni espace. L'unité absolue y reste la règle, et pourtant il correspond à l'expression spirituelle du néant suressentiel des origines. Ce royaume est celui des modèles à l'origine de notre propre nature. Pour Spinoza, il s'agit d'une nature naturante, pour Boehme de la

nature éternelle, pour le Maître des maîtres du royaume des cieux. Tout comme notre corps physique est formé des éléments de la terre et appartient à la nature terrestre, le corps glorieux appartient au Royaume et se trouve formé par sa substance autrement appelée élément saint, quintessence…

La matière subtile qui le constitue concilie en effet l'inconciliable : le principe de manifestation qui définit un cadre et des limites sans lesquels elle se dissoudrait totalement, avec la liberté absolue sans laquelle la divinité n'aurait aucun sens. L'essence lumineuse conjugue la gravité et la légèreté, le fixe et le volatil, le tangible et la liberté par définition insaisissable. Selon des auteurs comme Jacob Boehme, ce domaine interpénètre le nôtre, et l'homme lui-même, dans son état de perfection, possède la faculté de les manifester tous deux grâce à ses deux corps. Il fait même coïncider sa matière subtile avec une mer de cristal dont il est question dans l'Apocalypse de Jean (Ap 22,1). La particularité de cet océan de cristal (ou de chrystal) consiste à laisser parfaitement passer la lumière. Au XIII^e^ siècle, l'alchimiste Roger Bacon, surnommé le « docteur admirable », utilisait la même analogie dans son deuxième *Traité sur la teinture et l'huile d'antimoine* :

> Car vous devez savoir que toutes créatures à la fin des temps, au temps du jugement dernier, doivent devenir un verre ou une belle améthyste. [N.D.L.R. : un cristal de quartz violet]

Ceci signifie probablement que la créature régénérée est censée laisser passer la lumière sans lui opposer le moindre obstacle. Le philosophe néoplatonicien Plotin, dès le III^e^ siècle après J.-C., envisageait déjà l'existence d'une telle matière constituant le corps du monde spirituel. Dans son *Ennéade* II, livre 4, compilée par Porphyre, son disciple, il affirme :

> La matière des intelligibles est toujours identique. […] Là-haut, la matière est toutes choses simultanément et possédant toutes choses, elle ne saurait se transformer […] elle est placée dans d'autres conditions que la matière sensible. […] Notre monde est l'image du monde intelligible ; or, il est composé de matière et de forme ; donc il doit y avoir aussi là-haut de la matière. […] Dans le monde

> intelligible, la matière est l'être, car ce qui est au-dessus d'elle (l'Un) est regardé comme supérieur à l'être […] dans le monde sensible, elle est le non-être.

Ceci conduirait à considérer que la matière, ou plutôt le principe de corporisation reste relatif et qu'il peut exister une réalité capable de transcender les notions spatio-temporelles.

Une précision importante, cependant, mérite d'être apportée à propos du corps relatif. Pour l'inconscient, une pensée est un corps. Pour une pensée, une parole devient un corps. Pour la parole, l'action devient un corps. Le corps est ce qui donne une limite aussi spirituelle soit-elle. Dans ce cadre, notre matière terrestre devient un corps non pas tant en raison de sa dureté, mais parce qu'elle constitue une limitation extrême pour l'esprit, une sorte de prison. La quintessence, la pierre philosophale est un corps paradoxal beaucoup plus subtil, qui se révèle tout à la fois translucide, fluide, solide, rigide et lumineux.

Cette sublime essence qui sustente le royaume des cieux est censée guérir notre univers dans lequel ne règnent que conflits et temporalité qui conduisent à l'impermanence. Si l'en haut concilie l'unité et la multiplicité, l'en bas reste le théâtre dans lequel les éléments, en s'opposant les uns aux autres, produisent vieillissement et mort. Les cellules vivantes s'y développent selon un cycle. Les forces créatrices agissent en leur sein jusqu'à atteindre un apogée à partir duquel elles s'épuisent. À la suite, acidité, oxydation, radicaux libres, agressions les plus diverses des éléments les uns sur les autres auront raison de l'être vivant, qui déclinera peu à peu. Nous pouvons seulement espérer retarder le processus grâce à la connaissance de certains remèdes à la fois matériels et spirituels. Néanmoins, l'immortalité sur notre plan d'existence reste impossible. La guérison ultime et générale de notre univers se trouve par conséquent reportée à la fin des temps. Rien n'empêche pourtant d'envisager une guérison particulière qui serait dévolue à quelques êtres avancés.

Des auteurs comme le célèbre alchimiste Eugène Canseliet ont rapporté des rencontres fabuleuses avec des immortels habillés

en tenue de leur époque respective. Canseliet affirmait s'être rendu pour cela dans un château en Espagne. Il y avait rencontré le non moins célèbre Fulcanelli, son maître en alchimie, tout à fait rajeuni alors qu'il était âgé de plus d'un siècle. J'ai cru dans un premier temps, avec un scepticisme marqué, que Canseliet avait vraiment situé ce château quelque part sur notre terre. Et puis je me suis souvenu du château mythique du Graal, demeure de verre invisible censée symboliser le royaume. Pourquoi ne pas envisager alors que les auteurs précédemment cités aient pu parler de l'état des immortels revêtus de l'élément subtil sous la forme d'un corps glorieux ? Des êtres de toutes les époques, de toutes les cultures, de tous les continents accèdent à cet état situé hors du temps, car ils ont trouvé leur pierre.

Depuis l'aube des civilisations, deux conceptions de l'immortalité ont coexisté. La première, proche d'une idée panthéiste, considère l'homme comme un composant de la nature, et plus encore un assemblage provisoire d'éléments naturels. Ce fut le choix des stoïciens à Rome, mais aussi des épicuriens, des religions de la nature, et finalement de la science moderne. Dans ce cadre, l'homme, qui n'est pas différent de la nature, est considéré comme immortel en essence parce qu'à sa mort, les substances qui composent son corps ne disparaissent pas mais se disséminent parmi l'eau, la terre, l'air, et même l'énergie universelle. Le Noûs, c'est-à-dire la grande intelligence universelle, concept formulé par le philosophe grec Anaxagore, reçoit également son âme. L'ego humain, sa prise de conscience de lui-même restera finalement le seul principe à protester contre cette notion d'immortalité.

La seconde approche démarre avec une conception de l'homme originellement transcendant à la nature. Elle constitue la « voie des immortels » et fut pratiquée en Chine dans les milieux taoïstes, dans le monde musulman, qui reprend puis développe les thèses alchimiques, enfin au Tibet, dans le tantrisme ou « véhicule de diamant », et même dans sa version indienne. Ce fut

également le choix des religions monothéistes et le pari de l'Égypte antique. Cette approche vise à restituer à l'homme individuel ou collectif un corps subtil inaltérable qui lui permet de jouir d'une relative immortalité. Ce fut la voie suivie par l'*ars magna* de nos alchimistes qui convoitaient la pierre.

La raison, dans la plupart des cas, jettera son dévolu sur la première voie. Elle s'appuiera sur l'observation d'un monde qui témoigne d'une permanence de l'être, soutenue par l'impermanence des phénomènes et créatures. L'autre sera la voie d'une folle sagesse que seules l'intuition et la foi défendent.

Il existe une image assez connue qui illustre symboliquement la nature du royaume invisible. Il s'agit de l'arcane ou de la carte 21 des jeux de tarot. Elle présente un personnage androgyne entouré d'une sorte d'œuf appelé la couronne des mages, lui-même encadré par quatre figures associées aux évangélistes : le lion de Marc, le taureau de Luc, l'ange de Mathieu et l'aigle de Jean. Le personnage androgyne représente l'état de l'alchimiste arrivé à la fin de sa quête, véritable image manifestée de Dieu sur le plan spirituel. Quant à la couronne, elle symbolise deux choses : d'une part, l'œuf qui a permis la conception, l'éclosion, puis la croissance de l'androgyne ; i*n fine*, le corps paradoxal dont ce personnage se trouve désormais revêtu. Les modèles pacifiés des quatre éléments qui forment notre monde entourent cette sublime quintessence qui les ramène à l'unité. Car ce domaine concilie la notion d'unité avec la multiplicité des créatures.

Comment serait-ce possible alors que sur le plan matériel, le multiple s'exprime en contradiction avec l'unité ? Les corps solides s'y entrechoquent, et leur interpénétration semble impossible sans une destruction de leur nature moléculaire. Seule la fluidité de plus en plus importante des liquides puis des gaz autorise une certaine interpénétration. Il existe pourtant, par analogie, un domaine situé à la limite du monde matériel, dans lequel règne une unité relative qui ne remet pas en cause la diversité : celui des ondes. Plusieurs fréquences porteuses

d'émissions radio peuvent en effet coexister dans un même espace sans se gêner. Le phénomène d'interférence n'y apparaît que pour des fréquences voisines. De même, nous pouvons symboliquement et analogiquement associer au monde spirituel une telle hyperfluidité, les myriades de créatures spirituelles les plus diverses n'y entrant plus en contradiction avec le principe de l'unité divine. Les possibilités de création non liées au temps ou à l'espace s'y révèlent également sans limites.

Multiplication et transmutation

Tout comme la pierre des opératifs doit subir à ce stade une multiplication de ses pouvoirs, de même l'alchimiste spirituel doit renforcer sa nature par un contact régulier avec les forces cosmiques. À compter de cette réalisation, il deviendra lui-même une véritable pierre transmutatoire. François Rabelais, bien connu pour ses œuvres facétieuses, affirmait au XVI^{e} siècle que le véritable homme de la Renaissance se devait d'être à la fois prêtre, médecin et avocat. Cette assertion signifie que l'alchimiste réalisé, l'homme de la renaissance, celui qui est re-né va se comporter dès lors comme une véritable médecine universelle. Il sera d'une certaine manière un prêtre censé guérir l'esprit et l'âme humaine, fonction que l'on peut rattacher ici au soufre. Il pourra également tenir le rôle d'un médecin qui soigne les corps physiques. Son emblème se trouve être le caducée de Mercure. Enfin, en tant qu'avocat, il opérera sur le sel, ou corps de la collectivité sociale, afin d'en extirper les maux.

Il contribuera ainsi à une œuvre plus ou moins visible de régénération de l'humanité. Il œuvrera à créer les conditions d'une véritable fraternité humaine, qu'il guidera jusqu'à son état de perfection lumineuse symbolisée par l'or. Il en extirpera les obstacles et les impuretés que sont l'ignorance, l'injustice, la boulimie, eux-mêmes rejetons de l'égoïsme et de l'obscurantisme.

8

Le chemin initiatique des règnes, du minéral à l'humain

par Philippe Heckmann

Unité de la Création

L'alchimie spirituelle étant établie, quelle relation entretient-elle avec l'alchimie minérale : une relation analogique, métaphorique, structurelle ou simplement verbale ?

Le terme commun d'alchimie implique en fait une relation beaucoup plus profonde, « d'êtreté » peut-on dire, qui est supposée depuis toujours dans l'histoire et la réalité même de l'alchimie.

L'unité de toute chose, en toutes choses, est l'affirmation majeure à laquelle renvoie le mot alchimie, *al-kimya*, chimie du divin, science même de la Création. Ce socle conceptuel est l'axe à partir duquel s'écartent les « voies d'erreur » telles que la chimie, laquelle ne connaît que l'abord matériel et objectif des phénomènes du laboratoire, ou encore la psychologie de Jung, lequel ne voyait dans l'alchimie que la projection d'un contenu mythique et archétypique de la psyché humaine. Jung déniait en effet toute réalité matérielle à la pierre philosophale. Ces points de vue ratent, par la définition de leur domaine d'investigation et de recherche, la voie du milieu, l'axe du caducée, autour duquel s'enroulent les deux serpents ou dragons du double feu primordial.

S'il est possible d'accomplir une alchimie spirituelle sans pratique opérative directe, cela implique toutefois des effets dans le corps et la substance vivante de l'initié. À l'inverse, on ne peut

réussir l'œuvre sur le plan opératif sans un travail psychique et spirituel qui exige un va-et-vient entre oratoire et laboratoire.

Cette unité est inscrite au fronton du temple alchimique, telle qu'Hermès en donne la définition dans *La Table d'émeraude*, dont il existe plusieurs traductions. Celle du livre des *Symboles secrets des Rosicruciens des XVI*e *et XVII*e *siècles* indique :

> Il est vrai, certain et sans mensonge, que tout ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, pour accomplir le miracle d' une seule chose. De même que toutes choses tirent leur origine de la Chose Unique Seule, par la volonté et le Verbe de l'Un, Seul et Unique qui l'a créé dans son Esprit, de même toutes choses doivent leur existence à cet Un par ordre de la Nature et peuvent être améliorées par l'Harmonie avec cet Esprit...

Ainsi, unité et harmonisation avec l'Esprit créateur conditionnent le succès de l'œuvre. Un auteur moderne, Jean Deleuvre, dans son ouvrage *Alchimie, science divine*, propose la traduction suivante, plus opérative :

> Il est vrai, certain et hors de doute, que ce qui est en haut vient de ce qui est en bas, et ce qui est en bas vient de ce qui est en haut. Toutes merveilles viennent de l'unité et toutes choses de l'Un par un processus unique.

La nuance textuelle révèle en effet un secret opératif que les lecteurs avertis auront saisi, mais le sens philosophique global est assez clair et précis pour qu'il puisse maintenant être développé.

Le serpent de vie

L'iconographie alchimique recèle un bestiaire varié dont la vedette revient incontestablement au serpent, lequel peut être représenté dans diverses postures peu naturelles et donc très symboliques : se mordant la queue, doté d'ailes, enroulé ou cloué sur une croix ou un axe vertical, etc. Il représente surtout, dans une acception moderne et scientifique, la vibration ou sinusoïde oscillant de haut en bas et de bas en haut, de façon cyclique, entre deux niveaux, ciel et terre par exemple, mais aussi positif et négatif, volatil et fixe.

On le constate, cette figuration traduit bien le concept hermétique tel qu'il est défini dans la *Tabula*, et elle encourage à vérifier cette loi dans toutes les expressions de la nature : houle maritime, montée et descente de la sève dans les végétaux, ascension et descente du soleil tel qu'il apparaît dans le cycle journalier, succession des saisons et phases de la lune, précipitation et évaporation de l'eau, etc. Toute la vie, dans son expression spontanée, est régie par l'oscillation, l'alternance, le battement, supposant une dualité qui se déploie avec et autour d'un élément tiers qui est son axe et lui confère une unité.

Ainsi, le serpent enroulé autour du caducée représente cette dualité sur un axe de développement, tout comme celui qui se mord la queue tourne autour d'un point fixe, début et fin paraissant se boucler. En réalité, l'œuvre se déploie à l'intérieur d'elle-même, car en fait tout est toujours à la fois identique et différent. Cela est bien entendu difficile à saisir, et nous allons essayer d'en figurer le principe à travers l'exemple suivant.

Le cycle solaire qui se déroule et se développe (en petit) sur une journée le fait exactement de la même façon (en grand) sur une année. Ainsi, la succession des petits cycles journaliers produit un cycle identique à l'échelle d'une année, que ce soit du point de vue de la lumière, des températures, ou des effets induits dans l'expression des formes vivantes.

De cette correspondance entre petit et grand, de l'échelle des grandeurs, dont l'expression globale reste identique à elle-même, les alchimistes tirent des conséquences philosophiques, symboliques et pratiques. S'agissant de la durée de l'œuvre, ils parlent de mois philosophiques, d'année philosophique pour indiquer la correspondance entre le régime du feu à l'intérieur du ballon (microcosme) et celui du soleil ou de la lune dans l'univers qui nous régit (macrocosme).

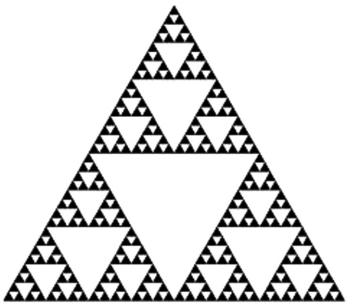
La même loi s'accomplissant de la même façon à une petite échelle comme à une plus grande, et s'appliquant d'une certaine

façon à elle-même comme un serpent qui se mordrait la queue, elle réalise ce que l'on nomme actuellement en mathématiques une fractale.

La loi une, ou principe fractal

De nombreux travaux contemporains ont mis en évidence l'incroyable présence du principe fractal dans l'expression du vivant à travers les innombrables formes qu'il construit avec une persistante unité de procédé. Prenons le cas d'une simple fougère, qui, à l'observation, révèle que ses éléments les plus petits ont une forme dont l'ensemble reproduit à nouveau la forme minimale. Le choux romanesco, quoique de façon moins visible, est un parfait exemple de fractale qui est souvent cité. Les ramifications d'une branche de sapin se succèdent de 3 en 3 à l'intérieur de sa propre structure, par subdivisions de plus en plus petites. Les cristaux de neige opèrent selon la même logique, et ainsi de suite dans de nombreux autres cas.

Les mathématiciens se sont penchés sur cette géométrie, et Sierpinsky a construit une figure triangulaire dont le motif se répète à l'infini à partir de lui-même.



Nous retrouvons cela dans le principe de l'hologramme, qui est tel que tout fragment de l'ensemble contient l'ensemble.

Ces quelques exemples explicitent le concept de la *Tabula*, à savoir que tout est dans tout et réciproquement. Ainsi, non seulement les alchimistes prétendent que la réalisation de l'œuvre minérale est fondée sur cette vérité naturelle et

universelle, mais surtout ils en appliquent aussi le principe à la construction de leur discours et de leurs ouvrages, les rendant quasi incompréhensibles à ceux qui en ignorent la règle.

Prenons l'exemple de la trinité sel, soufre, mercure, qui symbolise, et d'une certaine façon indique clairement la matière tri-unitaire sur laquelle les alchimistes œuvrent au laboratoire. Nous allons montrer de quelle façon ils « disent fractalement » sa nature et sa constitution.

Matière, substance et trinité fractale

La matière première à partir de laquelle se fait le travail est réputée contenir un sel, un soufre, et un mercure, ce qui conduit très naturellement à envisager le sulfure de mercure ou cinabre comme produit de départ. Mais pour autant, un produit n'est pas une *materia prima*, et bien malheureux sera celui qui usera directement de ce produit sans dégager les constituants « philosophiques » que les trois termes impliquent. Ils sont pourtant contenus à la fois dans les termes et dans le cinabre désigné. Alors, pour comprendre cette affirmation, il faut se dégager de la compréhension ordinaire du mot matière et lui préférer celui de substance, laquelle désigne une « protée universelle » dont l'état vibratoire conditionne l'émergence de la matière, telle que nous la connaissons par les sens.

Les théories récentes sur la création de l'univers et son déploiement dans l'espace-temps à partir de températures excessivement élevées commencent à illustrer ce que peut être une substance initiale d'où émergent la matière et ses constituants particulaires et atomiques. Tout est déjà là présent dans la substance, et seules les conditions énergétiques vont actualiser le potentiel de création infini qu'elle contient.

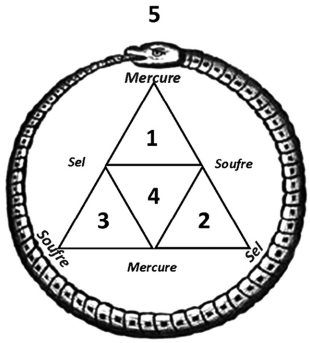
La première distinction entre les théories de la physique contemporaine et l'alchimie porte sur les niveaux d'énergie impliqués. Le feu des alchimistes est sans commune mesure, plus

doux et plus efficace que celui des accélérateurs de particules. Par ailleurs, leur feu n'est certainement pas celui que nous pouvons concevoir sur les seules hypothèses de la science.

La seconde distinction est que la physique moderne postule un accroissement irréversible du désordre accompagnant la diminution du niveau énergétique, tandis que les alchimistes affirment une possible « réintégration » de la matière vers la substance par une épuration d'avec les éléments grossiers et l'activation du feu secret qui gouverne toute la Création. C'est pourquoi l'iconographie alchimique utilise des images bibliques telles que l'échelle de Jacob pour suggérer cette circulation de l'énergie divine dans les deux sens, depuis la substance vers la matière et inversement, à la condition des bonnes opérations et du feu adéquat. Or, le principe bipolaire à partir duquel la substance est maniable à l'intérieur de la matière est appelé par les alchimistes soufre-mercure, roi-reine, soleil-lune, mercure philosophique… Cela indique tout à la fois des leviers distincts mais fractalement identiques du même feu et de ses différents degrés de manifestation dans l'échelle des énergies cosmiques.

Les alchimistes y ajoutent un troisième principe, le sel, vecteur de séparation et d'union entre les deux autres (considérés comme une chose double, un rebis), à la façon dont l'arc électrique peut avoir un rôle de transformation quand il met en relation deux éléments. Il est d'ailleurs assez étonnant de constater que la physique actuelle attribue trois particules élémentaires (quarks) à la constitution d'un proton ou d'un neutron (petit monde fractal). Ainsi, sel-soufre-mercure sont les trois vecteurs constitutifs de la matière à partir de la substance « tri-unitaire » et se manifestent fractalement selon des grandeurs d'échelle autoréférencées, puisque se démultipliant indéfiniment à partir de soi-même. Illustrons cela dans un schéma.

Le serpent qui se mord la queue



Supposons que l'on parte du mercure indiqué au sommet du triangle noté 1 et dont on voit qu'il est lié aussi à un sel et à un soufre. On ajoute un sel en bas à droite du triangle noté 2 et on considère le mercure et le soufre qui lui sont liés. Enfin, avec le soufre en bas à gauche du triangle noté 3, on complète d'un coup le triangle de petite échelle et celui de grande échelle.

Ainsi, ces trois éléments, mis en présence de la bonne façon (en supposant qu'ils sont des matières de départ), préparés judicieusement, vont entrer en réaction par la vertu de leurs feux respectifs, activés principalement par celui du sel. Ils vont dès lors manifester en eux un sel, un soufre et un mercure relevant non plus de la matière mais de la substance et d'une puissance de vie bien plus considérable. Cela est noté en tant que triangle 4 et ne fait que se révéler là où il se tenait de façon latente. Ce schéma illustre comment des arrangements adéquats de la matière révèlent la substance et permettent son expression là où elle était, disent les alchimistes, prisonnière de la gangue de matière et des « terrestréités ».

La suite du processus dépend de l'habileté de l'opérateur et peut conduire à deux issues. Dans le premier cas, une nouvelle matière tri-unitaire est constituée, triangle noté 5, avec la vertu de la substance qu'elle inclut cette fois dans sa version manifeste, triangle noté 4 : la pierre philosophale. Un volatil s'est uni à un fixe, comme le représentent les triangles inversés 5 et 4. Pour le dire autrement, à la façon alchimique, un air et un feu (volatil) se

sont unis à une terre et une eau (fixe). Dans le second cas, les parties en présence se seront disjointes après avoir perdu leur feu respectif, et tout sera à refaire en maîtrisant mieux l'action du sel sur le soufre et le mercure, à partir de nouvelles matières.

Le serpent qui se mord la queue, l'ouroboros, montre que l'achèvement du cycle ramène toujours à l'unité de départ, seule son expression, son étagement dans l'échelle vibratoire pouvant varier.

Détenir une matière dont la substance a été éveillée et qui reste fixe malgré l'action puissante du volatil, cela n'est pas autre chose qu'une quadrature du cercle, une pierre de Nature que la nature n'aurait pu fabriquer sans les mains d'un artiste. Cette pierre philosophale, dont les vertus transformatrices tiennent à l'expression du feu actif de la substance en son sein, est en mesure d'harmoniser spontanément la matière avec sa forme de vie la plus accomplie dans le règne où elle agit. Peut-être faut-il cependant expliciter davantage ce qu'est la nature de ce feu de la substance dans le discours et la pratique des alchimistes.

Fixer le volatil et volatiliser le fixe

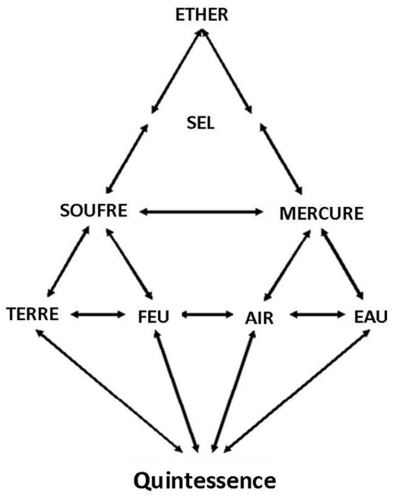
Pour les alchimistes, la vie est partout et s'exprime sans cesse dans des formes de vie dont les minéraux ne sont pas exclus. Ce qui nous trompe, c'est seulement l'échelle de temps sur laquelle leur expression de vie s'accomplit et qui dépasse considérablement la nôtre. S'ils paraissent inertes et ne se reproduisent pas à la façon des formes organiques, ils semblent toutefois avoir une croissance quantitative et qualitative.

Ainsi, la matière minérale s'élabore au sein de la terre sous l'action du feu interne, magmatique, issu de ses origines dans la substance. Mais, et cela est un point majeur, les minéraux reçoivent aussi un feu spatial issu des planètes et astres de notre système, principalement du soleil et de la lune. Cette influence est portée par la lumière incidente de l'un et réfléchie de l'autre ;

elle se communique à la terre par le biais de l'échelle élémentale, ou escalier des sages, qui s'étage de la façon suivante : tout d'abord, l'air reçoit l'action et l'influence de ce feu spatial émané de la substance, dont on comprend qu'elle est la lumière des sages, issue du soleil. Ensuite, c'est l'eau qui s'en imprègne, laquelle, en s'infiltrant dans le sol, atteint de façon diverse et aléatoire les minéraux qui s'y trouvent

Ces quatre éléments souvent cités comme états particuliers de la substance semblent issus d'un cinquième, ou plutôt primordial, initial, qui a des noms divers, dont le plus commun est sans doute celui d'éther : l'agent universel. Son reflet synthétique dans la matière à la fin du premier œuvre est donc la quintessence, ou cinquième essence, très volatile mais fixée « artistiquement » dans le minéral. Le schéma suivant en figure l'étagement.

Les quatre phases du parcours initiatique



Pour en revenir cependant à la descente du feu spatial au sein de la terre, les alchimistes avancent la thèse selon laquelle les minéraux, et en particulier les métaux, s'élaborent dans une progression vers la perfection de leur règne, à savoir l'or. Si cette élaboration sous l'action aléatoire du feu spatial est perturbée ou contrariée, la matière se fige et se referme sur la substance, la fixe dans une forme imparfaite et donne naissance à un des

métaux inachevés tels que le plomb, l'étain, le fer, le cuivre, le mercure ou l'argent, la perfection étant accomplie avec l'or.

La fixation dans la terre du volatil éthérique qui a descendu l'escalier des sages par le biais des éléments successifs, feu, air, eau, terre, a généré des formes minérales et métalliques qui paraîtront dès lors inertes et sans devenir. Les opérations alchimiques vont donc consister à repartir de cet état de la vie minérale pour le faire évoluer vers une nouvelle vie par l'action de deux processus complémentaires : la dissolution ou *solve,* et la fixation ou *coagula*.

Avant d'aborder les étapes de l'œuvre alchimique, essayons de nous représenter le schéma général de la circulation de la vie et l'évolution de ses formes dans les quatre règnes minéral, végétal, animal et humain, à partir de ces principes.

De haut en bas et de bas en haut

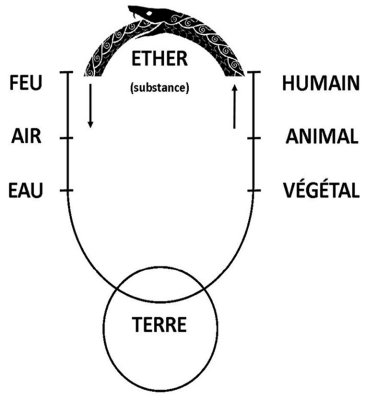
En considérant à nouveau le concept fractal de petit cycle de la vie à l'intérieur d'un cycle plus grand caractérisé par l'évolution de la Création elle-même, le schéma suivant tente d'illustrer par superposition :

— la circulation du feu de la substance par ses états en éléments successifs sur un arc qui se caractérise par sa descente du haut vers le bas, du volatil vers le fixe ;

— l'évolution des formes de vie par les règnes successifs qui se développent sur un arc ascendant, du bas vers le haut, du fixe vers le volatil, au sens où la complexification des formes de vie restitue progressivement le feu spatial réfléchi dans la matière vers la substance de vie initiale.

Il est remarquable que la terre soit ce point tournant, à la fois élément et lieu à partir duquel un devenir des formes dans la vie restitue des perfections initiales de la vie. Chaque règne témoigne

des nécessités d'organiser la circulation du feu spatial lié à la substance.



Les minéraux, ayant le statut évolutif le plus rudimentaire, n'ont pas de système propre organisé pour leur croissance par la circulation du feu spatial. Leur système est global, c'est celui de la planète terre elle-même, lié à son environnement et à sa structure géologique. L'or, qui se trouve préférentiellement vers la surface terrestre, est la matière métallique qui porte la meilleure signature de l'action de la substance. Son caractère lumineux et sa couleur évoquent le soleil, dont il est le reflet minéral le plus évident. Le mercure, quoique imparfait, est le plus apte à évoluer vers la perfection aurifère.

Les végétaux se caractérisent par l'apparition de la cellule (trinité membrane, cytoplasme avec le noyau en son centre), et surtout des canaux de circulation des liquides permettant de réguler la distribution du feu spatial. Cela permet les échanges entre le haut de l'unité qu'est la plante tournée vers la lumière (photosynthèse) et les racines dans le sol, qui fournissent liquides et sels minéraux. Le schéma indique la position du végétal en regard de l'eau, cette fois sur l'arc ascendant de la vie. Parmi les végétaux, le tournesol est celui qui porte sans doute la meilleure image de la signature solaire, tandis que l'arbre est à lui seul un magnifique appareil alchimique reliant le ciel et la terre.

Les animaux les plus évolués cumulent avec les canaux de circulation des liquides ceux de l'air, dont l'effet est la respiration. Cela est une perfection supplémentaire qui les situe en regard de l'élément air sur l'arc ascendant. Il n'est pas nécessaire d'expliquer les nombreux effets que procure cette évolution dans la forme pour l'action du feu dans la matière et l'activation de la substance qui en résulte. La respiration est le souffle cosmique de la substance dans l'animal à sang chaud, qui exprime la présence du feu spatial. Quoique aucun animal n'ait de signature solaire flagrante, les alchimistes utilisent le lion dans sa connotation royale pour symboliser le feu fixe ou soufre.

L'humain, enfin, se caractérise par le développement d'un réseau nerveux complexe qui est parcouru par le feu électrique issu du feu spatial de la substance. Il est doté d'un réseau pour le feu fixe : c'est le système nerveux central tourné vers l'environnement matériel, le cerveau étant le générateur dominant de cet aspect. La lumière « visible » est pourvoyeuse de son activité. L'humain possède aussi un réseau pour le feu volatil : le système nerveux sympathique à double polarité, orthosympathique positif et parasympathique négatif, dont les centres supérieurs, hypothalamus, glandes pinéale et pituitaire, le relient directement aux vibrations les plus élevées du feu de la substance. Ce système reçoit la lumière « invisible » qui oriente son activité inconsciente et son intuition. La signature solaire apparaît dans l'humain chez ceux qui sont qualifiés d'esprits lumineux et dont l'activité et les préoccupations ont un caractère universel et altruiste.

Ces quelques remarques illustrent l'évidence du cycle de la vie cosmique dans une circulation du volatil vers le fixe et du fixe vers le volatil. La restitution dans les formes de vie du potentiel initial et infini de la substance se traduit par un perfectionnement progressif, jusqu'à un point tournant qui est le changement de règne. La substance est alors « initiée » dans un nouveau vêtement ou véhicule dont les attributs élargis la

rapprochent de l'immense étendue de son potentiel de départ. Ainsi, à chaque seuil initiatique et d'un cycle à l'autre, le petit s'élargit dans le grand, extériorisant sa propre nature inchangée mais déployée et construite dans le fixe à partir d'une origine volatile.

Les opérations du laboratoire alchimique conduisent ainsi à une double initiation réciproque : celle de l'opérateur dans le règne humain et celle de la matière de l'œuvre dans le règne minéral. Dans chacun des cas, si le succès est obtenu, la substance trouve à s'exprimer dans une forme supérieure à celle de l'état antérieur. Ce qui en fait la caractéristique, c'est la puissance de vie qui apparaît avec l'extériorisation de la substance, l'expression du volatil contenu dans le fixe.

Ces deux initiations corrélatives de l'opérateur et de sa *materia prima* doivent maintenant être précisées.

Les conditions de l'œuvre au laboratoire

Les alchimistes insistent sur le fait qu'ils n'utilisent qu'une seule matière, qu'un seul feu et qu'un seul vase. Les développements précédents éclairent ce propos, et si plusieurs produits de départ sont connus, ce qui importe, c'est leur traitement » philosophique » initial pour les rendre aptes aux opérations au niveau de la substance en tant que sel, soufre et mercure.

Il existe ainsi plusieurs voies opératives : humide, sèche, brève, et c'est la première qui est la plus connue, la plus décrite, du fait de sa moindre dangerosité. Elle utilise un sulfure de mercure, le cinabre, ainsi qu'un sel contenant de la potasse, d'où les noms philosophiques : sel, soufre, mercure.

Le laboratoire peut se réduire à quelques ustensiles dont le principal est le ballon de verre ou de terre vernissée (au Moyen Âge), qui va servir de contenant tant que la pierre n'aura pas acquis son corps propre, la coque saline (le corps humain

constitué d'eau à plus de 70 % n'acquiert sa structure que grâce aux sels minéraux indispensables).

Les opérations se déroulent en quatre phases calquées sur les saisons climatiques, puisque les degrés de feu, d'humidité, puis de sécheresse ont une correspondance microcosmique symbolique, mais aussi tout à fait réelle, avec le cycle macrocosmique solaire et lunaire.

La *PRÉPARATION* des produits en matières prochaines de l'œuvre s'effectue donc en hiver et dans les débuts du printemps, avec des moyens physiques, chimiques, mais aussi inévitablement astronomiques. La rosée de mai dont il est souvent question dans les ouvrages traduit bien les conditions exigées.

La première opération véritablement alchimique et initiatique débute avec la phase *SOLVE*, qui est l'ouverture du temple de la substance au sein de la matière première. Ne présentant qu'un danger limité dans la voie humide, elle exige cependant de réelles précautions puisqu'elle réalise dans le microcosme du ballon alchimique une réaction exothermique de quelques secondes pouvant atteindre jusqu'à environ 350°. Les photos qui ont été faites de ce moment crucial ne sont pas sans rappeler celles d'événements astronomiques. C'est absolument un moment de re-création comme il s'en produit sans cesse dans l'univers macrocosmique

La matière de départ ayant subi une dissolution, elle va tout naturellement se décomposer, laissant apparaître une couleur noire qui a donné son nom à cette phase très humide. La fixation intervenue dans la genèse géologique du minerai a été dissoute par une opération exceptionnelle, artistique, non naturelle, et va permettre l'action du volatil présent dans l'espace limité du ballon microcosmique. Une union contrainte en résulte, un rebis philosophique soufre-mercure est né sous l'action et les bénédictions continues du sel. L'alchimiste dispose dès lors d'un

mercure philosophique dont il peut attendre les plus grands effets par l'éveil de la substance en son sein.

La quintessence va émerger progressivement à la surface de la noirceur, et son beau rouge huileux la verra qualifier de sang du dragon ou de lion rouge par les alchimistes. Cette nourriture carnée ou médecine trouvera son usage et sa fonction dans la suite des opérations.

À ce stade de l'œuvre, les pluies printanières du sel vont laver le compost jusqu'à l'été, avec une phase végétative qui pourra donner de la verdeur. Il semble à ce moment que la matière serait prête à s'exprimer dans le règne suivant. Cependant, là n'est pas son destin. Gouvernée par l'artiste, elle atteint le stade de la blancheur, qui est la deuxième couleur principale après la noirceur.

La troisième phase, *COAGULA*, débute avec l'été et donc la sécheresse, l'aération et l'accroissement de la température, qui reste cependant dans la modération du feu de la substance. La vie, éveillée mais captive dans la matière de l'œuvre, est un volatil qui doit être définitivement fixé par les moyens propres de celle-ci. C'est la période de la nourriture carnée, de la teinture aurique, que l'on a obtenue dans l'œuvre au noir. Ainsi la lumière sortie des ténèbres y retourne-t-elle pour conférer à la pierre un pouvoir de vie qui pourra accomplir de nombreux « miracles » dans les autres règnes. Le rouge, troisième couleur principale, caractérise cette période estivale. Ce qui est obtenu alors est un certain degré de perfection, mais qui ne pourra porter ses fruits qu'en automne avec le processus de la multiplication.

La quatrième phase ou *MULTIPLICATION* est le temps nécessaire pour que l'un devienne multiple, comme les autres règnes le montrent dans leur système de reproduction. Toutes les opérations précédentes sont à recommencer deux à trois fois, ce qui donne à chaque fois un pouvoir de transmutation dix, cent fois plus élevé à chaque gramme de pierre philosophale.

Remarquons maintenant que la pierre n'est pas un minerai ou un métal plus parfait que les autres, car l'or occupe déjà cette place dans le système de la nature. La rougeur profonde qu'elle présente est la signature d'une puissance de vie supérieure de la substance que l'artiste a réussi à capter, à fixer, à éveiller par des moyens subtils qui tiennent à sa propre initiation dans la substance en tant qu'humain. C'est pourquoi les alchimistes ne cessent de répéter que seul Dieu permet cela, autrement dit un accord avec les pouvoirs supérieurs de la lumière et de la vie dont la substance est détentrice. Cela nous conduit donc à quelques remarques concernant l'initiation de l'humain qu'est l'alchimiste.

L'opérateur dans l'œuvre

Il aura fallu attendre les découvertes de la science au XX^e^ siècle pour comprendre et constater qu'il n'y a pas d'observateur neutre et que toute mesure affecte ce qui est mesuré, en tout cas dans la physique des particules : observer, mesurer les caractéristiques d'une particule, c'est la faire émerger de son indétermination quantique. Auparavant, elle n'a d'existence que statistique, et ses données ne sont que probables. De la même façon, le temps universel, absolu, n'existe pas. Il n'est que relatif à l'observateur et à son référentiel. Cela permet d'affirmer la limite absolue et constante de la vitesse de la lumière, qui n'est pas cumulable avec celle de la vitesse de l'objet depuis lequel elle est émise.

Ces faits bouleversent la rationalité de nos représentations et nous obligent à faire confiance soit aux équations de la physique, soit aux sagesses et savoirs traditionnels tels que l'alchimie opérative. Un jour peut-être aux deux réunis. Toujours est-il que la « science divine » martèle depuis des siècles cette nécessité pour l'opérateur d'effectuer au cours du travail sa propre alchimie spirituelle, dont la teneur a été développée dans les précédents chapitres.

Ainsi, pas de laboratoire sans oratoire, pas de préparation des matières sans préparation de l'artiste, et certains alchimistes ont

passé toute leur vie à cela avant que leur état subjectif ne leur permette d'accéder au succès dans les opérations. Il faut même aller plus loin et avertir tout chercheur que s'engager à la légère sur ce chemin peut s'avérer dramatique. Beaucoup ont perdu leur temps et leur argent, ce qui est peu, mais d'autres y ont laissé la raison et la vie. Comme le dit un alchimiste contemporain, il faut toujours faire face au dragon, c'est-à-dire vaincre ou mourir.

Aucun chercheur sérieux n'abordera les travaux de laboratoire pour fabriquer de l'or, car cela n'est pas le but de l'alchimie mais seulement celui de certains spagyristes. Celui qui s'engage dans cette voie devra soit détenir une signature solaire telle que nous l'avons définie auparavant, soit l'acquérir avant d'œuvrer sur le minéral.

La pierre philosophale étant un fruit divin, sa véritable fonction ne peut être que de soin ou de régénération dans tous les règnes, et cela dans un but altruiste et humaniste. La vie de Nicolas Flamel, exemplaire de ce point de vue, est la démonstration du fait que l'œuvre ne peut conduire qu'aux œuvres de soin et de charité. Pour le dire autrement, si l'alchimiste veut faire « descendre » la lumière dans la matière, il faut qu'il sache la faire passer par lui-même et donc avoir tué le « vieil homme » par sa propre alchimie spirituelle.

Les lignes qui précèdent n'ont donc pour vocation que de donner un petit aperçu général de ce qu'est l'alchimie opérative resituée dans un vaste ensemble qui est la Conscience cosmique en acte. L'unité de la Création et son déploiement à la fois simple et infiniment complexe ont conduit les alchimistes à prétendre que leur science est divine et qu'elle résume toutes les lois de la Création, en tant qu'elles se répètent indéfiniment à tous les niveaux. Comprendre les aspects essentiels du processus de l'œuvre minérale en tant qu'initiation dans ce règne peut donc éclairer celui de l'initiation humaine en tant qu'alchimie spirituelle, et réciproquement pourrait-on risquer.

Pour terminer voici quelques points synthétiques qui résument ce propos.

Clefs théoriques et pratiques, suivies d'un schéma global

La *Table d'émeraude* attribuée à Hermès Trismégiste est l'alpha et l'omega de la science divine qu'est l'alchimie. Il convient donc d'y revenir sans cesse.

La matière telle que nous en avons l'expérience n'est qu'une expression perceptive et phénoménale d'une cause essentielle nouménale que nous avons qualifiée de substance.

La substance est à la fois énergie, matière, conscience, et se déploie par une vie universelle dont les deux pôles, volatil et fixe, donnent naissance à toutes les formes de la vie, aussi bien tangibles qu'intangibles, manifestes que latentes.

Le minéral est vivant, il peut croître et se développer vers des formes qui s'harmonisent avec la source qu'est la substance portée par la lumière des corps célestes dans le macrocosme.

La lumière, ou feu spatial et cosmique, conditionne l'évolution de toutes les formes de vie en les dotant, d'un règne à l'autre, de développements matériels toujours plus complexes.

Les complexifications de la forme dans les règnes déploient les attributs implicites de la substance réalisant une réintégration de la matière vers la substance par le reflet de ses qualités intrinsèques.

L'homme est un seuil dans l'évolution réintégratrice, et il est en mesure d'agir dans les règnes inférieurs par une action consciente sur ceux-ci.

L'alchimiste doit s'être assez approché de la signature solaire et lunaire qui lui confère un statut universalisant pour manier le feu spatial dans une action harmonieuse sur le minéral et par le minéral.

Le travail du laboratoire consiste en premier lieu à dissoudre la matière adéquatement préparée, à l'ouvrir pour y réveiller la puissance vitale et régénératrice de la substance qui est sel-soufre-mercure.

En second lieu, l'alchimiste préside au mariage des contraires, du ciel et de la terre, du soleil et de la lune, du fixe et du volatil.

Après cela, il coagule et fixe la nouvelle forme de vie qui contient la puissance éveillée et active de la substance.

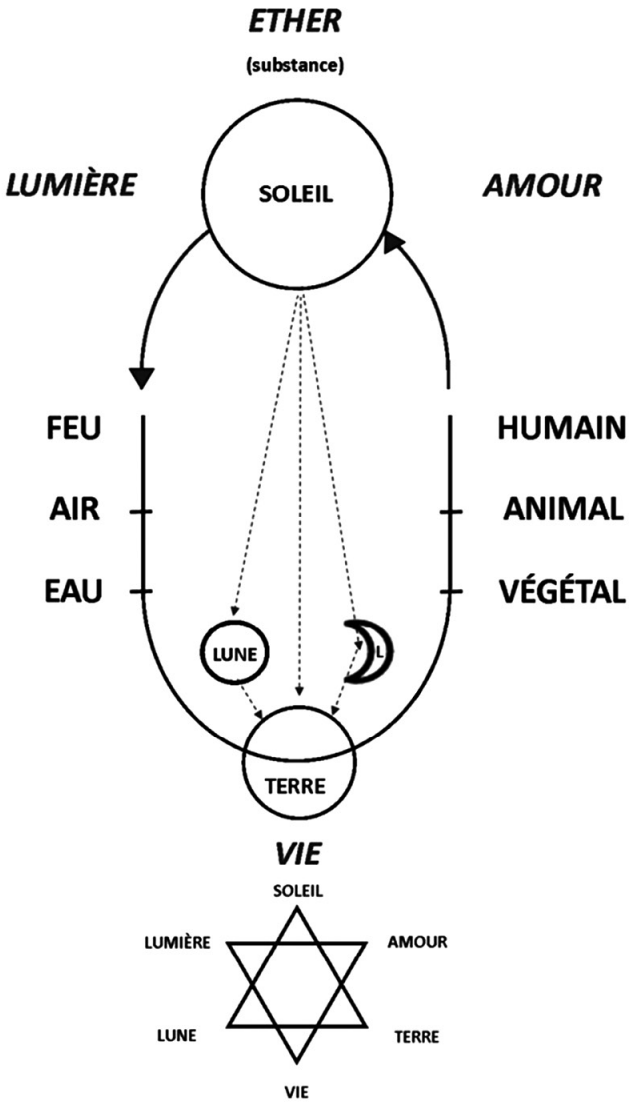
Enfin, il s'inspire des autres règnes et multiplie les vertus de sa pierre pour qu'un seul gramme de celle-ci transmute jusqu'à mille fois n'importe quel gramme d'un autre métal.

Les fruits de son labeur ne sont pas sa propriété personnelle, car ils ont une signature solaire et lunaire, et sont destinés à toutes les formes de vie qui croissent sous ces luminaires.

La vie condensée et éveillée par la substance dans la pierre sera propice à toute régénération, guérison et transformation des formes de vie des autres règnes, dans le sens de leur harmonisation avec leur source et leur cause la plus élevée.

L'étudiant en philosophie divine, l'initiable trouveront avantage à méditer sur l'initiation alchimique minérale pour guider leurs pas et prendre les orientations propices aux buts qu'ils poursuivent pour eux-mêmes.

Le dernier schéma ci-dessous traduit en image les éléments de structure qui ont été avancés.


ETHER
(substance)
LUMIÈRE
SOLEIL
AMOUR
FEU
AIR
EAU
HUMAIN
ANIMAL
VÉGÉTAL
LUNE
TERRE
VIE
SOLEIL
LUMIÈRE
AMOUR
LUNE
TERRE
VIE

9

Discipliner le mental

La pensée raisonnante, que l'on nomme également mental ou intellect, représente à la fois une des plus grandes aides et un des plus importants ennemis de l'homme. Grâce à elle, l'humanité s'est élevée jusqu'au stade de développement technologique et industriel. Observatrice de la nature et de ses lois, apte à découvrir les causes des phénomènes puis à en imaginer des applications artificielles, l'intelligence permet à l'homme de s'émanciper des difficultés de la vie naturelle. Grâce à elle, l'être humain est devenu capable d'établir avec sagacité des liens de cause à effet, d'en formuler les principes et de les reproduire en les réutilisant à son avantage. Il peut par exemple profiter de certaines caractéristiques naturelles observées pour guérir des maladies. La science médicale s'est de cette manière développée de façon prodigieuse. L'univers entier devient par conséquent pour l'homme de plus en plus intelligible, autrement dit de moins en moins dangereux. L'humanité s'émancipe ainsi peu à peu de nombreuses peurs ancestrales et progresse dans la lumière de l'intelligence.

Ce tableau rapide constitue une description de la partie utile du mental, la plus souriante et forcément la plus largement partagée. Nul en effet n'oserait remettre en cause aujourd'hui les avantages innombrables procurés par les sciences et les techniques, filles de notre intelligence. L'humanité a trop longtemps piétiné dans les difficultés au cours de l'histoire pour que ce tableau puisse être remis en cause sans précautions.

L'histoire de l'évolution des productions de l'intelligence humaine met en évidence un processus alchimique. Nous sommes par exemple passés d'une conception géocentrique de l'univers à une conception héliocentrique, puis intergalactique. À chaque

fois, les anciennes représentations ont dû laisser la place à de nouvelles, parfois dans la douleur et le conflit. La transmutation de la connaissance serait-elle terminée ? En réalité, un aspect de l'alchimie mentale porte sur la transformation des manières de penser et des connaissances. De larges méditations philosophiques peuvent contribuer à une telle mutation. Par exemple : L'univers poursuit-il un but ? Existe-t-il un ordre sous-jacent à la nature ? L'intelligence est-elle immanente aux phénomènes ou bien les transcende-t-elle ?… L'un des deux aspects de l'alchimie mentale vise à se débarrasser des idées reçues, des illusions et des conditionnements, afin de privilégier l'expérience à la fois spirituelle et objective.

Osons à présent observer un autre de ses visages moins connu parce que plus caché, ou moins accessible. Il porte sur le contrôle non plus seulement des productions du mental, mais sur le mental lui-même. La pensée cherchant des explications à toutes choses ne se satisfait pas de l'ignorance. Elle se sent en insécurité et confrontée aux ténèbres dès lors qu'elle ne peut mettre de l'ordre et de la logique dans ses expériences. Ce sentiment d'incertitude la conduit alors parfois à invoquer des explications aux phénomènes, dont la valeur n'existe que dans l'imagination. Mieux vaut une connaissance fausse ou une semi-vérité que pas d'explication du tout, telle est souvent sa loi. La pensée se retrouve ainsi productrice de mythes, voire de fantaisies, qui, pris au sens premier, pourraient se transformer en superstitions. Elle devient ce que le philosophe Bergson appelait, dans *Les Deux Sources de la morale et de la religion,* la « faculté fabulatrice ». L'homme peut alors adhérer tout entier à des concepts souvent décalés par rapport à la réalité.

Dès le v^e^ siècle avant J.-C., la philosophie représenta un effort pour élever la compréhension humaine au-dessus de ses mythologies. Elle s'efforça dans un premier temps d'extraire des mythes un sens symbolique. Ensuite, elle libéra la pensée de sa gangue superstitieuse. Elle mit l'humanité sur le chemin d'une

prise de conscience de l'illusion et de la limitation des perceptions et de certains raisonnements. Paradoxalement, même à l'époque moderne, nous pouvons constater la survivance de cette production de mythes, déplacée cette fois sur les plans scientifique et technique.

Les aspects plus gênants du mental ne se limitent pas à ce qui précède. L'humanité tend de plus en plus à s'émanciper de sa sujétion aux lois naturelles (ou du moins le croit-elle). Grâce aux productions de son intellect comme l'informatique, l'évolution des techniques et de la médecine, elle vit dans un monde qui devient virtuel, et une partie de sa population se retrouve déconnectée de certaines réalités naturelles incontournables. Les enfants ignorent par exemple de plus en plus souvent l'origine de la nourriture qu'ils absorbent, tant elle a subi de transformations en produits manufacturés. La notion de dangerosité prend également un aspect plus théorique, entourés que nous sommes d'instruments censés assurer une sécurité qui pourrait se révéler finalement illusoire. Dans un véhicule lancé à grand vitesse, ultra confortable et suréquipé d'électronique par exemple, la conscience du danger devient fréquemment théorique. Aujourd'hui, la notion d'effort elle-même semble occultée, tant on cherche à présenter artificiellement les beaux fruits d'œuvres abouties en cachant dans le même temps le labeur qui fut fourni pour les produire.

Les sociétés ressemblent de plus en plus souvent à de vastes châteaux de cartes dont l'effondrement pourrait confronter les humains à des réalités plus vitales, trop vite oubliées. Cette érection des États comme de gigantesques tours de Babel technologiques ou administratives reste l'œuvre du mental humain. Elle s'est opérée peu à peu au cours de siècles d'histoire, grâce aux efforts déployés par des générations entières d'êtres humains. Tout cela représente les rejetons de l'ingénieuse capacité créatrice du mental, associée à la faculté industrieuse de l'homme.

Les limites de l'individu humain se trouvent même atteintes lorsqu'il lui semble impossible de connaître tous les détails de l'édifice construit par la collectivité. L'homme de la rue nourrit de plus en plus l'idée que l'œuvre collective de l'humanité lui échappe, ce qui n'était pas le cas dans les siècles passés. Jusqu'au XVIII[e] siècle, il existait des personnages considérés comme universels, à la fois artistes, écrivains, savants, mathématiciens. L'histoire se souvient ainsi des Newton, Vinci, Leibniz, Pythagore… L'ère actuelle, *a contrario*, produit principalement des spécialistes qui deviennent incapables de communiquer les uns avec les autres. La société moderne ressemble par conséquent de plus en plus à cette sorte de créature incontrôlable que les juifs du ghetto de Prague appelaient le Golem. L'échelle individuelle est dépassée, elle laisse la place à une sorte de création collective qui n'a pour l'instant rien à voir avec une véritable conscience collective, tant elle semble se diriger en aveugle. Elle ne représente en effet que la somme irrationnelle d'intérêts particuliers, assistés par les capacités créatrices déréglées du mental. À l'heure actuelle, ce n'est pas la raison pure qui dirige le monde, mais un mental aux ordres des appétits les plus divers.

Ce mental-là coupe l'humanité de ses réalités à la fois naturelles et spirituelles.

D'un point de vue plus individuel, un mental qui n'est pas sérieusement discipliné devient versatile. Il passe d'un pôle d'intérêt à un autre et rend l'individu agité, inquiet ou insatisfait. En fait, peu de choses sont aussi préjudiciables à l'homme qu'un mental indiscipliné. Bien des problèmes en jaillissent : communication avec autrui altérée ou rendue difficile, manque de concentration, idées fixes, mal-être, incapacité à écouter autrui... Toujours en mouvement, le mental recherche sans cesse la nouveauté. Il produit un monde à son image, dans lequel l'agitation règne en maître. Des villes gigantesques et sans nombre se mettent à pousser sous son impulsion comme des

champignons. Des industries innombrables naissent, puis disparaissent tout aussi vite.

Associé au désir avide, ce mental engendre la société de consommation, le règne du toujours plus, toujours nouveau, toujours plus superficiel. Il ressemble à l'aspect sombre du dieu Mercure des Romains. Doté d'un casque ailé, ce dernier évolue dans la légèreté de l'être et se révèle finalement le roi des voleurs. Mercure en effet reste un dieu ambigu par sa double nature.

Ce mental volatil-là est un obstacle majeur à la paix intérieure.

Bien des jeunes enfants font preuve d'importantes difficultés à se concentrer. On peut y voir une des grandes raisons de l'échec scolaire. Corollaire de ce handicap, leur pensée manque de discipline. Louis-Claude de Saint-Martin l'avait conseillé : si tu n'as pas de chose plus belle à dire que le silence, tais-toi.

L'homme devrait également analyser ses propres pensées. Sont-elles vraies ou justes ? Se révèlent-elles bienveillantes ? Ont-elles quelque utilité ? Si une pensée ne répond pas à l'un de ces critères, elle devrait être remplacée par une autre plus adaptée, grâce à un effort volontaire. En raison de la nature du cerveau et des impulsions continuelles qui le traversent, l'être humain ne peut s'arrêter de penser. Il peut néanmoins réduire le cours de ses idées et en canaliser le flux, sans pour autant amoindrir ses facultés créatrices.

Dans ses aspects positifs, la raison supérieure a conduit l'homme au seuil de la parole. Elle lui a conféré également la conscience de soi, qui, à l'analyse, représente une synthèse complexe de ce que nous sommes en tant qu'organismes et personnalités dotés de mouvement, de sentiment, de facultés créatrices et de raison. « Je pense donc je suis », affirmait René Descartes. Cette conscience de soi se définit comme une sensation d'être unique, séparé du reste de la Création. Nous nous concevons alors inconsciemment comme des individus originaux et nécessaires, qui trouvent en eux-mêmes la raison de leur

propre existence. Pourtant, une réflexion faisant abstraction du principe personnel conduit à réaliser que nous ne représentons que des conséquences complexes et multiples de l'Être universel et absolu. Notre existence n'est que relative et conditionnée, bien que le sentiment de notre individualité reste une fonction importante permettant la survie et l'évolution en tant qu'individus sociaux. De cette illusion du moi séparé, produit d'un mental très développé, naissent les notions d'attraits personnels ou étendus, puis les conflits et guerres entre intérêts imaginés comme inconciliables.

Ce mental-là reste un obstacle à une prise de conscience du tout.

Autre raison de contrôler le mental : les occultistes considèrent depuis longtemps comme un fait d'expérience qu'il possède une capacité créatrice importante. « Tel l'homme pense, tel il est et tel il vit » pourrait devenir un adage important. Cela revient à avancer que nous sommes pour une part responsables des conditions de nos existences. Devrions-nous accepter d'en devenir les victimes ? Combien d'idées inutiles ou néfastes nous traversent-elles chaque jour ? Combien de pensées dépensées en pure perte ? Combien encore d'images adroitement suggérées par l'environnement (les autres, les médias, la culture, les autorités…) empoisonnent-elles le mental ? L'homme ne peut-il exercer un contrôle sur ce qu'il pense ou veut penser, afin de mieux orienter sa vie ? Comment ici résister au désir de citer cette prière de François d'Assise : « Que seules les pensées qui bénissent demeurent en mon esprit » ? La sagesse antique déconseillait par exemple aux pères de maudire leurs enfants sous peine de leur attirer des ennuis. C'est qu'il était attesté à l'époque que la pensée négative pouvait apporter le « mauvais œil ».

Mais restons moderne sans écarter ce fait facilement démontrable : le mental se comporte pour son auteur comme un aimant. Il attire les événements et même les personnes en harmonie avec la nature de ses idées. Si toute l'humanité en

même temps s'efforçait, ne serait-ce qu'une journée, de penser à la paix, nul doute par exemple que les conditions de toutes les guerres, à toutes les époques, se verraient éradiquées. Nos pensées ressemblent à un troupeau de moutons blanc et noir. Parmi eux, un nombre important de brebis grises hirsutes, à demi sauvages et indisciplinées. Il est certain que moins nous sommes conscients de cet état, plus il est installé.

Ce mental-là se révèle la source véritable de notre enfer ou de notre paradis.

Le premier travail de la plupart des adeptes de voies spirituelles consiste à faire disparaître les brebis sauvages pour leur substituer des animaux mieux réglés. Prières, méditations, pratique du silence intérieur contribuent souvent à cette opération de salubrité. Ces techniques constituent une véritable alchimie de l'esprit. Ce n'est qu'ensuite que les pensées les plus élevées prendront la place des moutons noirs par un choix délibéré de la volonté. À partir de ce stade, le cercle devient vertueux. Les idées nobles attirent des conditions de vie meilleures et un environnement plus favorable à l'élévation. Et puisque tout est nourriture pour l'âme, un tel décor profitera à son harmonie naturelle. La pensée pure ne fait-elle pas partie des huit joyaux de l'octuple sentier de la sagesse révélés par le Bouddha ?

Nous recherchons souvent Dieu en l'imaginant comme un être abstrait ressemblant aux créatures ou comme la totalité de ce qui est. Nous pouvons pourtant l'imaginer d'une tout autre manière, qui pourrait être décrite comme l'acte de connaître. Autrement dit, il ne faudrait pas chercher Dieu ailleurs que dans le fait qu'il existe des créatures de plus en plus intelligentes et conscientes de leur milieu. Nous lisons souvent dans la littérature spirituelle que Dieu est lumière. La lumière n'existe-t-elle pas déjà dans l'entendement et l'intelligence ? Connaître une chose ou une loi revient à apporter de la lumière là où ne régnaient que ténèbres. Apprendre, comprendre restent une tendance irrépressible et

généralisée dans l'univers entier, qui s'oriente ainsi vers la lumière.

Le premier effort qui conduit à la compréhension consiste d'abord à percevoir, puis à concevoir. Certains objecteront que si les premières cellules vivantes se sont dotées d'organes des sens de plus en plus performants, c'est afin d'assurer la survie de leur espèce. Nous pouvons analyser les choses comme cela sans aucun doute, mais alors comment expliquer l'émergence de la perception des couleurs chez certaines espèces ? Il semble que nous ne puissions expliquer la naissance du principe de perception seulement du point de vue strictement pratique de la survie. Il existe un aspect qualitatif à la perception, qui se situe au seuil de la conception, puis de l'intelligence des choses. Autrement dit, s'il existe des sens perceptifs chez la plupart des créatures vivantes, c'est parce que l'acte de connaître, en tant qu'attribut de l'Être cosmique, est immanent à l'ensemble de la Création. Nous voyons, nous sentons, nous entendons parce qu'il existe une volonté universelle de voir, de sentir, d'entendre, et finalement de connaître. D'une manière toute symbolique, il devient possible à présent d'expliquer que parce qu'il existe un Soleil et une Lune apparaît le sens de la vue. Parce qu'il existe l'esprit de Mercure et Jupiter se développe celui de l'ouïe. Ce couple signe également l'entendement. L'odorat, c'est Mars et Vénus.

Cet effort gnostique ne se limite pas seulement à une perception quantitative des choses, mais également qualitative. Autrement dit, la perception s'épanouit dans le sentiment qui lui attribue une valeur. À cela s'ajoutent des centres plus subtils de sensations, appelés psychiques et regroupés sous le terme de sixième sens. Ils couvrent les domaines de manifestations plus subliminales. Mais c'est dans l'intelligence supérieure, c'est-à-dire ouverte au mystère, que se situent le couronnement et la synthèse de cette volonté subconsciente. Nous pourrions réellement la qualifier de septième sens si nous pouvions admettre que l'intelligence conduit à une sorte de perception

abstraite et de compréhension supérieure de l'opération des lois naturelles et divines. Le mental devient ainsi un outil à double facette. Si nous affirmons que l'Être cosmique se révèle intelligent en partie par l'intermédiaire de ses créatures, alors la responsabilité de l'homme doté d'un mental développé se trouve renforcée. La notion d'omniscience divine pourrait également être abordée de cette manière. L'Être « sait » parce qu'il y a toujours un témoin à toute œuvre, ne serait-ce que le responsable de l'œuvre lui-même. Qu'une action prenne un caractère positif ou qu'elle représente une abomination, son auteur n'est jamais seul. Une sorte de résonnance se produit avec son environnement. La divinité perçoit et sait à travers lui.

Une des manières de concevoir la pierre d'un point de vue spirituel consiste à l'imaginer comme un processus de renversement des valeurs.

Le simple fait qu'un être soit vivant et conscient au lieu de végéter dans le néant représente un véritable trésor. La possibilité pour une personne de percevoir les couleurs, d'entendre la musique de la nature ou celle qui est composée par l'homme, de sentir une infinie variété d'odeurs, de pouvoir goûter nombre de saveurs et de savoir en profiter comme un véritable épicurien, cette possibilité alliée à une compréhension élevée des mystères de l'existence pourrait constituer un des secrets incommunicables de l'illumination, synonyme de lapis (pierre philosophale). Si l'homme de la rue considère sa manière d'être au monde comme normale, une attention bien orientée l'envisagera comme tout simplement extraordinaire. La condition de cette qualité de prise de conscience passe pourtant par une pacification relative du mental.

Avec ce qui précède, il devient plus facile de saisir à quel point l'art de l'alchimie mentale peut se révéler utile et nécessaire à l'épanouissement des individus comme à celui des collectivités. Elle reste indissociable de l'alchimie des émotions et de l'alchimie proprement spirituelle. Ensemble elles portent sur les différents

niveaux de la réalité humaine et contribuent à conduire l'homme à la maîtrise et à la paix profonde.

Exemple d'une alchimie mentale

À propos de l'être et de l'existant

La réflexion sur l'être et l'existant reste une constante dans le monde de la philosophie. L'ontologie, c'est-à-dire l'effort pour définir et connaître l'être, est commune au monde des religions et à celui des penseurs de toutes les époques. Pour les religions monothéistes, Dieu est l'être des êtres, autrement dit l'être suprême ou la source de l'être.

Paradoxalement, la méditation qui va suivre portera sur la matière pour aboutir à l'être.

Qu'appelle-t-on matière ? Du point de vue scientifique, il s'agit d'un assemblage de particules en vibration qui forment des atomes, puis des molécules. La nature d'un atome dépend alors du nombre de particules qui le composent. Le débat qui oppose même aujourd'hui les scientifiques porte sur la nature purement vibratoire, sous forme d'ondes, ou purement corpusculaire de la matière.

La tradition rosicrucienne a tranché le débat, puisqu'elle fait de la plus petite forme de matière une particule d'esprit. Cela signifie qu'elle peut assumer les deux natures vibratoire et corpusculaire, selon la position de son observateur.

Dans tous les cas, le point de vue du scientifique rejoint le sens commun : la matière s'affirme comme quelque chose qui existe positivement. Par la suite, j'essaierai d'orienter la réflexion vers la thèse inverse, qui postule que la matière représente une négation de l'être.

Pour se guider dans cette recherche, le mieux consiste à faire appel à deux maîtres importants, Isaac Louria et Jacob Boehme. Le premier affirme que le processus de la Création débuta par un

mouvement de rétraction par lequel Dieu se retira d'une partie de lui-même. Il désigne ce processus sous le terme de tsim-tsoum. Quant à Jacob Boehme, il explique que lorsque le Sans-Fond (la divinité inconnaissable, hors de toute détermination) voulut se connaître, son désir engendra un premier principe, qu'il nomme astringence. Il s'agit d'une sorte de resserrement par lequel la volonté originelle, absolument libre, sans dimension et sans contrainte, assuma une nature objective.

Dans son principe même, l'objectivité (le fait du monde des objets) représente une contrainte pour tout principe de liberté. Si la force resserrante, l'astringence, restait livrée à elle-même, les particules deviendraient infiniment petites, jusqu'à disparaître, tout en possédant une densité infinie. Boehme explique que l'astringence, c'est la mort. Il l'associe à la planète Saturne, qui symbolise la mort, le temps, et au sel alchimique. Cette force, dans le corps, signe les os ; dans le monde, la pierre et le règne minéral.

Heureusement, la nature est régie par la loi du triangle. La force de liberté qui s'exprime en son sein par la vibration vient équilibrer la densification et la rigidité cadavérique produite par l'astringence. Cette force est l'aiguillon chez Boehme, et il l'associe à la planète Mercure. D'un certain point de vue, elle est l'une des manifestations de l'esprit. Sans elle, il n'y aurait rien que la mort par l'étouffement, produit de la densité extrême. La matière se situe ainsi à un point d'équilibre.

Penchons-nous à présent sur une définition de l'être. Par opposition à ce qui précède, l'être représente un principe d'affirmation opposé au néant. Il s'agit d'une puissance sans limites, libre, non engendrée, éternelle. On pourrait également concevoir l'être comme une vibration, une énergie absolue, une vitesse, un mouvement extrême qui devient, passé un certain stade, une sorte d'immobilité.

Tout le monde sait ce qu'être signifie et pourtant, nul ne peut en donner une définition suffisante, dès lors que l'on pose la question. L'histoire de la philosophie jalonne les efforts des philosophes pour élucider la nature de l'être et en livrer une définition acceptable. Dieu serait l'être suprême, être des êtres, mais Dieu reste inconnaissable ; par conséquent, l'être absolu serait inconnaissable. Nous pouvons retenir néanmoins, pour ce qui le concerne, l'idée de liberté et d'absence totale de contrainte.

Cette définition de l'être permet par contraste d'imaginer que la nature finale de la matière est du non-être. Selon les néo-platoniciens, la matière ne possède pas d'existence réelle, c'est-à-dire positive.

Mais en réalité, aucun objet ne représente un non-être absolu, tous les objets demeurent relatifs ; ils existent les uns par rapport aux autres. Voilà pourquoi notre monde ne représente pas une simple tromperie. Un atome, par exemple, résulte d'un système en mouvement vibratoire et en même temps d'une rencontre de particules. Une particule elle-même se comporte selon les deux modes du mouvement et de la densité, c'est-à-dire de la liberté et de l'astreinte, de l'être et du non-être. Ce qui est dense étant par essence un effondrement, tout corps de matière a tendance à attirer ceux qui passent à sa portée. Il se pourrait que ce phénomène se produise parce qu'il courbe l'espace proche.

Ici, il devient important de préciser que les rivages de la métaphysique ont été largement abordés. Il faut pourtant aller plus loin.

Le sens commun affirme que les objets existent, que le monde existe. Le bon sens a parfaitement raison sur le terme mais se trompe sur le concept. Il se trouve en effet que le terme exister signifie, du point de vue de son étymologie, « être placé hors de ». Hors de quoi le monde et les objets seraient-ils placés, sinon hors de l'être, comme aurait pu l'affirmer Rabbi Isaac Louria ?

Que proclame le Prologue de saint Jean ? *Au commencement était le Verbe.* Le Verbe est l'énergie vibratoire, l'être absolu.

Rien de ce qui existe n'a été fait sans lui. En effet, tout ce qui existe reçoit la participation de l'être et du non-être à la fois.

En lui était la vie. La vie correspond à une énergie vibratoire située entre celle du Verbe ou de l'intelligence universelle et celle de l'esprit, qui régit l'aspect minéral de la manifestation. La vie et l'esprit procèdent du Verbe, de la liberté primordiale. Nous rejoignons ainsi les explications de Boehme, qui identifie le mercure à l'aspect jupitérien du Verbe. L'esprit ou Mercure se situerait seulement à une octave inférieure à celle du Verbe ou Jupiter.

La vie était la lumière des hommes. Si l'on inverse la phrase (la lumière des hommes était la vie), nous comprenons que le soleil représente le lieu d'élaboration de l'énergie vitale. Cette force se retrouve polarisée par les planètes et réfléchie par la lune, qui la renvoie vers la terre pour enfin y entretenir la vie.

Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas reçue (ou *retenue*). Dans le cadre de notre méditation, cela peut signifier qu'au sein de la matière, le mercure, la vibration de l'esprit qui transpose la lumière à un niveau inférieur, n'est pas retenu par la ténébreuse astringence. L'esprit est la vie de la matière. Parce que la densité et la rigidité sont une mort et que la mort absolue n'existe pas plus que le non-être absolu, un mouvement doit naître en elle. De plus en plus rapide. Ce mouvement consiste en une remontée vers l'être. À la température théorique du zéro absolu, qui correspond à l'énergie froide de l'astringence, le mouvement se trouve suspendu. Refroidir un matériau, gaz, liquide ou solide, revient à lui faire perdre sa fluidité en ralentissant son taux vibratoire. Les gaz deviennent ainsi liquides, les liquides solides, et les solides cassants.

À l'opposé du non-être, l'être représente le mouvement pur et chaud. Au premier stade, ce mouvement opère contre la rigidité. Selon Boehme, il produit aux degrés suivants une explosion (un éclair), le feu, la lumière, puis l'eau et la douceur par affaiblissement de la densité. Le Verbe succède à ce processus. En tant que vibration absolue, il est ce qui multiplie les essences, les types d'atome, et les organise. Dans la matière, il prend la forme de l'esprit. Le mercure est l'esprit. Le Verbe jupitérien possède pourtant la même nature que ce mouvement assigné à la matière.

De la lumière naîtra la vie, de la vie l'amour, par nécessité de conservation. De la vie naîtront également l'intelligence, le discernement et la connaissance.

D'une certaine manière, pour la matière, l'esprit joue le rôle que le Christ Sauveur est censé jouer pour l'humanité : il l'empêche de s'effondrer encore plus dans la densification et dans l'inertie. Martinès de Pasqually, dans l'un de ses discours, avance que les essences spiritueuses étaient dans un état d'indifférence nommé chaos, jusqu'à ce que la vibration du Verbe, esprit doublement fort, leur donne vie et mouvement, puis préside à la différenciation des atomes. Ainsi serait né le monde, et toutes les choses qu'il contient, de l'union de la contingence et de la liberté, du mercure et du soufre, du mouvement et de l'inertie, de l'être et de son absence.

Posons-nous à présent cette question : En quoi la densité procède-t-elle véritablement du non-être ? Cette idée est très difficile à transmettre et réclame une attention soutenue. Plus petit qu'une tête d'épingle, ce qui est infiniment dense ne devrait pas avoir de dimension. Néanmoins, cela se comporterait comme un principe d'opposition. Dans le monde des objets denses en effet, l'interpénétration est impossible. Les existants s'entrechoquent, jusqu'à se détruire mutuellement. C'est ce phénomène qui conduit à conclure à leur existence positive. Mais c'est une erreur, il ne s'agit que d'une existence relative des objets les uns par rapport aux autres, qui vont parfois jusqu'à se nier les

uns les autres. Il n'y a aucun être véritable dans ce processus. La pensée, qui sait user du contraste, constate qu'inversement, plus le niveau de vibration des phénomènes augmente, plus la fluidité opposée à la densité et à la rigidité se développe. Alors l'interpénétration devient possible, comme dans l'eau ou l'air, sans négation réciproque des phénomènes. Dans la théosophie de Boehme, la dualité s'exprime entre le rigide et le fluide, soit l'astringence et l'eau. L'air lui-même est conçu comme une eau raréfiée. L'énergie centrale qui permet de passer de l'une à l'autre est le feu. Il produit une pacification de l'astringence et la transforme de rigueur en douceur, d'âpreté en eau.

Le phénomène des ondes épouse également le sens de cette description. Dans l'air ambiant, et même dans le soi-disant vide en effet, circulent simultanément une grande quantité d'ondes sans qu'apparaisse de gêne ou d'interférence systématique. Au plus haut degré, et là nous pensons avec l'esprit du maître Jacob Boehme, les créatures angéliques évoluent ensemble dans l'unité, sans s'opposer les unes aux autres ni s'entrechoquer, et il en est une infinité. Dans ce royaume ne règnent que l'amour, des créatures gracieuses et la joie. Cela pourrait être imagé par un brouillard sur lequel seraient projetées en surimpression des images lumineuses qui se mélangeraient sans se gêner. Dans le domaine de l'Être pur, tout existe dans une unité parfaite, sans se nier ni perdre sa nature propre. Inversement, plus le royaume se matérialise, plus les existants s'affirment par rapport aux autres comme des ego ou entités séparées, sans qu'une unité demeure possible. Telle pourrait être la vraie origine métaphysique de ce qui constitue la densité.

Les phénomènes procèdent hiérarchiquement du plus dense, l'élément terre, au plus fluide, en passant par l'eau, l'air, le feu, l'éther ou lumière primordiale. Il existe plus dense que la terre et plus fluide que la lumière : le royaume des cieux. Moïse déclare : « Dieu sépara les eaux d'en haut de celles d'en bas, puis il amassa les eaux d'en bas en un lieu, pour constituer la terre. » Cela

semble signifier que Dieu opéra en condensant la liberté de son être propre pour donner naissance à la Création. Une autre formulation consisterait à expliquer que le Sublime Invisible créa en retirant progressivement l'Être des créatures. L'idée centrale à retenir absolument, contre l'enseignement de nos sens, c'est que les choses nous semblent exister parce que le principe d'unité s'est retiré d'elles. Ne restent que la division, la guerre, autrement dit la densité et d'une certaine manière la mort, puisque le phénomène du vieillissement découle du conflit des éléments qui composent le vivant.

Si l'on doit en croire l'enseignement des grands maîtres spirituels, lorsque le mouvement de reflux du créé aura commencé, ramenant tout à l'unité, ce monde illusoire disparaîtra. Mais les quintessences des créatures continueront d'exister éternellement dans une fluidité et une liberté extrêmes, au sein de ce que certains nomment le paradis, dont il devient plus facile de pressentir l'existence.

Au-delà de la vitesse de la lumière en effet, selon le principe hiérarchique, nous pouvons imaginer un domaine qualifié de superlumineux, dans lequel règne l'éternité. Tout comme le mouvement d'une toupie, lorsqu'il atteint une certaine vitesse, présente aux yeux une immobilité, de même une sorte de sentiment d'éternité se développe lorsqu'on atteint tout d'abord en pensée la frontière de ce monde superfluide, superlumineux.

Dans le cadre de ce qui précède, le statut de l'homme devient plus compréhensible. Avec son corps de chair, il participe à un monde et à une existence de ténèbres. Les autres corps deviennent des étrangers pour lui. Progressivement, grâce à son initiation alchimique, il en vient à pressentir pour lui-même une existence sur une octave supérieure. Le processus de régénération consiste en une prise de conscience et une revitalisation de cette existence réelle de l'homme, plus réelle même que celle de son corps de chair. Une telle existence ressort d'une liberté plus vaste, et l'unité qui s'y exprime s'apparente au corps cosmique ou corps

glorieux de l'humanité. Les âmes-personnalités en son sein évoluent comme les poissons qui nagent dans l'océan, sans pouvoir le percevoir.

L'homme totalement absorbé par sa dimension matérielle ne connaît ni sa liberté ni sa dimension d'immortalité qui correspond à ce domaine. Telle semble être la raison pour laquelle le Verbe s'est incarné à travers la majorité des grands guides spirituels, moraux ou philosophiques de l'humanité et a livré son message de libération. Message malheureusement encore largement incompris, et encore plus détourné par l'intolérance.

Le matérialiste, par exemple, considère la matière comme une donnée évidente et positive dont découlent tous les autres phénomènes. Bien que les découvertes de la physique la plus avancée remettent largement en question cette version illusoire de la réalité, cette philosophie prédomine.

De son côté, le véritable spiritualiste considère que tout procède de l' Un, éternel et indéterminé par condensation progressive. Sa difficulté majeure reste pourtant d'expliquer comment les manifestations découlent de son essence. Une réflexion sur la dualité être/non-être, lumière/ténèbres, densité/fluidité, liberté/astreinte, unité/multiplicité, telle qu'elle vient d'être présentée, éclaire bien des pans de la manifestation.

Conclusion

Science moderne et alchimie, un possible dialogue ?

L'avènement d'une science orientée par la recherche de résultats concrets, efficaces, voire marchands, dans le domaine strictement matériel a rejeté, semble-t-il, l'antique art royal dans le rayon des valeurs surannées. La conclusion du présent ouvrage s'interrogera au contraire sur la capacité des traditionnelles techniques de transmutation à porter encore un défi à la science moderne.

Il en a déjà été question : la philosophie hermétique ne s'oppose pas à la connaissance académique. Elle représente d'abord une méthode différente d'approche du monde des phénomènes. La théorie des quatre éléments ou principes peut y être considérée non plus seulement comme une protoscience, mais comme une autre méthode d'observation conduisant à des conclusions différentes. Une telle conception confère ce vernis final à l'existence, que nous nommons « le sens ». Elle permet d'imaginer également le principe de l'évolution comme une sublimation progressive. Sublimation vient de sublime et engage dans une évaluation non plus seulement quantitative du réel, mais plutôt qualitative.

L'alchimie, application de l'hermétisme au laboratoire, pourrait bien également représenter un moyen d'entretenir une réflexion à propos d'une métaphysique des sciences : Existe-t-il une intention derrière les apparences phénoménales ? Les forces qui nous entourent possèdent-elles une qualité noétique ? Par delà les quantités mesurées, quelle signification proposer aux multiples substances qui composent l'univers ? Quelle est l'origine de la

relation de plus en plus souvent reconnue et admise qui unit la matière et la conscience ?

Pour le philosophe hermétiste, l'univers représente l'objectivation d'une pensée et de nombres mis en mouvement. Sa propre réflexion prend appui sur le principe du paradoxe. Il voit double en toutes choses : soufre et mercure, *yang* et *yin*. Contrairement à ce qu'imaginent les contempteurs de l'ésotérisme, sa compréhension se révèle loin d'être simpliste. Pour lui, chaque phénomène est le résultat non pas d'un ni de deux principes, mais plutôt de trois qui représentent une synthèse dialectique, la conciliation des opposés. Il ose alors un pas dans le cœur des mystères de l'Être.

En parallèle, la science du XX^e^ siècle a accouché de notions et hypothèses sans cesse nouvelles : théorie des cordes, univers multidimensionnel, voire multivers, matière noire, antimatière… La physique quantique a mis à mal dans l'infiniment petit la mécanique classique de Newton. Elle a mis en évidence le principe d'indétermination de Heisenberg, pour lequel on ne peut connaître à la fois, avec une grande précision, la position d'une particule et sa vitesse. La double réalité onde-particule fait également partie de cette révolution. D'autres phénomènes déconcertants pour un esprit positiviste ont été mis au jour. De deux quarks issus d'une même particule, lancés dans des directions différentes, l'un subit une collision tandis que l'autre se comporte alors instantanément comme s'il avait été victime du même choc. Tout se passe comme si une information avait circulé entre les deux à une vitesse supérieure à celle de la lumière. Le problème, c'est qu'on n'a jamais retrouvé de trace de cette information. Enfin, l'interaction conscience-matière, en tant que lieu commun de la physique quantique, se retrouve de plus en plus étudiée par des physiciens « respectables » qui « s'encanaillent » avec les milieux de la parapsychologie. Pourtant, le mode de pensée de l'homme de la rue semble

inchangé, toujours attaché qu'il est à ce que lui dictent ses cinq premiers sens.

Dans ce cadre, science et alchimie se retrouvent sur plusieurs terrains communs : une vision de la réalité qui dépasse les simples apparences et une recherche d'unification des lois universelles. L'alchimiste utilise un seul feu, une seule énergie, une seule matière. Il entre dans une relation intime avec sa *materia*. Il conçoit à l'arrière-plan des phénomènes l'existence d'une substance unique ou d'une unité qualitative qui pourrait rendre compte d'une interrelation, voire d'une intercommunication entre tous les événements. En accord avec le principe des fractales, il voit tout en tout. Science quantique et alchimie seraient finalement d'accord pour mettre cul par-dessus tête la manière courante de concevoir le monde, issue d'habitudes mentales trop longtemps enracinées.

Dans ce dialogue, les sciences humaines se retrouvent également interpelées, même si depuis les travaux de Carl Gustav Jung, l'intérêt du monde de la psychologie pour l'alchimie semble marquer le pas. Pourtant, sa dimension spirituelle recèle les clefs d'un programme permettant à l'humanité d'évoluer, c'est-à-dire de se sublimer elle-même.

L'allemand Jacob Boehme — et je considère Jung comme l'un de ses héritiers intellectuels — qualifiait Dieu de « sans fond » et ajoutait dans *Mysterium Magnum* qu'il « n'avait pas la pensée de lui-même ». En langage moderne, cela pourrait signifier qu'à l'origine de l'univers existait un potentiel créateur inconscient de lui-même. L'émanation de l'univers et de ses créatures consiste dans ce cadre à extérioriser dans le temps ce potentiel infini, à le manifester, puis à le rendre « soi-conscient ».

Le secret de la sublimation et de l'alchimie universelle pourrait donc se décliner dans les mêmes termes que ceux de la psychologie des profondeurs : rendre conscient et évident ce qui a priori ne peut s'imaginer que comme inconscient et potentiel,

donc inquiétant. L'humanité et toute forme d'intelligence supérieure font partie de cette économie de la révélation et de la prise de conscience. En quelque sorte, la divinité se connaît à travers la fonction humaine. Ainsi, nous pouvons écrire : il existe un Dieu sombre au commencement et un Dieu lumineux à la fin, un alpha et un omega. L'avènement de ce Dieu révélé dans son amour passe par la sublimation de l'humanité ou autres créatures extraterrestres, tant d'un point de vue individuel que collectif.

L'alchimie désigne le commencement par le mercure et la fin par la pierre philosophale. Elle les considère tous deux de nature hermaphrodite. De son côté, un pan de la psychologie établit un lien entre le processus d'individuation et la sublimation. L'état androgyne peut également être attribué à l'homme de ce point de vue psychologique, si ce n'est qu'il correspond à une intégration de l'inconscient collectif dans l'être conscient. L'un représente alors la polarité féminine de l'être, l'*anima*, l'autre sa polarité masculine, l'*animus*.

L'ère des Poissons fut inaugurée par ce personnage hors du commun que fut Jésus. Grâce à son opération spirituelle et à sa personnalité exemplaire, le mariage alchimique fut de nouveau rendu possible pour l'humanité collective. La notion de personne émergea progressivement au cours des deux millénaires qui suivirent. Cette communication entre l'être conscient et le Soi n'existe pourtant qu'à l'état potentiel et ne peut trouver sa réalisation que par des efforts individuels.

L'ère des Poissons entamée il y a deux mille ans inaugura également un véritable temps d'épreuve qui pourrait être comparé à l'œuvre au noir des alchimistes. Ce signe et la maison XII qui lui est associée par l'astrologie représentent en effet les hôpitaux, les maisons d'incarcération, les maladies physiques et mentales, les drogues, les religions, et plus généralement toutes les situations éprouvantes. D'après de récentes découvertes, le Christ serait né en fait six ans plus tôt ; quant à une ère astrologique, elle durerait environ 2 160 ans. Par ailleurs, les

écrits découverts près de la mer Morte, en Israël, montrent qu'un personnage important, prototype du Christ, aurait vécu vers ~140. Ce « maître de justice » serait-il le véritable initiateur de l'ère des Poissons ? Les textes de la mer Morte qui le mentionnent comportent déjà de nombreuses références au Nouveau Testament. Et si l'ensemble de ces informations se révélait exact, nous devrions entrer dans l'ère du Verseau au XXIe siècle, ce dont nous ressentons déjà les prémices.

L'ère des Poissons fut guidée par les religions. Elle fut rythmée par des guerres de plus en plus meurtrières. D'immenses épidémies comme la grippe espagnole de 1918 ou la peste noire du XIVe siècle ont failli remettre en cause l'existence même de l'humanité. La période qui s'annonce devrait mettre un terme à de telles souffrances collectives. La connaissance et la spiritualité devraient prendre le pas sur les religions. Les guerres et les épidémies vont refluer inexorablement. La notion de droit de l'homme s'imposera à tous les peuples. Le rôle de la femme en sortira largement renforcé, ainsi que l'idée de liberté. Enfin, l'humanité va pouvoir travailler volontairement à son propre perfectionnement à travers une véritable alchimie spirituelle. Le Verseau est en effet symbolisé par un ange qui verse l'eau d'un vase dans un autre. Si les Poissons représentaient la *nigredo*, le passage au noir, le Verseau représente l'*albedo*, le mariage alchimique de l'homme et du Soi. Il reste pourtant un obstacle de taille à franchir avant que ces lendemains ne chantent : que l'Homme-Femme comprenne les liens indissolubles qui l'unissent à la nature. Il devra adopter la démarche des anciens labourants, qui savaient que la nature fait elle-même tout le travail, pour autant qu'on lui en laisse la possibilité.

Bibliographie

ANDREMONT (Pierre), *Les Énigmes de l'alchimie*, Magellan, 1994.

BASILE VALENTIN, *Les Douze Clefs de la philosophie*, traduit et annoté par Eugène Canseliet, Éditions de Minuit, 1956.

BERNARD LE TRÉVISAN, *Le Texte d'alchymie et le Songe verd*.

BOEHME (Jacob), *Mysterium Magnum*, Arma Artis, 2 volumes, 2008.

CAMBREIL (Louis-Paul), *Cours de philosophie hermétique ou d'alchimie en 19 leçons*, La Table d'Émeraude, 1988.

CANSELIET (Eugène), *L'Alchimie expliquée sur ses textes classiques*, Pauvert, 1980.

COENDERS VAN HELPEN (Barent), *L'Escalier des sages*, Castelli, 2007.

COTON (Henri), *Les Deux Lumières*, Dervy, 1996.

CYLIANI, « Hermès dévoilé », *Cours de philosophie hermétique ou d'alchimie en 19 leçons*, La Table d'Émeraude, 1988.

DELEUVRE (Jean), *Alchimie, science divine : l'alchimie révélée par l'image*, Éditions de Massanne, 2011.

DENYS L'ARÉOPAGITE, *La Hiérarchie céleste*, Éditions du Cerf, 1970.

ESPAGNET (Jean d'), *La Philosophie naturelle restituée*, Denoël, 1972.

FULCANELLI, *Le Mystère des cathédrales*, Pauvert, 1979.

HERMÈS TRIMÉGISTE, *La Table d'émeraude*, Les Belles Lettres, 1994.

JOLLIVET-CASTELLOT (François), *Le Grand Œuvre alchimique*, brochure de propagande de la Société alchimique, 1901.

—, *Comment on devient alchimiste*, Éditions rosicruciennes, 1987.

JUNG (Carl Gustav), *Les Racines de la conscience*, Buchet Chastel, 1971.

—, *Psychologie et Alchimie*, Buchet Chastel, 2004.

MAIER (Michael), *Atalante fugitive*, Paris, Dervy, 2013.

« Les Noces chymiques de Christian Rosenkreutz », *La trilogie des Rose-Croix*, Diffusion Rosicrucienne, 1995.

PHILALÈTHE (Eyrénée), *L'Entrée ouverte au palais fermé du roi*, Retz, 1976.

RIPLEY (George), *Les Douze Portes d'alchimie*, Trédaniel, 2006.

SETHON (Alexandre), *Le Cosmopolite : Lettre philosophique*, Castelli, 2007.

Symboles secrets des Rosicruciens des XVI^e^ et XVII^e^ siècles, Diffusion Rosicrucienne, 1993.

TRÉHÉDEL (Loïc), *L'Alchimie, antique science de demain*, Éditions du rocher, 1999.

Ouvrages de Philippe Deschamps publiés par Diffusion Rosicrucienne

– *L'Apocalypse de Jean, lumières et clefs*
– *Le Graal, une quête intérieure*
– *Les Mystères de la mort et de la réincarnation*
– « Le Dieu des philosophes » (article paru dans *Dieu*, œuvre collégiale)
– « Le temps des philosophes » (article paru dans *Le Temps*, œuvre collégiale)

Ce livre est publié par Diffusion Traditionnelle et sous l'égide de l'Université Rose-Croix Internationale, parrainée depuis le début du XX^{e} siècle par l'Ancien et Mystique Ordre de la Rose-Croix.

Pour toute information, écrire à l'adresse suivante :

A.M.O.R.C.
Château d'Omonville
27110 Le Tremblay-Omonville
France

http://www.rose-croix.org/

Vous pouvez recevoir notre catalogue Livres
en nous en faisant la demande

par téléphone :
02 32 35 39 78

par courriel :
info@drc.fr

ou par courrier :
Diffusion Traditionnelle
Château d'Omonville
27110 Le Tremblay-Omonville – France
Vous pouvez aussi consulter tous nos livres sur notre site :

https://www.drc.fr/fr/

Dépôt légal : septembre 2014
Imprimé par l'imprimerie D.R.C.
Château d'Omonville – 27110 Le Tremblay-Omonville – France

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.sk z-lib.gs z-lib.fm go-to-library.sk

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library